



Université du Québec
à Rimouski

**LE PAYSAGE : REPRÉSENTATIONS ET PRATIQUES
D'AGRICULTEURS DANS LA MATAPÉDIA**

**QUELQUES PISTES DE RÉFLEXION POUR INTÉGRER LES
AGRICULTEURS AU PROJET D'ÉCOTERRITOIRE HABITÉ DE LA
MATAPÉDIA**

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en développement régional

en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

© VALÉRIE JEAN

Avril 2017

Composition du jury :

Mario Handfield, Président du jury, Université du Québec à Rimouski

Nathalie Lewis, Directrice de recherche, Université du Québec à Rimouski

Julie Ruiz, Examinatrice externe, Université du Québec à Trois-Rivières

Dépôt initial le 7 décembre 2016

Dépôt final le 25 avril 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement, Nathalie Lewis, ma directrice de maîtrise, qui a su comprendre le chemin particulier que je souhaitais prendre et surtout, les nombreux aléas de ma vie qui m'ont souvent détournée de ce projet. Elle a su m'accompagner avec une infinie patience et m'a donné l'envie de terminer l'écriture de ce mémoire malgré les quelques années qui ont été nécessaires à son écriture. Je la remercie également pour ces lectures toujours justes qui ont permis d'ajuster le tir au fil de l'écriture des chapitres et de retravailler ce qui devait l'être. Je dois remercier aussi le département Sociétés, Territoires et Développement de l'UQAR qui a dû également faire preuve de patience à mon endroit et qui a accompagné le projet en m'aidant financièrement lors de mon terrain d'étude. Cette aide fut précieuse. J'ai une pensée toute particulière pour les agriculteurs que j'ai rencontrés au cours de cette enquête. Je demeure impressionnée par la générosité dont ils ont fait preuve, par la façon dont ils m'ont accueillie chez eux et par la richesse des propos qu'ils ont su partager avec moi. Sans eux, ce projet n'aurait pas été possible, mais surtout, il n'aurait pas eu de sens. Ils m'ont permis de comprendre la complexité de leurs rapports au territoire et au métier qu'ils pratiquent. Parler avec chacune de ces personnes m'aura fait comprendre l'importance du dialogue et de l'ouverture, tous deux essentiels à une écoute attentive. J'espère avoir été fidèle à leur parole. Je dois aussi remercier Claude qui m'a soutenue pendant toute la durée de ce projet. Combien de fois pendant un repas ou en partageant un café, je l'ai entretenu des doutes et des questionnements qui m'habitaient mais aussi des élans d'enthousiasme et des espoirs que je porte sur le milieu rural que j'habite. Je dois dire en terminant que jamais je n'aurais eu l'idée de ce projet, si je n'avais vécu là où j'habite, dans un rang habité par des agriculteurs et des non agriculteurs loin de la ville où j'ai pourtant grandi. Il aura fallu que je sorte de ma ville natale et que j'adopte la campagne où je vis, pour devenir sensible à la complexité et à la vitalité des milieux ruraux.

RÉSUMÉ

Cette recherche a pour but d'explorer les façons dont les représentations du paysage et les pratiques agricoles qui façonnent ce paysage contribuent à une meilleure compréhension des rapports intimes que les agriculteurs entretiennent quotidiennement avec leur territoire, la nature et leur métier. Ce travail est issu d'un terrain effectué auprès de dix-sept agriculteurs d'une région agricole marginalisée soit celui de la Matapédia. Le choix de ce terrain d'étude est motivé par l'adoption récente par la MRC matapédienne d'un modèle de développement durable (l'Écoterritoire habité) prenant appui sur la multifonctionnalité territoriale et la participation citoyenne. Nous partons de l'idée que les agriculteurs ne forment pas un groupe homogène et qu'une attention plus fine et contextualisée pourrait favoriser le repérage d'avenues de dialogue facilitant l'adhésion des agriculteurs à l'idée de multifonctionnalité et au projet d'Écoterritoire. La méthodologie utilisée est basée sur des entretiens longs semi-directifs couplés à la prise de photographies par les agriculteurs. Cette recherche nous a conduit, à travers la notion de paysage, à entrevoir la richesse des rapports que les agriculteurs matapédiens entretiennent avec le territoire et avec la nature et qui s'avèrent déterminants dans les façons dont ils se représentent leur métier. Nos résultats ont montré que les pratiques agricoles sont le plus souvent motivées par plusieurs raisons et les dimensions qui sont mobilisées pour motiver ces choix sont plurielles et interviennent souvent simultanément. Les conceptions de la nature sont apparues déterminantes pour comprendre les liens agriculteurs-territoire. Ces conceptions permettent de mieux saisir certains des mécanismes qui entrent en jeu dans les façons d'entrevoir le métier d'agriculteur. Les représentations du paysage ont mis en évidence la convergence de certains attributs du territoire perçus positivement ou au contraire très négativement. Ces résultats soulignent l'urgence de considérer l'agriculture matapédienne comme étant fortement territorialisée. Cette recherche montre l'intérêt de la méthode utilisée et la force de la notion de paysage pour repérer certains espoirs, certaines forces et certaines fragilités ressenties par les agriculteurs et qui devraient être pris en compte pour une meilleure intégration des agriculteurs matapédiens au projet d'Écoterritoire.

Mots clés : paysage, agriculteurs, multifonctionnalité, territoire, nature, Matapédia

ABSTRACT

This research aims to explore how the representations of the landscape and agricultural practices that shape the landscape can contribute to a better understanding of intimate relations that farmers maintain daily with their territory, nature and their profession. This work stems from a fieldwork done with seventeen farmers of a marginalized agricultural region, Matapédia. The choice of this territory of study is motivated by the recent adoption by the matapedian MRC of a model of sustainable development (l'Écoterritoire habité) based on territorial multifunctionality and citizen participation. We start from the idea that farmers are not a homogeneous group and that more fine and contextualized attention could help identify avenues of dialogue facilitating the accession of farmers to the idea of multifunctionality and the «Écoterritoire». The methodology used is based on long semi-guiding interviews linked to taking photographs by farmers. The results obtained reveal relationships multiple and sensitive to the territory, the nature and the profession. Agricultural practices are always motivated by various reasons and dimensions that are mobilized to motivate these choices are plural and occur often simultaneously. Conceptions of nature appeared crucial to understand the links farmers-territory. These conceptions allow us to understand some of the mechanisms that come into play in ways to represent the farming profession. Representations of the landscape have highlighted the convergence of certain attributes of the territory perceived positively or otherwise strongly negatively. These results underline the urgency to consider matapedian agriculture as a strongly territorialized. This research shows the interest of the method used and the strength of the concept of landscape to identify certain hopes, some forces and some fragility felt by farmers and which should be taken into account for a better integration of matapedian farmer to the project of «Écoterritoire habité de la Matapédia».

Keywords: landscape, farmers, multifunctionality, territory, nature, Matapédia

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	v
RÉSUMÉ.....	vii
ABSTRACT.....	ix
TABLE DES MATIÈRES.....	xi
LISTE DES PHOTOGRAPHIES.....	xv
LISTE DES FIGURES.....	xvii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES.....	xix
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE 1 CONTEXTE DE LA RECHERCHE.....	5
1.1 ÉTAT DE LA SITUATION.....	5
1.1.1 L’agriculture au cœur des questionnements sur l’avenir des territoires ruraux.....	5
1.1.2 Transformation de l’agriculture et transformation des paysages : des impacts non uniformes sur le territoire québécois.....	7
1.1.3 Agriculture, paysage et multifonctionnalité : quand la campagne devient un bien collectif.....	8
1.1.4 La multifonctionnalité de l’agriculture et les politiques publiques.....	12
1.2 ÉTAT DE LA RECHERCHE.....	15
1.3 PROBLEMATISATION.....	20
1.4 JUSTIFICATION DE LA RECHERCHE.....	24
1.5 OBJECTIFS DE RECHERCHE ET RETOMBEES POTENTIELLES.....	26
CHAPITRE 2 CADRE THÉORIQUE.....	29

2.1	LE PAYSAGE : NAISSANCE D'UN CONCEPT	29
2.1.1	Le paysage entre objet et sujet	31
2.1.2	Le paysage : ni seulement l'objet ni seulement le sujet	33
2.2	LE PAYSAGE ET CE QU'IL INTERPELLE.....	35
2.2.1	La mise en paysage : un processus de distanciation.....	36
2.2.2	Le paysage de l'habitant d'un lieu : la légitimité des différents regards.....	38
2.2.3	Le paysage comme production du quotidien : entre pratiques et représentations.....	40
2.2.4	Le paysage : un concept politique	41
2.2.5	Le paysage et le développement local	44
2.3	LE TERRITOIRE, L'ENVIRONNEMENT ET LA NATURE : TROIS CONCEPTS LIES AU PAYSAGE.....	45
2.3.1	Territoire.....	45
2.3.2	Environnement	48
2.3.3	Nature	49
2.4	UN CONCEPT COMPLEMENTAIRE : QUELQUES PRECISIONS SUR LA MULTIFONCTIONNALITE.....	53
2.4.1	Multifonctionnalité du territoire.....	53
2.4.2	Multifonctionnalité de l'agriculture	54
2.5	APPROCHE RETENUE.....	58
2.6	QUESTION PRINCIPALE DE RECHERCHE	60
CHAPITRE 3 TERRITOIRE D'ÉTUDE ET MÉTHODOLOGIE.....		61
3.1	LA MATAPEDIA : UN TERRITOIRE ET DES GENS QUI L'HABITENT.....	62
3.2	L'AGRICULTURE MATAPEDIENNE, UNE HISTOIRE RECENTE.....	67
3.3	BREF PORTRAIT DE L'AGRICULTURE MATAPEDIENNE AUJOURD'HUI	68
3.3.1	Nombre de fermes et principales productions : quelques chiffres	68
3.4	L'ECOTERRITOIRE HABITE DE LA MATAPEDIA : UN PROJET PORTE PAR LA COMMUNAUTE	72
3.5	METHODOLOGIE	75

3.5.1	Stratégie d'échantillonnage : population visée par l'enquête	75
3.5.2	Sélection des répondants.....	76
3.5.3	La conduite du terrain : une méthodologie en deux temps	77
3.5.4	Aspects éthiques de la recherche	80
3.5.5	Procédure d'analyse des données.....	82
3.6	CARACTERISTIQUES DE L'ECHANTILLON D'ENQUETE.....	83
CHAPITRE 4 RÉSULTATS		85
4.1	DES EXPLOITATIONS AGRICOLES VARIEES : QUELQUES LOGIQUES D'ACTION.....	85
4.1.1	Haie et végétation sauvage.....	86
4.1.2	La végétation des cours d'eau : l'unanime discours des bonnes pratiques environnementales	90
4.1.3	L'arbre isolé dans le champ : entre la tolérance et la protection	93
4.2	REGARD PLUS ATTENTIF SUR DEUX PRATIQUES AGRICOLES	97
4.2.1	Le semis direct : l'argument de la fertilité du sol	97
4.2.2	Le pâturage : une pratique valorisée	103
4.3	ENTREtenir SON ESPACE AGRICOLE : EST BEAU CE QUI EST BIEN	106
4.4	LES PAYSAGES APPRECIÉS : MALGRE DES DIFFERENCES FAIRE PARTIE DU PAYSAGE MOSAÏQUE.....	109
4.4.1	Entre action individuelle et espace collectif, l'essentielle nature cultivée.....	110
4.4.2	La nature cultivée et l'autre nature : fondements du paysage mosaïque	114
4.4.3	La forêt, à la fois en dehors et en dedans.....	123
4.4.4	La difficulté à faire partie du paysage : ce que le paysage a permis de dire....	129
4.5	DES PAYSAGES QUI FRAGILISENT	131
4.5.1	La friche : visage d'une terre morte	132
4.5.2	Quand la friche demeure une terre vivante	139
4.5.3	Le reboisement : un retournement de sens qui blesse.....	140
4.5.4	Les coupes à blanc : manquement à la notion d'entretien	144
4.6	LES TRACES DU PASSE AGRICOLE : ENTRE FIERTE, NOSTALGIE ET TEMPS REVOLU....	146

4.7	LE FUTUR DE L'AGRICOLE DANS LA REGION : QUELLE AGRICULTURE POUR DEMAIN?.....	154
4.8	SYNTHESE DES RESULTATS : AU-DELA DES TYPES DE PRODUCTIONS AGRICOLES	165
	CHAPITRE 5 DISCUSSION	169
5.1	LE PAYSAGE, UNE ENTREE PERTINENTE?	170
5.2	PRATIQUES ET REPRESENTATIONS : DES DIVERGENCES ET DES CONVERGENCES	173
5.2.1	Cultiver la nature	174
5.2.2	La nature cultivée et l'autre nature : une même lecture du territoire	180
5.2.3	La continuité, un fil conducteur	182
5.3	DES PISTES POUR INTEGRER LES AGRICULTEURS A UN PROJET DE TERRITOIRE.....	184
5.3.1	L'abandon de l'agricole : une mort sociale qu'on ne peut ignorer	185
5.3.2	Le désarroi de la solitude face à la responsabilité	187
5.3.3	Faire le territoire vivant.....	189
5.4	LA PLACE DES AGRICULTEURS DANS L'ECOTERRITOIRE HABITE DE LA MATAPEDIA : FORCES ET FAIBLESSES	190
5.5	CONCLUSION	198
	CONCLUSION GÉNÉRALE	201
	ANNEXE 1 GUIDE D'ENTRETIEN.....	209
	ANNEXE 2 CERTIFICAT D'ETHIQUE ÉTUDIANT.....	218
	ANNEXE 3 FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	219
	ANNEXE 4 SYNTHÈSE DES CARACTÉRISTIQUES PAR FERME	222
	ANNEXE 5 FICHE DU RÉPONDANT.....	239
	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	241

LISTE DES PHOTOGRAPHIES

- 1 : Photo aérienne de la Vallée de la Matapédia
- 2 : Paysage agroforestier de la Matapédia
- 3 : Une cabane de vers de terre en guise de paysage représentant le métier 09-C
- 4 : Les bêtes en pâturage : une pratique hautement valorisée 15-BB
- 5 : La grandeur de la superficie cultivée : ici une vraie fierté 12-BB
- 6 : Un grand champ dont les obstacles à la culture ont été supprimés 17-BB
- 7 : Les champs cultivés, la montagne, les maisons au loin : le paysage aimé 07-C
- 8 : Peuplement forestier diversifié : un élément de paysage valorisé 03-MB
- 9 : Un bouleau blanc à proximité des jardins et d'une zone humide : la quasi fusion de la nature cultivée et de la nature sauvage 03-MB
- 10 : La terre et les boisés cultivés : les deux participent au sens du métier 02-BB
- 11 : L'original à l'orée du champ cultivé : la proximité entre nature cultivée et nature sauvage 09-C
- 12 : La friche : une terre morte 01-LB
- 13 : Repousse ligneuse d'une friche perçue comme le retour imminent et irréversible de la forêt dans l'espace agricole 02-BB
- 14 : Le reboisement vécu comme une violence 02-BB
- 15 : Une plantation d'épinette sur la montagne (carré vert foncé), la monoculture contre la diversité 03-MB
- 16 : Les coupes à blanc : contraire à l'idée d'entretien et de continuité 06-O
- 17 : Une vieille grange « comme figée dans le temps » 01-LB

- 18 : Une vieille grange qui évoque la nostalgie d'une vie disparue et valorisée 02-BB
- 19 : Une grange centenaire utilisée par ces maraichers : une fierté à poursuivre 03-MB
- 20 : Une vieille grange utilisée pour les bêtes, jugée belle car utile 15-BB
- 21 : Une vieille grange représentative de l'histoire de l'agricole de la région, belle car potentiellement utilisable 05-LO
- 22 : Une ferme récente très mécanisée qui suscite une ambivalence entre un sentiment positif pour la région et condamnation à la performance 02-BB
- 23 : La ferme de demain, synonyme ici d'une agriculture prospère qui sera encore là dans 15 ans 01-LB
- 24 : Paysage agro-sylvo-pastoral : une trilogie fortement valorisée ici 03-MB
- 25 : Champ cultivé à proximité de la montagne où se pratique le ski en hiver, une image de la multifonctionnalité du territoire 17-BB

Note : Afin de préserver la confidentialité des agriculteurs rencontrés et de respecter le protocole de recherche approuvé par le comité éthique de l'UQAR, nous avons décidé de ne pas mettre les noms des personnes ayant pris les photographies (crédit photographique) bien que plusieurs d'entre elles nous aient autorisés à le faire.

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Carte de la situation géographique de la Matapédia	63
Figure 2 : Répartition de la population par municipalité	67
Figure 3 : La zone agricole protégée	69

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

ASRA	Programme d'assurance stabilisation des revenus agricoles
A21L	Agenda 21 locaux
CAAAQ	Commission sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire québécois
CAD	Contrat d'agriculture durable
CAI	Commission d'accès à l'information
CRÉBSL	Conférence régionale des élus du Bas-Saint-Laurent
CSP	Conservation Security Program
CTE	Contrat territorial d'exploitation
MAPAQ	Ministère de l'agriculture, des pêcheries et de l'alimentation du Québec
MENVIQ	Ministère de l'environnement du Québec (nom de ce ministère de 1979 à 1984)
MENV	Ministère de l'environnement du Québec (nom de ce ministère de 1999-2005)
MDDELCC	Ministère du développement durable, l'environnement et la lutte contre les changements climatiques (nouvelle appellation du ministère de l'environnement du Québec en vigueur depuis 2014)
MRC	Municipalité régionale de comté
OCDE	Organisation de coopération et de développement

PAA	Plan d'accompagnement agroenvironnemental
PAEF	Plan agroenvironnemental de fertilisation
PNR	Parc naturel régional français
REA	Règlement sur les exploitations agricoles
UPA	Union des producteurs agricoles
UQCN	Union québécoise pour la conservation de la nature

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Les bouleversements des réalités socioéconomiques qu'ont connus notamment les pays occidentaux au cours des dernières décennies ont profondément changé le contexte rural traditionnel. Comme le rappelle Fortin (1999 : 1) « le développement technologique des facteurs de production [...] et le contexte de restructuration de l'économie à l'échelle mondiale » peuvent être vus comme des facteurs majeurs dans les bouleversements profonds des réalités et des identités rurales. Le Québec n'a pas échappé à cela et les réalités rurales d'aujourd'hui sont, à bien des égards, fort différentes de celles qui prévalaient il y a à peine 50 ans. Le Québec rural qui était jusque dans les années cinquante essentiellement agricole, a vu sa population agricole passer de 793 000 personnes en 1951 à 97 000 personnes en 2001 (Ruiz, 2009). La réalité agricole, mais aussi la réalité des agriculteurs, ont subi des changements profonds. Ces changements touchent autant le rôle des agriculteurs dans la société que l'identité de ceux-ci dans une société au mode de vie de plus en plus urbain.

Depuis quelques années déjà au Québec, la ruralité est au cœur des débats sur l'avenir des régions, mais plus encore sur la légitimité de celles-ci à repenser leur avenir. Au cœur de ces débats, l'agriculture apparaît centrale. La Politique sur la ruralité (Ministère des Affaires municipales et de l'Occupation du territoire du Québec, 2002), le Rapport de la commission sur l'avenir de l'agriculture et l'agroalimentaire québécois (CAAAQ, 2008), la remise en cause de l'hégémonie de l'Union des producteurs agricoles du Québec (UPA)¹, le

¹En 2001, des agriculteurs qui ne se sentent pas entendus et représentés par l'UPA fondent l'Union paysanne. Il s'agissait de casser le monopole accordé en 1972 à l'UPA par le Gouvernement du Québec via la nouvelle Loi 64 sur les producteurs agricoles. Il s'agissait aussi de se distancier du modèle agricole productiviste qui représentait pour plusieurs agriculteurs une impasse. Les agriculteurs peuvent désormais adhérer à l'Union paysanne (regroupement d'agriculteurs remettant en cause les orientations traditionnelles promues par l'UPA) mais l'UPA reste le syndicat agricole qui a le monopole, car tous les agriculteurs, pour être reconnus comme

Rapport Saint-Pierre sur les politiques de soutien à l'agriculture (Saint-Pierre, 2009), la Politique de souveraineté alimentaire du Gouvernement du Québec (MAPAQ, 2013), sont issus de ces préoccupations et peuvent être vus comme le signe d'un certain sentiment d'urgence à repenser la ruralité et l'agriculture.

Des enjeux contradictoires s'affrontent, soient ceux de la mondialisation d'une part et l'importance accrue et de plus en plus urgente d'inventer un « développement localisé et durable » d'autre part (Di Méo et Buléon, 2007 : 75). D'une certaine manière, ces tensions donnent lieu à de nouvelles façons d'imaginer le « vivre ensemble » sur un territoire. Elles rendent légitimes, en quelque sorte, les initiatives plus locales et régionales qui souhaitent que des fonctions multiples puissent coexister sur un même territoire. Cette idée de fonctions multiples, a donné lieu au concept de multifonctionnalité des territoires et, notamment, des territoires ruraux traditionnellement associés à l'idée de réservoir de ressources. C'est dans ce contexte que l'agriculture (traditionnellement envisagée en tant que ressource agricole productrice d'aliments) tend à être reconnue comme activité multifonctionnelle dans la mesure où l'activité agricole dépasse la simple fonction économique. En effet, comme nous le verrons dans le premier chapitre, une des fonctions qui tend à lui être attribuée est celle d'entretien et de préservation du territoire, implicitement associée au paysage et à l'environnement.

Ainsi, conjointement à cette idée de fonctions multiples, les questions relatives au paysage se sont également multipliées. Le paysage fait désormais partie des revendications citoyennes et plusieurs projets d'aménagements ont été débattus par les citoyens sur la base d'enjeux paysagers faisant valoir des fonctions environnementales ou patrimoniales associées au territoire. Aussi, le paysage est convoqué dans certaines initiatives locales d'aménagement du territoire et d'encadrement du développement, les cas de plus en plus

tels, doivent payer leur cotisation annuelle à l'UPA. De plus et surtout, l'UPA a, encore aujourd'hui, le plus d'influence sur les politiques québécoises en matière d'agriculture.

nombreux au Québec d'adoption de chartes du paysage vont dans ce sens². La reconnaissance des qualités paysagères d'un territoire et sa valorisation collective sont souvent envisagées comme une force pouvant faire contrepoids à certains désavantages socioéconomiques. Les qualités d'un territoire peuvent être mobilisées pour favoriser le tourisme de nature, par exemple. La notion même de paysage n'est cependant pas une notion objective et univoque et nous verrons plus loin comment le paysage est polysémique et de quelle façon il donne lieu à plusieurs pistes de recherche s'intéressant à la relation habitant-territoire. Disons cependant d'entrée de jeu que le paysage interpelle le sentiment d'identité au territoire, et qu'il participe, de multiples façons, aux multiples sens que les gens donnent aux lieux qu'ils habitent. Il agit en quelque sorte comme un révélateur des enjeux qui sont présents et des façons dont les acteurs d'un territoire articulent ces enjeux pour s'approprier ce territoire.

La présente recherche propose de s'intéresser aux agriculteurs d'une région plus marginalisée, en l'occurrence la Matapédia. Elle souhaite apporter un éclairage sur les façons dont ceux-ci s'approprient le territoire et sur les manières dont ils se définissent à travers notamment leurs rapports au paysage. Le chapitre 1 présente les principaux éléments de la problématique en exposant brièvement l'état de la situation. Nous présentons le contexte social dans lequel prend place la présente recherche et un bref exposé des recherches antérieures qui se sont intéressées aux représentations paysagères en contexte rural et, notamment, en lien avec l'agriculture. C'est aussi dans ce chapitre que sont

² Entre autres exemples : la ville de Gaspé a adopté en 2015 une charte de paysage qui souhaite intégrer la prise en compte du paysage lors de toute intervention dans le milieu. <https://ville.gaspe.qc.ca/services-municipaux/urbanisme-et-amenagement-du-territoire/charte-des-paysages> La MRC de Charlevoix signait en 2001 la Charte du paysage québécois s'engageant ainsi à intégrer la mise en valeur et la protection de ses paysages. www.mrccharlevoix.ca La région de l'Estrie a mis sur pied en 2001 un organisme à but non lucratif composé d'une douzaine d'organismes et de ministères qui travaillent conjointement à faire du paysage un outil de développement économique, culturel et touristique. www.paysagesestriens.qc.ca Le Bas-Saint-Laurent a également adopté le 17 septembre 2015 sa Charte du paysage visant à rallier la population et les organismes régionaux à une vision commune ayant pour objectifs la protection et la mise en valeur des paysages. <http://crcbsl.org/lancement-de-la-chartre-des-paysages-du-bas-saint-laurent>

présentées l'hypothèse de recherche et la problématisation générale en lien avec ce contexte tant social que scientifique ainsi que la justification de ce travail et les objectifs spécifiques qui sont poursuivis. Le chapitre 2 pose les grandes lignes du cadre théorique et propose un survol de l'évolution du concept de paysage et des façons dont il peut devenir un outil conceptuel riche. Ce chapitre pose également les bases conceptuelles des principaux termes qui sont convoqués par la notion de paysage. Nous poursuivons ensuite avec le parcours de recherche proposé ainsi que la question principale de recherche. Le chapitre 3 décrit le terrain de l'enquête. Il présente le territoire de la Matapédia et tente de faire un bref portrait de l'agriculture matapédiennne, portrait essentiel à une meilleure compréhension des enjeux auxquels sont confrontés les agriculteurs matapédiens. La méthodologie retenue pour l'enquête clôt ce chapitre. Les chapitres 4 et 5 présentent respectivement les résultats et la discussion de ces résultats issus d'une enquête de terrain effectuée auprès de 17 agriculteurs dans la MRC de la Matapédia. La conclusion clôt ce mémoire et tente, au terme de ce parcours de recherche, de mettre en relief les pistes éventuelles qui pourraient être explorées par des recherches ultérieures.

CHAPITRE 1

CONTEXTE DE LA RECHERCHE

1.1 ÉTAT DE LA SITUATION

1.1.1 L'agriculture au cœur des questionnements sur l'avenir des territoires ruraux

Historiquement au Québec, le développement des territoires ruraux s'est axé essentiellement sur l'exploitation des ressources, en particulier forestière et agricole (Domon et Ruiz, 2007). L'agriculture a notamment contribué pour une large part à façonner les paysages ruraux habités (CAAAQ, 2008). Ainsi, on peut dire que l'agriculture a été un « moteur de l'expansion de l'écoumène du Québec » (Ruiz, 2009 : 24). Elle a, en quelque sorte, accompagné la campagne habitée et permis d'habiter la campagne.

Par le défrichement et la mise en culture, elle aura ouvert des vues sur le territoire, mobilisant le sol, elle aura donné aux régions et aux municipalités, une couleur, des rythmes, des odeurs, un caractère et une identité. L'agriculture aura ainsi contribué à façonner les paysages ruraux, mais elle aura aussi, par la suite, contribué à en dégrader plusieurs. (Ruiz et Domon, 2005 : 47)

En effet, à l'instar de ce qui s'est produit ailleurs en Occident, les cinquante dernières années ont été marquées par une transformation profonde des territoires ruraux (Ruiz, 2009;

Debailleul, 1999). L'arrivée d'une agriculture plus intensive, basée sur la performance et sur des modèles plus productivistes, a contribué à changer le visage agricole québécois. Ces modèles ont engendré des apports économiques importants et ont aussi contribué à restructurer l'agriculture en profondeur (Groupe de travail sur la multifonctionnalité des territoires ruraux, 2011). Mais cette nouvelle agriculture plus productive a aussi engendré des impacts environnementaux parfois non négligeables qui n'auront pas tardé à être pointés du doigt. Elle a aussi fortement remodelé le paysage rural. La disparition des pâturages, l'augmentation des surfaces cultivées, la diminution voire la disparition des cultures traditionnelles, l'agrandissement des champs, la spécialisation des fermes et l'apparition des élevages hors-sol ont souvent conduit à uniformiser le paysage rural (Ruiz et Domon, 2005). Et peu à peu « s'est introduit le doute de la société sur les capacités de l'agriculture contemporaine à gérer efficacement la nature » (Luginbühl, 1999 : 28). Ce doute a contribué à creuser l'écart entre la campagne souhaitée par la société et cette campagne produite par une agriculture plus intensive.

Ces écarts de valeurs questionnent l'avenir des territoires ruraux et la légitimité du travail de ceux qui contribuent à les façonner. Pour la première fois, les agriculteurs ne reçoivent plus d'emblée l'approbation sociale qui leur était accordée jusqu'ici, fragilisant leur identité et leur légitimité à gérer seuls l'aménagement des campagnes. En effet, la médiatisation des pollutions d'origine agricole est vécue par les agriculteurs comme une accusation (Mieville-Ott, 2000) et provoque une « véritable cassure de l'identité professionnelle » jusqu'alors valorisée (Hervieu, 1993, cité dans Goulet, 2011). Ainsi, « l'identité des agriculteurs semble polarisée entre deux représentations : sont-ils des gardiens-protecteurs ou des pollueurs-destructeurs du patrimoine naturel et paysager? » (Handfield, 2006 : 298) Ces mutations rurales sont profondes et vont de pair avec des mutations sociales plus globales. Elles posent du coup plusieurs questions. Quelle place doit occuper l'agriculture? Quels rôles joue-t-elle? Quel type d'agriculture est souhaité par la société? Quelle campagne désire-t-elle? Quelle idée de nature y est associée? Autant de questions qui placent l'agriculture au cœur des interrogations sur l'avenir des territoires ruraux.

1.1.2 Transformation de l'agriculture et transformation des paysages : des impacts non uniformes sur le territoire québécois

Debailleuil (1998) et Ruiz (2009) notamment, montrent que trois phénomènes permettent de comprendre les transformations de l'agriculture québécoise dans les cinquante dernières années. Le premier est la concentration de l'activité agricole issue de la diminution du nombre de fermes de type familial au profit de fermes dont la taille a considérablement augmenté. Le second est la spécialisation des fermes, soutenue par des politiques agricoles encourageant celles-ci à se spécialiser dans des productions ciblées. Cette spécialisation a favorisé du coup la monoculture et les productions hors sol. Enfin, l'intensification a été rendue possible grâce à l'utilisation plus importante des engrais et des pesticides, à l'amélioration des pratiques de culture et à la mécanisation des étapes de travail. Ces trois phénomènes ont considérablement bouleversé le rapport de l'agriculture au territoire, mais de quelle manière?

Ruiz (2009) souligne que la diminution du nombre de fermes québécoises a été accompagnée de la diminution des surfaces globales cultivées. Les fermes subsistantes sont celles qui ont été capables de doubler leur taille laissant derrière elles les fermes de petite taille et finalement les fermes de taille moyenne. Par contre, cette réalité ne s'est pas produite partout de la même façon et surtout pas avec la même ampleur. L'attention portée uniquement sur la superficie totale des fermes masque en effet un portrait plus fin et plus juste de la nature des transformations qui ont eu lieu et de la manière dont celles-ci ont contribué à une transformation profonde des paysages ruraux et aux disparités entre les régions.

Certaines régions, comme la Montérégie dans le sud-ouest du Québec, ont connu une augmentation importante des superficies mises en valeur par l'agriculture. Dans le même temps, d'autres régions plus éloignées par rapport aux centres urbains et à la plaine du Saint-Laurent ont connu une régression importante de l'agriculture et une augmentation significative de la friche. Ainsi, « les secteurs plus traditionnellement agroforestiers, soit ceux caractérisés par un sol mince, un relief accidenté, des conditions climatiques moins

favorables et une distance plus grande des marchés ont tous été touchés par un abandon massif des terres » (Ruiz, 2009 : 32).

Le territoire québécois dont l'agriculture couvrait presque complètement les espaces habités s'est vu complètement remodelé, et ce en quelques décennies à peine. Les marges de ce que Ruiz appelle « l'écoumène agricole » se sont contractées au profit des basses terres et des rives du Saint-Laurent, modifiant substantiellement l'empreinte agricole sur les territoires ruraux. Tantôt l'agriculture devient très présente, elle accapare de manière intensive de larges espaces menant à la presque disparition des boisés et les impacts environnementaux de ces pratiques s'amplifient. Tantôt elle se rétrécit, perd du terrain au profit de l'avancement de la forêt. Les productions hors sol sont alors beaucoup moins présentes et la pression exercée par les pratiques agricoles sur l'environnement est moins importante (Ministère de l'Environnement du Québec, 2003). Dans les deux cas cependant, les paysages s'en trouvent profondément changés.

Les questions agricoles soulèvent, on le voit, plusieurs éléments de réflexion et interrogent la façon dont les territoires ruraux habités ont évolué et évolueront à l'avenir. L'agriculture et le paysage sont intimement liés et produisent une campagne qui ne laisse personne indifférent et à laquelle on adresse maintenant de multiples demandes.

1.1.3 Agriculture, paysage et multifonctionnalité : quand la campagne devient un bien collectif

Le regard porté par la société sur les campagnes s'est peu à peu transformé et a conduit, au-delà de ses fonctions productives, à souhaiter des territoires à multiples usages. En effet,

les changements démographiques et les bouleversements des conditions de vie de la population tant urbaine que rurale ainsi que certaines modifications des grands écosystèmes ont entraîné une transformation profonde des demandes de la population à l'égard des territoires et des ressources mobilisées par l'activité agricole. (Debailleul, 1999 : 290)

Comme le souligne Gamache *et al.* (2012), la campagne devient le lieu où se concrétise la conscientisation des enjeux de préservation et de conservation des ressources naturelles. Dans cette foulée, le paysage devient lui aussi l'objet d'une attention. La prise en compte du paysage dans les préoccupations sociales devient manifeste tout particulièrement au moment où l'accélération de sa dégradation est constatée. Ainsi, comme le rappellent Paquette, Poullaouec-Gonidec et Domon (2005), il s'agit surtout alors de « démarches réactives » à des transformations du paysage qui sont alors considérées comme une perte ou une dégradation très souvent assimilée à une dégradation du milieu naturel. Le paysage dont il est question c'est essentiellement *l'étendue de ce qui s'offre à la vue*, sorte de *spectacle de la nature* (Luginbühl, 2012 : 11). Le paysage devient ainsi, conjointement aux questions environnementales, une préoccupation grandissante dans l'espace public. Il devient « une question sociale » (Luginbühl, 2012 : 8) et fait l'objet d'une demande sociale auxquelles se mêlent des préoccupations environnementales et patrimoniales (Montpetit, Poullaouec-Gonidec et Saumier, 2002). Le paysage agit en ce sens comme une forme de qualification du territoire, qui reflète des attentes et des valeurs. La notion de paysage s'élargit ainsi « aux diverses significations alimentées par les nouvelles préoccupations sociales en matière d'environnement, de patrimoine, de cadre de vie ou de bien-être » (Paquette, Poullaouec-Gonidec et Domon, 2005 : 2). Dans ce contexte, on associe aux paysages des aménités et donc des attentes sociales et celles-ci apparaissent de plus en plus déterminantes dans les dynamiques sociodémographiques des zones rurales. Le paysage tend à devenir une « condition essentielle au développement social, culturel et économique des collectivités » (*op.cit.* : 2). Ils représentent désormais un enjeu majeur d'aménagement et de développement des territoires ruraux, et ce tant au niveau social, environnemental qu'économique et devient ainsi « [...] une composante essentielle de la multifonctionnalité des territoires ruraux » (Domon et Ruiz, 2007 : 2). En effet, on attend de ces territoires qu'ils soient des espaces habités favorisant à la fois la biodiversité, un cadre de vie de qualité et la pérennité des activités humaines dans un contexte de recompositions sociodémographiques importantes (Borioni, 2004; Domon et Ruiz, 2007; Gamache, Domon et Jean, 2004). Il s'agit en quelque sorte d'une redéfinition

profonde du territoire rural et par ricochet de l'agriculture qui contribue à façonner ses paysages. Ce qu'on demande aujourd'hui à l'agriculture c'est « de ménager l'environnement et de contribuer à conserver les particularités qui singularisent les territoires ou les *pays* » (Alphandéry, 2004 : 128), c'est-à-dire très souvent les paysages.

De fait, la demande sociale de multifonctionnalité territoriale implique d'emblée l'agriculture qui doit répondre aux attentes de la société qui souhaite une campagne qui puisse symboliser la nature et la tranquillité et offrir ainsi un cadre de vie de qualité (Ruiz et Domon, 2005). Ces attentes sociales montrent bien comment la campagne est devenue un bien collectif, un réservoir de nature pour une société de plus en plus urbaine. Ainsi, « la campagne d'aujourd'hui, en tant qu'emblème de la dimension politique des rapports à la nature et des rapports à la tradition, est un espace public » (Micoud, 2001 : 72). Au-delà des fonctions multiples et des valeurs sous-jacentes qui lui sont associées, on attend d'elle qu'elle fournisse des aménités (plaisir de nature, qualité de vie, réserve de biodiversité) afin de répondre aux attentes sociales de plus en plus nombreuses. L'agriculture devient pour la société, productrice de services et de biens immatériels qui vont au-delà de la simple production alimentaire. Ces biens immatériels sont de deux natures. Certains sont des *biens privés* (le tourisme rural, entre autres) et d'autres des *biens publics* (les paysages, l'environnement, la culture, etc.). Mais ces biens publics nécessitent le plus souvent l'intervention d'acteurs privés. C'est le cas des paysages ruraux qui sont de plus en plus revendiqués en tant que biens publics mais sont le plus souvent produits par des acteurs privés dans un cadre totalement privé (Hervieu, 2002). Comme le suggère encore Hervieu, cette tendance à faire des campagnes un espace public sur lequel tous ont un droit de regard tend à patrimonialiser la campagne. Or, la notion de patrimoine se trouve ainsi :

[...] écartelée entre une vision privative conservatrice au sens fort du terme, qui a pour vecteurs, l'agrandissement, la transmission, la lignée familiale, l'héritage, et donc en même temps une forme de sacralisation; et de l'autre côté, une vision de ces espaces dont on réclame une patrimonialisation publique à travers ce fameux droit de regard : la terre devient celle des citoyens qui l'habitent, qui la parcourent,

qui la vivent, elle n'est plus seulement un outil de travail [...] il n'est pas facile d'articuler ces deux notions de dépatrimonialisation de l'appareil de production et de repatrimonialisation de l'espace public du cadre de vie. (Hervieu, 2012 : 11)

En ce sens, comme le rappelle Viard au sujet de ce nouveau tourisme de campagne, « la campagne change de sens, elle est le lieu mythique de l'origine » et de notre rapport à la nature (Viard, 2012 : 197), elle fait bien l'objet d'une nouvelle patrimonialisation. Alors, quelle place doit occuper l'agriculture dans ces campagnes aux multiples attentes? Car « nombreux sont ceux qui doutent aujourd'hui de la capacité des pratiques agricoles contemporaines à produire des paysages de qualité, à maintenir les caractéristiques qui singularisent les territoires et à prendre soin des ressources (eau, sol, air, biodiversité) » (Ruiz et Domon, 2005 : 1). D'une certaine manière, c'est dans la mesure où la campagne souhaitée se « désagricolise » un peu, pour reprendre une expression de Luginbühl, que celle-ci devient garante d'une « nature plus vraie ». Car les paysages ruraux produits par l'agriculture intensive sont souvent peu valorisés en termes patrimoniaux et souvent associés à des environnements dégradés peu ou pas du tout significatifs sur le plan identitaire (Ruiz et Domon, 2005). Or, si les modèles agricoles de production intensive ont considérablement modifié le paysage rural conduisant dans certaines régions à une uniformisation paysagère et une perte d'aménités (Ruiz, 2009), d'autres régions sont restées en marge, incapables d'adopter pleinement ce modèle. Les fermes subsistantes sont restées des fermes familiales relativement petites, axées sur la production laitière ou sur des productions plus extensives bovine, ovine, céréalière ou maraichère, produisant du coup une autre campagne. « Si les préoccupations soulevées par la transformation des paysages ruraux ne sont pas nouvelles en soi, elles trouvent dans le contexte rural actuel une résonance particulière » (Ruiz et Domon, 2005 : 1). Ces préoccupations interrogent profondément notre rapport aux territoires et à la ruralité. Elles interrogent aussi les politiques publiques qui interviennent ou interviendront pour rendre cohérentes les attentes sociales et les actions publiques.

Ainsi, dans plusieurs pays occidentaux les paysages occupent maintenant une place importante dans les débats sur la politique agricole et le développement rural alors que cette réalité était presque complètement absente il y a à peine trente ans, tel que le soulignent Brossier *et al.* (2008). Le rôle des agriculteurs dans l'entretien des paysages est souvent celui qui est invoqué quand on souhaite parler des fonctions non marchandes remplies par l'agriculture qui est maintenant reconnue comme multifonctionnelle dans une majorité de pays développés.

1.1.4 La multifonctionnalité de l'agriculture et les politiques publiques

Conjointement à l'accélération de la spécialisation et de l'intensification des fermes, plusieurs pays ont senti l'urgence de questionner la place du monde agricole (et non seulement la production agricole) dans l'avenir des sociétés (Hervieu, 2002). Ces interrogations sociales ont conduit plusieurs pays à tenter d'intégrer la multifonctionnalité dans les politiques publiques agricoles. Deux orientations ont été envisagées : il s'agissait dans certains cas d'orienter l'agriculture vers une meilleure gestion de son espace (tenter de renverser certaines tendances lourdes en territoire d'agriculture intensive par exemple), mais aussi dans d'autres cas, de conserver une agriculture jugée positive sur le plan territorial, environnemental, paysager ou culturel. Le *Conservation Security Program* (CSP) aux États-Unis, le contrat territorial d'exploitation remplacé en 2002 par les contrats d'agriculture durable (CTE et ensuite CAD)³ en France et les compensations écologiques en Suisse sont des exemples (UQCN, 2002).

³ Depuis 2007, les CAD ont été remplacés par de nouveaux outils agroenvironnementaux mis en place dans le cadre de la programmation du développement durable 2007-2013. Aujourd'hui, la *Politique agricole d'action commune* de l'Union européenne et le cadre stratégique de la *Politique communautaire de développement rural* subventionnent plusieurs programmes de soutien à la multifonctionnalité (Nature Québec, 2011; Commission Européenne 2012).

Le plus souvent, ces programmes se basent sur la reconnaissance des différents rôles que joue l'agriculture en prenant en compte les dimensions non marchandes de celle-ci.

C'est ainsi que certains programmes intègrent une discrimination positive à l'égard des régions où les pratiques agricoles sont plus difficiles. L'Union européenne par exemple a mis sur pied en 2000 le Programme d'indemnisation compensatoire pour les handicaps naturels. Ce programme prévoit :

- une compensation des désavantages comparatifs de certaines régions présentant des difficultés géographiques ou naturelles;
- l'intégration des aspects sociaux, économiques, culturels et environnementaux;
- la création ou le renforcement des liens entre les différents territoires (St-Pierre, 2009).

La Suisse, quant à elle, est allée très loin dans cette direction en adoptant une politique de soutien direct qui rétribue les fonctions non marchandes de l'agriculture. Elle peut inclure des paiements pour appuyer des pratiques écologiques, mais aussi des paiements directs généraux qui sont modulés en fonction de l'environnement local où se situe la ferme (St-Pierre, 2009). Comme le mentionne Mieville-Ott (2003), ces rétributions en dehors du registre marchand ne sont pas sans interroger la fonction de l'agriculteur pour qui les paiements ne sont plus liés à la production alimentaire. Ce revirement de statut social, lié à cette patrimonialisation nouvelle peut poser d'autres problèmes. Mais ce type de reconnaissance pose aussi les prémisses d'un certain renversement de paradigme qui semble de plus en plus incontournable et qui place, d'une certaine manière, les agriculteurs et la société dans un tout autre rapport.

Par ailleurs, alors que l'Europe et les États-Unis introduisaient l'idée de multifonctionnalité dans leurs politiques de soutien agricole, certains pays occidentaux n'ont pas réellement emboîté le pas. On remarque que :

Les pays réticents à la multifonctionnalité, fortement exportateurs de produits agricoles, se caractérisent par une relative jeunesse et extensivité de leur agriculture, des coûts de production relativement moins élevés, souvent grâce à l'absence d'internalisation des coûts environnementaux dans les coûts de production. Ces caractéristiques rendent moins urgente la reconnaissance des autres apports de l'agriculture. (UQCN, 2002 : 12)

C'est le cas du Canada et du Québec. Au Québec, la multifonctionnalité est restée un terme sans véritable ancrage, et les aides financières agricoles n'ont pas été jusqu'ici perméables à cette demande sociale. Elles n'ont pas non plus réellement pris en compte les caractéristiques propres à chaque région, caractéristiques pourtant déterminantes dans le type d'agriculture pratiquée et la campagne qu'elle produit. Et, bien qu'en 2011 le MAPAQ ait présenté un projet pilote d'appui à la multifonctionnalité, celui-ci est resté très marginal, son enveloppe budgétaire étant restée inférieure à 0,05 % de l'enveloppe des programmes de soutien financier du secteur agricole (Nature Québec, 2011). Et cela malgré des recommandations du rapport St-Pierre déposé en 2009 qui proposait la mise sur pied d'un principe de Contrat d'agriculture multifonctionnelle basé sur la collaboration du gouvernement avec les instances régionales comme les MRC.

Aussi, peu de programmes québécois ont intégré les principes de modulation et de discrimination positive (inhérente à l'idée de multifonctionnalité) en faveur des régions marginalisées comme le prévoient les aides suisses et les anciens CTE et CAD français (Éco Ressources consultants, 2008). Au contraire, les programmes de soutiens agricoles ont généralement favorisé les zones agricoles périurbaines d'agriculture intensive. C'est le cas de l'Assurance stabilisation des revenus agricoles (ASRA) et du programme de remboursement des taxes foncières dont la grande partie retourne dans les régions agricoles intensives (St-Pierre, 2009). Les politiques agricoles québécoises ont ainsi favorisé le modèle intensif de production agricole et ce modèle a largement été utilisé comme l'étalon de mesure d'une agriculture à atteindre et à soutenir, laissant dans la marge une autre agriculture incapable de répondre au modèle soutenu par ces politiques. D'une certaine manière, les politiques agricoles sont restées en décalage avec les demandes sociales et en

opposition avec l'idée de multifonctionnalité. Or, dans le contexte où la campagne devient un « bien collectif », un « espace public » « emblème de la dimension politique des rapports à la nature et des rapports à la tradition » (Micoud, 2001 : 72), ce décalage risque de devenir insoutenable. Dans la mouvance de l'émergence affirmée de l'idée de multifonctionnalité dans plusieurs pays occidentaux, et à la suite de plusieurs interrogations et propositions provenant du rapport Pronovost sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire au Québec (CAAAQ, 2008), il devient pertinent de s'attarder aux régions agricoles plus marginalisées.

En effet, plusieurs questions se posent. Quels modèles sont les plus susceptibles de répondre aux attentes de la société? Certaines régions marginalisées où l'agriculture est moins intensive, pourraient-elles représenter une cassure moins grande entre ces deux campagnes : celle souhaitée par la société et celle produite par les agriculteurs, et offrir une plus grande perméabilité aux demandes d'une agriculture multifonctionnelle? Si c'est le cas, comment devrait alors se concrétiser la valorisation de cette agriculture et des territoires où elle s'inscrit? Quelle échelle territoriale devrait être privilégiée pour penser et soutenir l'avenir de cette agriculture? C'est dans ce contexte d'interrogations multiples où se redéfinissent nos rapports à la campagne et à l'agriculture que s'inscrit le présent travail de recherche qui prend ainsi appui sur la notion de paysage.

1.2 ÉTAT DE LA RECHERCHE

Dans la foulée de ces interrogations, plusieurs recherches se sont intéressées ces dernières années aux milieux ruraux. Comme le pensent Micoud (2001) et Gamache, Domon et Jean (2011), la campagne apparaît comme le lieu où se matérialisent les tensions politiques et sociales autour de la préservation des ressources naturelles et donc du réservoir collectif de nature. Dans ce contexte, la question du paysage met en évidence des enjeux sociaux, culturels, environnementaux, économiques qui intéressent plusieurs

disciplines mettant en évidence l'intérêt d'approches socioculturelles du paysage (Paquette, Poullaouec-Gonidec et Domon, 2005).

Plusieurs recherches se sont ainsi intéressées aux perceptions et représentations paysagères et aux possibles écarts qui peuvent apparaître entre acteurs partageant un même territoire. Les travaux en Europe, en France et en Suisse notamment, ont été particulièrement abondants sur ce sujet (Cheletat et Ley, 2002; Le Floch et Devanne, 2007; Lelli et Paradis, 2005; Luginbühl, 1991, 1999; Marie, 2007; Michelin, 1998, 2005; Mieville-Ott, 2000, 2001; Périchon, 2001). Au Québec, les recherches s'intéressant à ces questions sont plus récentes, mais non moins nombreuses et riches d'enseignements. (Fortin, 1999; Gamache, Domon et Jean, 2004; Ruiz, 2009; Ruiz et Domon, 2013).

Cet intérêt pour le paysage a conduit plusieurs chercheurs à tenter de comprendre les demandes sociales à l'égard des campagnes dont les réalités sociodémographiques sont en pleine mutation. Ces recherches montrent comment, dans les milieux à forte recomposition sociodémographique, il existe des divergences, parfois marquées, sur les perceptions à l'égard du territoire et de ce que devrait être la campagne. Des attitudes davantage protectionnistes, au nom d'exigences écologistes et de conservation des traditions qui sont souvent portées par les néo-ruraux, s'opposent à l'intensification des activités agricoles (Roy, Paquette et Domon, 2005). Périchon (2001) suggère quant à lui que ces divergences mettent en jeu une campagne idéalisée qui mobilise un rapport symbolique à la nature et une campagne davantage perçue comme un espace de production, questionnant du coup les tensions entre les différents usages de cette campagne. Par ailleurs, plusieurs s'entendent pour dire que, bien qu'il soit tentant de réduire à des oppositions binaires ces divergences, celles-ci sont beaucoup plus complexes. Comme le rappelle Guimond (2012), les écrits sur les recompositions sociodémographiques qui mettent l'emphase sur une opposition (néo-ruraux et ruraux de souche ou encore entre agriculteurs et non-agriculteurs) offrent une lecture intéressante de certaines dynamiques qui sont source de tensions. Cependant, elle mentionne que les processus dialectiques qui sont à l'origine des changements dans l'espace rural sont alors difficilement analysables. Aussi, plusieurs recherches se sont

intéressées à affiner ces oppositions afin de montrer comment ces tensions ne sont pas toujours issues d'une dualité entre nouveaux et anciens ruraux ou entre agriculteurs et non-agriculteurs. Dans ce sens, les représentations paysagères peuvent permettre de mieux comprendre certaines motivations qui sous-tendent les actions et donc les pratiques, notamment en matière d'aménagement du territoire et en termes de conception du développement qu'elles impliquent (Chetelat et Ley, 2002; Guisepelli, 2005). Marie (2007) montre comment ces décalages, qui influencent les manières dont sont envisagées les orientations en matière de développement local, peuvent se produire au sein d'une même classe d'acteurs. En effet, il démontre comment chez les agriculteurs, l'âge notamment peut orienter des visions divergentes à l'égard du territoire suggérant la non-homogénéité de cette classe d'acteurs. Par exemple, les agriculteurs plus âgés, qui ont vécu le remembrement des campagnes en France conduisant à l'élimination souvent massive des haies et l'agrandissement des champs, seraient plus rébarbatifs aux tentatives de réintroduction des haies. Cette nouvelle demande apparaîtrait comme une contradiction avec l'expérience de remembrement qu'a connue cette génération, alors que cette idée semblerait plus facile à intégrer chez les agriculteurs les plus jeunes n'ayant pas été témoins de ces grands changements. Mieville-Ott (2001) constate elle aussi des écarts dans les représentations paysagères des agriculteurs. Selon elle, ces différences relèveraient de conceptions différentes de la nature. Elle souligne comment ces divergences renseignent de manière fine sur les façons de se concevoir en tant qu'agriculteur et de concevoir le travail agricole. Cette idée de conceptions différentes de la nature révélées par les représentations paysagères et les pratiques de territoire qui leur sont associées ouvre des pistes intéressantes pour l'analyse, car elle permet de saisir, du moins partiellement, les enjeux de cette pluralité des regards que doit soutenir la campagne, et ce, même entre agriculteurs. Les travaux de Poullaouec-Gonidec, Paquette et Domon (2003), Ruiz (2009) et de Gamache, Domon et Jean (2011) suggèrent eux aussi l'intérêt d'affiner les oppositions habituelles et montrent qu'il n'existe pas d'homogénéité à l'intérieur des groupes d'acteurs qui partagent le territoire mais peut-être davantage des communautés de relations au territoire. Dans cette optique, Ruiz montre bien comment les agriculteurs peuvent partager des aspirations et des

inquiétudes communes à celles des non-agriculteurs montrant les dangers de normaliser les relations que ces groupes entretiennent avec le paysage. Pour Guimond (2012), deux questionnements majeurs semblent déterminants pour les ruraux quels qu'ils soient : autour de quels usages la campagne évoluera-t-elle? Avec qui le territoire devra-t-il être partagé?

Ces deux questions mettent en évidence l'importance de s'intéresser aux processus de médiation permettant le partage des regards et des aspirations à l'égard du territoire. Ainsi, certaines recherches se sont intéressées aux processus de médiation susceptibles d'être nourris par des débats autour du paysage. Ces travaux soulignent que malgré les divergences, il apparaît aussi que le paysage puisse être un thème fédérateur. En effet, il semble que des éléments communs du paysage soient souvent valorisés autant par les agriculteurs que par les non-agriculteurs. C'est notamment ce que montrent Domon et Ruiz (2007) et Gamache, Domon et Jean (2004). Ainsi, « le paysage peut être envisagé dans une logique de projet » (Ambroise, 2004 : 156). Dans ce sens, Fortin (1999) pense que le paysage peut révéler les façons dont l'identité, l'appartenance, la proximité, la qualité de vie sont mobilisées par les acteurs locaux et sont susceptibles de mettre à jour « le rôle du paysage dans la construction de l'identité locale et sa contribution potentielle comme lieu mobilisateur pour stimuler le processus de développement local » (Fortin, 1999 : 4). C'est ce que suggèrent Chetelat et Ley (2002) pour qui les représentations du paysage renvoient justement à notre conception du monde et à notre identité. Or, si les mutations sociales et territoriales qui impliquent une redéfinition du monde rural posent un nouveau défi aux campagnes, celui de faire en sorte que « le territoire puisse supporter cette diversité des regards inhérente au contexte rural actuel » (Domon et Ruiz, 2007 : 7), « l'actualisation des représentations du monde rural et de son identité est vue par plusieurs chercheurs comme un des principaux défis à relever pour la ruralité future » (Fortin, 1999 : 2).

La qualification paysagère qui peut agir comme un révélateur de ces représentations diverses du monde rural et qui intervient souvent lorsque le territoire est envisagé pour d'autres fonctions que celle de la production, pose les défis de maintenir le sens des lieux, notamment pour les agriculteurs. En effet, la réorganisation de l'espace rural selon des

critères esthétiques ou écologiques notamment, risque de produire des lieux vides de sens (Le Floch et Candau, 2001; Luginbühl, 1991; Lykke-Syse, 2009; Mieville-Ott, 2001). C'est pour mieux comprendre le sens des lieux, qui n'est pas sans lien avec les sentiments d'identité, que plusieurs travaux se sont intéressés aux représentations du paysage (Candau et Deuffic, 2006; Di Méo et Poissonnier, 2005; Di Méo, Sauvaître et Soufflet, 2004; Fortin, 1999; Mieville-Ott, 2001; Ruiz, 2009). Comprendre ces représentations devient crucial, car cela s'inscrit en amont des processus de dialogue sur les usages de l'espace rural. De plus, ces représentations peuvent matérialiser certains aspects de la sociabilité. Comme le rappellent Di Méo et Buléon (2007), le rapport des individus et des groupes sociaux aux paysages est aussi une question de géographie sociale, car il peut informer sur les rapports que les hommes entretiennent entre eux. C'est ce que suggèrent également Le Floch et Devanne (2007) qui montrent bien comment l'appréciation paysagère peut en effet révéler des aspects multiples des relations de l'homme à l'espace dans lequel il vit, mais aussi entre les hommes entre eux. Elles proposent que pour les habitants, les notions d'ouverture et de fermeture du paysage par exemple, mobilisent le registre social davantage que le registre esthétique. Ainsi, ces notions d'ouverture/fermeture font référence à une question d'ouverture/fermeture de l'espace géographique à d'autres et participent aux multiples aspects des rapports sociaux et spatiaux. « La fermeture/ouverture du paysage renvoie à une certaine idée de la société, voire de la sociabilité locale, et à l'idée que la configuration matérielle du paysage est le produit de cette société » (*op.cit.* : 53). Les changements matériels du paysage peuvent alors signifier, pour les habitants, une « renégociation des définitions que les différents groupes donnent d'eux-mêmes » (*op.cit.* : 42).

La part éminemment sociale du paysage est convoquée par ces travaux et laisse entrevoir les façons dont le paysage peut servir de point d'ancrage pour saisir les différentes formes d'appropriation du territoire, tant matérielles que symboliques. Ces recherches proposent aussi que les représentations du paysage agissent comme des révélateurs possiblement efficaces des rapports que les groupes sociaux entretiennent entre eux et avec le territoire. Elles montrent comment les perceptions à l'égard des transformations du paysage conduisent à comprendre certaines dynamiques sociales qui participent à ces

transformations du monde rural. Enfin, l'idée de convergence ou de partage de points de vue qui pourraient être facilités par l'utilisation des représentations du paysage s'avère particulièrement pertinente. Nous sommes convaincue que ces opportunités de dialogue sont essentielles pour cette renégociation des rôles et des sens attribués aux territoires par les différents acteurs. Ces pistes de recherche ouvrent la voie à des réflexions fort stimulantes pour penser différemment les rapports conflictuels possibles entre acteurs et ouvrir à d'autres registres de compréhension mutuelle. Enfin, le lien entre paysage et agriculture qui semble inévitable dans le contexte de redéfinition du rapport de la société à la campagne trouve bien, par le biais de ces recherches, une réelle pertinence.

1.3 PROBLÉMATISATION

La campagne semble être devenue le lieu de débat des principaux enjeux du rapport qu'entretiennent les sociétés, occidentales du moins, à la nature, considérée comme mise à mal ces dernières décennies (Gamache, Domon et Jean, 2004; Micoud, 2001). Mais à quoi définit-on la campagne? Les définitions les plus courantes de cette campagne, qu'on nomme souvent en géographie et en sociologie « espace rural », réfèrent principalement à trois critères. Comme le rappelle Chapuis (2014), il s'agit de la faible densité de population, notion relative et différente d'un pays à l'autre, du paysage qui se caractérise par une prédominance de couvert végétal et enfin par la présence significative de l'activité agricole en termes d'empreinte physique sur le territoire. Cette campagne est donc toujours synonyme de territoire habité et l'agriculture y joue un rôle majeur sinon déterminant. La campagne est donc à la fois cultivée et habitée. Cependant, comme le dit à juste titre Hervieu (2012), il n'y a plus que des minorités qui habitent les campagnes et parmi ces minorités une d'entre elles fut autrefois majoritaire : les paysans devenus maintenant agriculteurs. Ainsi, bien que déterminante dans le paysage de campagne, l'agriculture n'est plus l'affaire que d'une toute petite minorité de personnes. Ce renversement, d'une majorité paysanne à une minorité agricole, représente une cassure historique majeure qui a donné

lieu à une révolution tout aussi majeure soit celle des « représentations de la campagne comme lieu de production » (Hervieu, 2012 : 8). Ces représentations diverses et parfois divergentes, comment pouvons-nous les aborder? Comment pouvons-nous tenter de les cerner, et d'en comprendre les motivations? Comme les recherches citées plus haut le suggèrent, un des points d'ancrage peut se faire à partir du paysage. De fait, le paysage dépasse la simple perception esthétique de l'environnement qui nous entoure. En milieu rural, il devient intimement lié à la notion de qualité de vie et de qualité du territoire. Il contribue à l'identité des communautés, il offre un cadre conceptuel pour saisir les logiques entre les acteurs en ce qui concerne l'aménagement du territoire et les visions du développement qui sont portées par ces acteurs. Il constitue aussi potentiellement un thème fédérateur facilitant les réflexions collectives (Domon et Ruiz, 2007; Fortin, 1999). Cette richesse d'analyse qu'offre le paysage nous semble porteuse de pistes fécondes pour la présente recherche. Nous verrons, au chapitre suivant, les défis de la polysémie du paysage et les choix théoriques retenus pour l'articuler de manière pertinente.

Par ailleurs, l'agriculture, qui est constamment au centre des débats, tend peut-être à nous faire oublier que les agriculteurs dont il est implicitement question sont peut-être, en définitive, mal connus. Or, plus que tout autre métier, celui d'agriculteur conserve une particularité, celle d'être dépendant de la terre, d'être pour ainsi dire une sorte de lien social entre la société et la nature. Aussi, en quelques décennies, les demandes sociales à leur égard ont été fort diverses sinon franchement contradictoires. Elles leur ont fait porter à la fois la responsabilité d'une productivité accrue (les fermes se devaient d'être performantes), de la dégradation de l'environnement (revers inévitable de cette productivité intensifiée) et maintenant celle d'entretenir le territoire (avec l'idée sous-jacente de le préserver en tant que patrimoine). À travers ces demandes, comment s'y retrouvent les agriculteurs? Comment trouvent-ils leur place? Sur quelles bases des liens nouveaux peuvent-ils se tisser entre les agriculteurs et la société? Ainsi, bien que le Québec ne soit pas à l'avant-garde dans la reconnaissance effective des différents rôles que l'agriculture joue sur les territoires ruraux comme le rappellent les auteurs des rapports Pronovost (CAAAQ, 2008) et St-Pierre (St-Pierre, 2009), il devient particulièrement urgent de considérer les agriculteurs avec

attention et de tenter de mieux comprendre sur quelles bases ils construisent ce lien au territoire. À l'instar de ce que nous disent plusieurs recherches citées plus haut, il y a lieu de croire que les agriculteurs ne forment pas un groupe homogène et que les relations au territoire sont susceptibles de refléter des différences qu'il est légitime de questionner. Car comment opérationnaliser l'idée de multifonctionnalité si la compréhension des motivations qui animent les agriculteurs nous reste inconnue?

Il devient aussi pertinent de s'intéresser aux différents contextes des communautés afin de penser une « ruralité fondée sur ce qui les caractérise » (Groupe de travail sur la multifonctionnalité des territoires ruraux, 2011), d'où la pertinence d'actualiser les connaissances de ces ruralités aux réalités diverses. Car, comme nous l'avons vu, l'évolution des territoires ruraux n'a pas été uniforme sur le territoire québécois. Des caractéristiques propres à chacune des communautés rurales existent et déterminent des réalités fort divergentes tant au niveau des paysages que des pratiques qui les façonnent. D'une certaine manière, s'interroger sur les rôles multiples que joue l'agriculture sur un territoire c'est interroger les rapports plus fins, différenciés, pluriels que les agriculteurs sont susceptibles d'entretenir avec ce territoire. C'est du coup, s'approcher des communautés, considérer que l'échelle locale est fondamentale. Car, comme le rappelle le groupe de travail sur la multifonctionnalité, bien que la multifonctionnalité de l'agriculture et de la forêt soit « une caractéristique qu'il faut promouvoir à tous les échelons, le contenu pratique et opérationnel ne peut être défini qu'à l'échelon local et par des acteurs locaux, d'où l'importance de leur participation à la définition des fonctions à prioriser » (*op.cit.* : 12). Dans ce contexte, on peut se demander quelles sont les particularités propres aux agriculteurs d'une région marginalisée et quelles sont les différences et les ressemblances qui existent entre ces agriculteurs quant aux rapports qu'ils tissent avec le territoire? Les mutations du monde rural traditionnel et la multiplicité des réalités rurales nous obligent à actualiser ces connaissances sans lesquelles la multifonctionnalité de l'agriculture ne peut s'enraciner. C'est pourquoi le choix d'une région où l'agriculture bien que présente n'est pas intensive peut être stimulant. Le Bas-Saint-Laurent répond à ce critère. De fait, le Bas-Saint-Laurent fait partie des régions dites marginalisées (Jean, 1997) notamment parce

qu'elle est relativement éloignée des centres urbains de plus grande importance comme Montréal ou Québec. Elle est aussi, le plus souvent, considérée comme une région ressource dont la forêt est sans doute historiquement et économiquement un des piliers. Par contre, cette région forestière « subit de plein fouet la crise de ce secteur. Un certain nombre de ses Municipalités Régionales de Comté (MRC) présentent des statistiques peu réjouissantes en termes de chômage, de revenu, mais également d'exode et d'âge moyen de la population » (Sierra et Lewis, 2009 : 5). L'agriculture n'a pas connu non plus le même essor que dans la plaine du Saint-Laurent, et n'a pas conduit à une intensification agricole massive sur le territoire bas-laurentien (Ministère de l'Environnement du Québec, 2003). C'est une agriculture qui est restée relativement en marge du modèle intensif et qui a maintenu une forte prédominance de la production laitière et dans une moindre mesure bovine souvent plus proche des modèles de fermes plus traditionnels (par opposition aux productions avicole et porcine par exemple). Néanmoins, l'agriculture y est restée présente et relativement dynamique (MAPAQ, 2013), indissociable de l'écoumène rural de la plupart des communautés bas-laurentiennes. De fait, l'agriculture, qui ne constitue pas le premier secteur de référence lorsque l'on pense au Bas-Saint-Laurent, n'en représente pas moins une des activités les plus significatives en termes de configuration des paysages des espaces habités. On peut supposer qu'elle contribue de manière significative aux sens que les communautés donnent à leur territoire.

Enfin, des initiatives s'intéressant à l'idée de multifonctionnalité et de développement durable prennent place ici et là sur le territoire québécois. Le Bas-Saint-Laurent ne fait pas exception. Comme nous le verrons au chapitre trois, une des MRC bas-laurentiennes, celle de la Matapédia, tente de réfléchir son territoire sur les bases de la multifonctionnalité. La MRC matapédiennne a en effet adopté depuis peu (2015) un modèle de développement durable et endogène inspiré notamment des Parcs naturels régionaux français. Il s'agit de l'Écoterritoire habité de la Matapédia qui mise sur les forces de sa communauté et de son territoire pour impulser un élan tant économique que social en tenant compte de la préservation de son environnement naturel et culturel. L'agriculture et le paysage font partie intégrante de ce projet.

C'est dans ce contexte que la présente recherche s'insère. Nous tenterons de regarder de plus près les façons dont les agriculteurs s'approprient le territoire dans lequel ils œuvrent en nous intéressant aux pratiques de territoire (essentiellement agricoles) et aux représentations paysagères. Ainsi, c'est en cohérence avec les pistes de recherche présentées dans la section État de la recherche et en lien avec les propos ci-dessus que nous proposons de nous intéresser de façon spécifique aux agriculteurs matapédiens en soumettant l'hypothèse générale suivante :

Les agriculteurs ne forment pas une classe d'acteurs homogène et s'intéresser au paysage (à travers les façons dont ils le vivent par leurs pratiques, dont ils le pensent par les représentations qu'ils s'en font et à travers lequel ils se définissent) est susceptible de révéler les façons dont ceux-ci s'approprient matériellement et symboliquement le territoire, mettant en lumière les manières dont le paysage peut jouer un rôle dans les conceptions du développement portées par ces acteurs. Cette connaissance est un outil préalable à toute réflexion sur le développement local basé sur l'idée de multifonctionnalité et au cœur duquel le paysage demeure central.

L'hypothèse ainsi posée réfère, on le voit, à une certaine conception du paysage qu'il nous faudra approfondir dans le chapitre suivant; une conception selon laquelle aborder les relations au paysage c'est aborder les rapports sensibles tant matériels qu'immatériels entretenus avec le territoire. Les points qui suivent exposent la justification de cette recherche tant au niveau social que scientifique. Ils conduisent au chapitre suivant, soit celui qui pose les bases théoriques et conceptuelles autour de la notion de paysage et qui donne une assise au parcours de recherche qui a mené à ce mémoire.

1.4 JUSTIFICATION DE LA RECHERCHE

L'agriculture est plus que jamais au centre des préoccupations tant citoyennes que politiques. La Commission sur l'avenir de l'agriculture et l'agroalimentaire québécois, la

Politique sur la ruralité, les questionnements quant à l'hégémonie de l'UPA, sont des exemples éloquents. Dans ce contexte, les agriculteurs se sentent souvent remis en cause (Mieville-Ott, 2000). Ayant vu fondre leur importance en nombre ils ont aussi été témoins et acteurs de changements profonds du monde rural (Ruiz, 2009; Ruiz et Domon, 2005). Minorité par leur faible nombre, mais importants par la portée de leurs actions quotidiennes liées au travail agricole lui-même, ils représentent une classe d'acteurs agissant sur les territoires, particulièrement intéressante en regard de ces préoccupations nouvelles.

Par ailleurs, l'importance croissante accordée à la multifonctionnalité tend à placer le paysage conjointement à l'environnement au centre de l'idée d'entretien du territoire en termes de préservation (Domon et Ruiz, 2007; Hervieu, 2002). Cet entretien devient explicitement une fonction de l'agriculture. Il est pertinent de s'intéresser aux agriculteurs de régions où l'agriculture moins intensive a conduit dans ses pratiques à d'autres paysages et à des impacts environnementaux moins importants (Ministère de l'environnement, 2003) sans pour autant que l'agriculture y ait été valorisée notamment par les politiques agricoles.

De plus, l'intérêt de synchroniser ce travail avec les réflexions en cours dans la Matapéda (projet d'Écoterritoire habité) visant à rendre plus opérationnelle l'idée de multifonctionnalité nous semble stimulante. En effet, de quelles façons les agriculteurs devraient y être inclus, comment peuvent-ils y souscrire? Ces questions méritent des réponses. Nous ne pensons pas, au terme de ce travail, répondre complètement à ces questions. Mais nous souhaitons apporter quelques pistes qui pourraient contribuer humblement à la réflexion initiée par les différents acteurs matapédiens.

Sur le plan scientifique, les recherches citées plus haut ont montré la richesse qu'offre le paysage comme cadre d'analyse des relations société-territoire. Ces relations sont à la fois matérielles et symboliques et permettent d'aborder une multitude de facettes des rapports sociaux au territoire. Elles ont aussi montré la pertinence d'actualiser ces connaissances dans des contextes où les représentations du monde rural et des fonctions qui y prennent place sont en constante transformation dans des réalités rurales parfois fort différentes. De plus, malgré les travaux ayant été effectués en ce sens au Québec ces

dernières années, peu à notre connaissance se sont intéressés spécifiquement aux agriculteurs des régions plus marginalisées. Il nous apparaît pertinent plus que jamais de tenter de rendre compte de la variété de ces représentations. Enfin, les façons dont les représentations du paysage et les pratiques de territoire nous informent sur les aspirations et visions de développement peuvent offrir quelques clés de lecture fort pertinentes. En effet, ces informations nouvelles pourraient favoriser une meilleure compréhension des enjeux à prendre en compte dans les processus de médiation et de dialogue entre les différents acteurs. Ces étapes de médiation sont susceptibles d'accompagner de plus en plus les communautés rurales qui réfléchissent à l'avenir de leur territoire. Ce travail souhaite ajouter, au corpus actuel des recherches passées et en cours, une contribution, si humble soit-elle.

1.5 OBJECTIFS DE RECHERCHE ET RETOMBÉES POTENTIELLES

La présente recherche s'intéresse aux représentations du paysage et aux pratiques agricoles des agriculteurs matapédiens. Elle poursuit trois objectifs principaux. D'une part, apporter des éléments de compréhension sur les rapports que les agriculteurs entretiennent avec le territoire, et notamment à travers leur rapport à la nature. Cet objectif de recherche vise à tenter de cerner certains processus qui participent à cette construction du lien agriculteur-territoire. D'autre part, nous souhaitons aussi comprendre un peu mieux de quelle façon les représentations du paysage et les pratiques de territoire traduisent des manières de se définir comme agriculteur, et ce, dans un contexte agricole plus marginalisé. Cet objectif vise à permettre une meilleure compréhension des différentes conceptions du développement qu'ils entretiennent à l'égard de leur territoire et de leur communauté. Enfin, nous souhaitons tenter d'apporter des pistes de réflexion sur ce qui pourrait constituer un blocage ou encore ce qui pourrait être un facilitant à l'intégration des agriculteurs à l'idée de multifonctionnalité promue par le projet de développement de la collectivité matapédienne qui est soutenu par la MRC de la Matapédia. Nous souhaitons par

ce travail apporter des éléments de compréhension inédits favorisant le repérage d'avenues de convergence et de dialogue facilitant l'adhésion des agriculteurs au projet d'Écoterritoire habité de la Matapédia. D'autre part, nous souhaitons montrer la pertinence de considérer l'échelle locale pour rendre plus opérationnelle cette idée d'une agriculture à fonctions multiples.

CHAPITRE 2

CADRE THÉORIQUE

INTRODUCTION

Le paysage est, on l'a vu, abondamment sollicité. À la fois objet matériel (réalité physique), objet de représentations (en tant que construction sociale) et objet d'action (politiques publiques et projets aménagistes), le paysage frappe par la richesse de ce qu'il englobe. Il s'agit bien d'un objet complexe au sens où Morin (2005) l'entend, c'est-à-dire profondément multidimensionnel. Comme le souligne Gauché (2015), la complexité du paysage a suscité de multiples débats autour de sa définition et des approches possibles pour le penser. Avant de poursuivre, il convient donc d'apporter quelques précisions théoriques. Car, bien que le paysage puisse être un objet de connaissance riche, il est aussi sujet à moult questionnements d'ordre théorique. Difficilement réductible à une seule discipline de recherche, le paysage appelle tout à la fois la géographie, la sociologie, l'anthropologie, l'écologie, l'économie. Il devient important, dans ce contexte, d'appréhender les différentes facettes du paysage en tant qu'objet de connaissance, étape essentielle afin de clarifier le positionnement théorique retenu dans le cadre de cette recherche qui prend le paysage comme point de départ.

2.1 LE PAYSAGE : NAISSANCE D'UN CONCEPT

Le paysage est un terme particulièrement polysémique davantage utilisé au départ en géographie et en écologie et, par la suite, en sociologie, en anthropologie, en ethnologie.

Luginbühl (2007) rappelle cependant que le paysage fait une apparition relativement tardive dans l'univers culturel européen. Selon lui, son apparition sur la scène publique ne date que du XV^e siècle et peut être vue comme l'émergence d'un nouveau rapport de la société à la nature. Ainsi, le mot « paysage » apparaît aux XV^e et XVI^e siècles d'abord en Hollande *Landskap* en 1492, puis au Portugal *Paisagem* en 1548, suivi de près par la France *paysage* en 1552 puis en Italie *paesaggio* en 1552 et en Angleterre *Landscape* en 1598. Il était aussi apparu en Allemagne *landschaft* en 1502 et nettement plus tardivement en Espagne *Paisaje* en 1708. C'est donc dire que ce concept, cette idée de paysage n'a pas toujours existé dans le monde occidental.

Historiquement, le concept occidental du paysage apparaît donc à la renaissance, il est « [...] la *forme symbolique* de l'émergence du monde moderne » qui devient objectivé sous le regard du sujet (Berque, 1994 : 22). C'est à ce moment que la peinture flamande puis italienne et bientôt la littérature font naître le paysage avec l'art de la peinture et des jardins. Par la suite, la raison de Descartes et la logique newtonienne contribuent à objectiver le monde et à jeter les bases du paradigme occidental moderne qui sépare définitivement l'objet du sujet comme nous le montre Berque. Cette scission entre le matériel et le sensible préfigure les différentes postures ou approches pour l'étude du paysage.

Paquette, Poullaouec-Gonidec et Domon (2005) rappellent en effet que deux grandes « figures conceptuelles » ont orienté les façons d'aborder le paysage. La première assimile le paysage aux formes matérielles du territoire, la seconde l'entrevoit plutôt en tant que la manifestation des rapports sensibles au territoire. Cette dichotomie entre l'intérêt pour les aspects physiques et ceux pour les aspects sensibles teintera les manières dont le paysage sera abordé en tant qu'objet de connaissance. En effet, ces approches font tantôt référence au paysage en tant qu'objet matériel (paysage physique), tantôt au paysage en tant que réalité subjective (paysage perçu).

2.1.1 Le paysage entre objet et sujet

Le paysage devient un objet de recherche scientifique au XVIII^e siècle, notamment à travers les descriptions des naturalistes qui s'intéressent à la physionomie de la surface de la terre (Lévy et Lussault, 2003 cités dans Menadier, 2012). Les travaux de Von Humboldt (1769-1859), naturaliste allemand, ont largement contribué à classifier et inventorier les plantes et les animaux. Ces travaux se sont aussi intéressés à mieux comprendre les façons dont les sociétés humaines s'organisent spatialement (Menadier, 2012). À la fin du XIX^e siècle en France, Vidal de la Blache (1845-1918), poursuit cet intérêt pour le paysage qu'il tente d'articuler avec les concepts de « milieu » « région » « genre de vie ». L'école française de géographie s'intéresse alors au paysage en tant que physionomie de la surface de la terre et travaille à comprendre les composantes qui font le paysage, la végétation, le relief, mais aussi l'habitat et les façons dont les collectivités humaines habitent le sol (Luginbühl, 2007). Parallèlement à ce courant de géographie, un courant plus strictement naturaliste se confirme. Les géographes naturalistes tentent de montrer le rôle des facteurs naturels pour expliquer les paysages délaissant les facteurs humains (Paquette, Poullaouec-Gonidec et Domon, 2005).

Luginbühl (2007) souligne que les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale sont marquées par une géographie qui peine à articuler les processus physiques et les processus sociaux issus de la tradition vidalienne. Cette scission de la géographie en deux courants de pensée : la géographie physique d'un côté et la géographie humaine de l'autre marqueront un certain blocage des travaux autour du paysage. La géographie physique conservera le paysage mais en lui retirant sa capacité à éclairer les interactions entre les processus physiques et les processus sociaux. Le paysage n'est plus alors autre chose que les formes de la géomorphologie de la terre. La géographie humaine, quant à elle, boudera pour un temps le paysage, qu'elle considère alors comme dépassé, car « marquée par un siècle de pratiques de protection d'acteurs appartenant à l'élite et contribuant à une sorte de ségrégation socio-spatiale en préservant les paysages les plus remarquables » (*op.cit.* : 29).

Ainsi, au début du XX^e siècle, le paysage se rapproche de l'écologie qui est en plein essor en tant que discipline scientifique. Carl Troll, naturaliste allemand (1899-1975), est le premier à tenter de relier écologie et paysage et c'est à lui que nous devons le concept *d'écologie du paysage* (Paquette, Poullaouec-Gonidec et Domon, 2005). Dans les années 1980, l'écologie du paysage devient une branche importante des recherches sur le paysage en s'intéressant aux dynamiques spatio-temporelles des composantes du paysage (Donadieu, 2007). Deux grandes tendances persistent cependant. La première se colle à l'écologie classique et tient peu en compte l'activité humaine dans son analyse. On s'intéresse aux composantes biologiques et physiques du paysage et aux transformations paysagères qui en découlent. La seconde tendance considère que l'homme fait partie du milieu, ce qui le distingue du courant écologiste où l'homme en est exclu (Gamache, Domon et Jean, 2004). Dans la majorité des cas, il s'agit d'approches positivistes qui tentent d'expliquer la matérialité du paysage et ses évolutions.

Outre ces approches plus objectives, plusieurs travaux se sont intéressés aux dimensions subjectives du paysage. Les années 1970 sont particulièrement riches à cet égard. Il s'agit d'une posture humaniste qui place l'homme au centre des analyses de l'espace (Bonin, 2004). Plusieurs courants en géographie et en sciences sociales se sont inscrits dans cette voie. C'est, notamment, l'émergence de la géographie des représentations qui met l'accent sur les *représentations spatiales* pour étudier le paysage. Dans ce courant, plusieurs travaux significatifs se sont intéressés aux perceptions des paysages (Bailly, 1974, 1985; Claval, 1974; Frémont, 1976). Le paysage est alors envisagé en tant que « produit social issu d'un système territorialisé de représentations culturelles » (Fortin, 1999 : 18). La notion de *paysage-vécu* mise de l'avant par Frémont (1976) s'inscrit dans cette voie. L'expérience paysagère, l'affectivité et les perceptions permettent de comprendre ce *paysage-vécu*. Il y a dans cette perspective une réintroduction du local et de l'individu qui s'oppose de façon fondamentale au déterminisme universel. En revanche, l'historicité et l'aspect dynamique du rapport à l'espace sont moins pris en compte. Cette attention aux perceptions et aux représentations qui caractérisent la géographie des représentations a ouvert de larges espaces de recherches et a permis, d'une certaine

manière, de sortir de la stricte matérialité du paysage. Néanmoins, le sentiment de ne pas être à même de cerner pleinement la complexité du paysage a conduit à une troisième proposition théorique qui suggère que le paysage ne puisse être réductible ni à sa réalité matérielle ni à sa qualification subjective.

2.1.2 Le paysage : ni seulement l'objet ni seulement le sujet

En effet, ces deux postures théoriques (objective et subjective) se rejoignent rarement et perpétuent la vision du paysage basée sur cette division épistémologique fondamentale entre l'objet et le sujet. Plusieurs chercheurs ont senti l'intérêt d'une éventuelle jonction entre ces deux postures, dont Frémont (1976) et Bertrand (1978). Mais l'articulation entre les deux pôles théoriques est restée difficile à conceptualiser. C'est pour réfléchir autrement le paysage et tenter de dépasser ce blocage théorique que Berque (2000, 2008) notamment, a proposé un dépassement complet du paradigme initial. Car, « dans les deux cas, l'objectivation et la subjectivation, c'est tronçonner le sens du paysage [...] la pensée du paysage n'a cessé d'osciller entre les deux termes de cette alternative, en se désintéressant du lien structurel qui les unit » (Berque, 2008 : 90). Pour sortir de cette impasse, Berque propose le terme de *trajection paysagère* qui signifie « cette conjonction du physique et du phénoménal » qui se retrouve au cœur de l'idée de paysage (Berque, *et al.*, 2006 : 101). Ici, le rapport entre l'objet et le sujet fonctionne en va-et-vient permanent modifiant ainsi tout autant le milieu et le regard sur ce milieu. Pour Berque, cette *trajection* conduit, à l'échelle historique à modifier en profondeur les rapports de la société à son environnement. Il s'agit d'un processus fondamentalement dynamique.

Pour Luginbühl, le paysage devient alors une interprétation de l'environnement et de la nature, un médiateur entre l'idéal et le matériel, entre la culture et la nature. L'analyse des représentations sociales du paysage doit tenir compte de la « manière de vivre un lieu dans ses dimensions à la fois matérielle, symbolique et esthétique » (Luginbühl, 2001 : 1). Ainsi, selon Luginbühl, les liens société/nature ne doivent plus être pensés en termes

d'impacts, mais plutôt d'interactions; les pratiques sociales transformant le paysage et ces transformations modifiant les façons de le penser et donc de se le représenter.

Le paysage occupe ainsi un espace particulier; il n'est ni sur la terre, ni dans la tête de celui qui regarde, c'est-à-dire ni en dehors de l'individu qui regarde pas plus qu'il n'est à l'intérieur de lui. Le paysage est le produit d'un « couplage structurel » qui nécessite que soient liés et les propriétés de ce qui est regardé et les processus et états de l'observateur (Lenclud, 1995). Le paysage advient lorsque cette conjonction opère.

Cette approche qui entrevoit le paysage comme une relation singulière, ancrée dans l'histoire, entre le sujet et l'objet, conduit à faire du paysage une construction sociale et culturelle, donc dynamique. Pour Mieville-Ott, le paysage « est le lieu de rencontre entre un sujet qui perçoit et un espace perçu ». Le paysage est donc une « projection de schèmes culturels qui permettent sa reconnaissance » (Mieville-Ott, 2001 : 60). Il s'agit pour Lenclud, d'« un fragment du monde sensible tel qu'il est pourvu de personnalité par une conscience » (Lenclud, 1995 : 9). Selon lui, il s'agit bien d'un donné reconstruit, informé par les schèmes conceptuels qui n'incluent pas seulement la représentation du paysage, mais aussi « la représentation de ce que doit être le paysage dans des circonstances diverses » (*op.cit.*: 9). Le paysage est ainsi une « construction sociale, produit perceptible des interactions entre les processus sociaux et les processus biophysiques d'une part et entre la dimension matérielle et la dimension immatérielle de la nature, d'autre part » (Luginbühl, 2007 : 34). En ce sens, comme le rappelle Berque (1994 : 17), « les sociétés interprètent leur environnement en fonction de l'aménagement qu'elles en font, et, réciproquement, elles l'aménagent en fonction de l'interprétation qu'elles en font ». Le paysage est ainsi une construction à la fois immatérielle et matérielle, produit social et culturel d'une société qui transige avec son environnement. Le paysage est donc empreint de valeurs, il peut être abordé en tant qu'interprétation de l'environnement, du territoire et de la nature nourrie par l'expérience individuelle, les rapports sociaux et la culture. La part, à la fois individuelle, sociale et culturelle du paysage apparaît faisant de celui-ci un objet complexe qui revêt de multiples facettes.

2.2 LE PAYSAGE ET CE QU'IL INTERPELLE

À la lumière de ces précisions, les manières dont la notion de paysage peut être mobilisée en tant qu'objet de connaissance sont riches et variées. À la suite de Berque, Di Méo et Buléon (2007 : 98) parlent du paysage en tant que « phénomène relationnel, social et intime, entre tout individu, tout sujet et son propre environnement ». Le paysage est, selon eux, « une intentionnalité de conscience qui met les sens en éveil, une tension en fonction de laquelle objet et sujet se construisent réciproquement. C'est cette relation fondamentale qui fait le paysage » (*op.cit.* : 98). Ainsi, il ne suffit pas de savoir qui a produit le paysage en tant qu'objet, « mais de le saisir au travers d'un regard, d'une conscience, d'une expérience, d'une esthétique, géré par une politique, observé dans une attente particulière... » (*op.cit.* : 98). Le paysage permet alors d'informer sur les rapports sensibles que les hommes tissent avec leur espace vécu à travers l'analyse des sensibilités paysagères. Mais plus encore, les perceptions paysagères, les représentations que les gens s'en font, impliquent des rapports matériels, idéels, sociaux et sensibles qui interviennent simultanément et de manière corrélée. Di Méo et Buléon (2007) rappellent que les clivages sociaux de même que les positions sociales et spatiales engendrent des perceptions différentes de l'environnement. Selon eux, cette idée renvoie à la notion d'habitus proposée par Bourdieu, mais aussi à des discriminations d'usages en fonction des appartenances diverses (classe, sexe, savoirs, ethnies). Ainsi, le paysage comme outil de connaissance permet d'aborder les liens entre l'identité et les rapports des sociétés à leur espace, et d'appréhender les enjeux sociaux qui sont à l'œuvre sur les territoires. Et, « par rapport au territoire, le paysage tire profit, en quelque sorte, de l'évidence de la chose vue. Il entre, comme réalité à la fois matérielle et idéale, dans la mécanique constitutive des médiations sociales faisant usage de l'espace et de ces objets » (Di Méo et Buléon, 2007 : 100).

Le paysage soulève l'idée d'identité tant individuelle que collective, sociale ou culturelle. De plus, la notion de paysage renvoie forcément à l'idée du rapport au territoire et conduit à comprendre l'expression des territorialités en tant que territoires d'identité et d'actions variés. À ce titre, certains éléments paysagers agissent comme des marqueurs

territoriaux, des géosymboles parfois puissants, et sont porteurs d'idéologies ou de valeurs. Les représentations paysagères peuvent être envisagées en tant que matérialisation de la sociabilité et donc des rapports sociaux. Elles peuvent permettre de saisir la nature des conflits entre différents acteurs. Empreintes de valeurs, les représentations paysagères peuvent conduire à entrevoir le paysage en tant que concept politique permettant d'aborder les jeux de pouvoir qui interviennent autour de l'idée du paysage et les différentes conceptions qui s'y rattachent. Le paysage s'inscrit alors en tant que catégorie d'intervention publique. Enfin, la notion de paysage peut être mobilisée dans les dialogues entre acteurs et faire émerger des projets de territoire. Les interventions utilisant la notion de paysage dans les processus de médiation en sont un bon exemple. Le paysage devient alors un moyen pour penser le développement des communautés locales.

Mais le paysage est-il une notion lisible pour tous? Est-ce une notion commune à tous les groupes sociaux? Est-ce un objet de connaissance pertinent ou trop fragile? À ces questions, deux grandes tendances théoriques se dessinent. Bien évidemment, elles orientent profondément les méthodologies qui en découlent.

2.2.1 La mise en paysage : un processus de distanciation

Le paysage envisagé comme un construit culturel et social est « éminemment subjectif, c'est-à-dire dépendant d'un sujet, inscrit lui-même dans un système de valeurs » comme le rappelle Mieville-Ott (2001 : 60). Ainsi, le paysage des uns n'est pas forcément un paysage pour les autres. Mais plus encore, tous sont-ils à même de voir un paysage? Les habitants d'un lieu peuvent-ils appréhender leur pays en paysage? Cette question est récurrente dans moult réflexions sur le paysage. Pour Lenclud (1995), la question est cruciale, car elle détermine la façon dont le paysage peut être mobilisé en tant qu'objet d'étude. Selon lui, bien que les habitants d'un lieu puissent construire des modèles visuels de leur espace de vie, ils n'en font pas forcément un paysage. Pour plusieurs auteurs, il y a même absence de regard paysager chez les habitants d'un lieu. À l'instar de Cuisenier

(1989) et de William (1973), le paysage serait le produit d'un regard extérieur, distancé, seul capable de paysager un lieu. Il faudrait en somme un certain regard critique, non investi de l'affectivité du quotidien pour qu'émerge la distance nécessaire au regard paysager. Ainsi, « là où un homme vit ses travaux et ses jours, là où il est attaché, il ne songe pas à élaborer une représentation paysagère de l'espace » (Lenclud, 1995 : 14).

La pertinence de la notion de paysage pour les agriculteurs est donc remise en cause. En effet, William (1973, cité dans Lykke Syse 2010) croit que les agriculteurs qui vivent, travaillent, entretiennent et aménagent leur espace n'y voient pas là un paysage. Dans cette optique, le paysage en tant qu'objet d'étude se bute à une certaine fragilité tant conceptuelle que méthodologique. Selon Lenclud, deux postures sont alors possibles. Envisager le paysage dans le sens où toute utilisation sociale de l'espace possède une fonction paysagiste. Cette posture revient à penser que toutes les cultures sont paysagistes. Le paysage en tant qu'objet de connaissance devient alors très proche du paysage des géographes, il implique que celui-ci ait un statut plus objectif. Ou encore, il propose une seconde posture possible, celle qui envisage le paysage en tant que phénomène historiquement et culturellement délimitable. Le paysage n'existerait alors que pour les gens chez qui cette catégorie existe. Il comporte alors une certaine fragilité pour aborder les rapports sensibles des habitants à leur espace de vie. Car comment savoir si cette catégorie existe pour tous? Il pose aussi un problème méthodologique. Il devient en effet crucial que ce que le chercheur perçoit comme un paysage n'oriente pas le regard de celui que le chercheur étudie.

D'autres auteurs cependant considèrent que le regard distancé peut se traduire de plusieurs manières (références multiples aux images véhiculées, expérience de l'ailleurs) ou carrément ne plus être un préalable à la mise en paysage du pays. Dans cette optique, l'habitant et l'agriculteur peuvent appréhender leur espace de vie comme un paysage selon d'autres modalités, mais avec autant de légitimité que le regard extérieur. Alors qu'une certaine distance affective semble essentielle pour Cuisenier ou William dans la capacité de voir son pays comme un paysage, certains, au contraire, proposent que l'attachement soit

constitutif d'une certaine appréciation paysagère. Le Floch (1997, cité dans Larrère, 2002) mentionne que le terme de paysage, dont la pertinence pour l'habitant est parfois remise en cause, est en fait une notion qui semble poser moins de problèmes que celles d'environnement ou d'écologie. Selon elle, le terme de paysage a tendance à traduire un certain type de relation sensible à ce qui entoure les habitants en priorisant souvent le registre esthétique. Mais elle rappelle qu'au-delà d'un certain idéal paysager, l'attachement des habitants à leur lieu de vie intervient dans cette mise en paysage de leur pays.

2.2.2 Le paysage de l'habitant d'un lieu : la légitimité des différents regards

Pour Donadieu (1994, cité dans Mieville-Ott, 2001), la différence entre le regard extérieur au lieu et le regard de celui qui vit dans ce lieu tient davantage dans la nature de ce qui est retenu pour qualifier le paysage. Le regard extérieur ne fait pas, ou peu, intervenir les processus socioéconomiques de production des paysages. Il est d'emblée plus contemplatif et enclin à esthétiser les lieux promus en paysages. Il en va autrement pour les regards intérieurs qui, selon lui, investissent le paysage en tant que repérage identitaire d'un territoire. Cette manière de concevoir le regard paysager endogène propre à l'habitant d'un lieu rejoint les propos de Larrère qui donne à ce regard endogène une légitimité réelle.

En effet, pour Larrère (2002), les habitants peuvent appréhender leur pays comme un paysage. Il propose qu'il existe en fait trois types de regards qui peuvent être portés sur le paysage et qui déterminent des appréciations paysagères différentes. Il s'agit du regard formé, du regard informé et enfin du regard initié ou endogène. Le regard formé serait celui issu de la culture picturale. Selon lui, la peinture paysagère serait apparue en même temps que la rationalisation du monde marquée par la séparation entre l'homme et la nature et donc entre le sujet et l'objet qui caractérise la modernité. La peinture paysagère n'est pas, selon lui, que l'affaire d'une élite. En Occident, elle se retrouve largement diffusée dans toutes les couches de la société notamment par sa présence dans les églises qui sont depuis longtemps dépositaires d'œuvres d'art accessibles à tous. Ce regard rejoint ici la

proposition de Roger (1994) dont la théorie paysagère se fonde sur l'idée d'artialisation (intervention de l'art dans les transformations ou représentations de la nature). Le regard informé serait celui du savoir savant : géographie, botanique, écologie. Ces savoirs interviennent selon lui dans l'interprétation des structures spatiales et interprètent le monde à travers un savoir voir qui lui est propre. Enfin, le regard initié ou endogène tisse des rapports pratiques et sensibles au pays. C'est un regard différent des regards extérieurs formés ou informés qui font presque toujours du paysage un spectacle. Pour Larrère, ce regard est à même de voir les changements qui s'opèrent au fil du temps, il est profondément nourri de souvenirs et des expériences de la vie quotidienne. Ces différents regards se croisent, se superposent, ils sont parfois compatibles, parfois ils s'opposent.

Michelin (2005), quant à lui, propose à l'instar de Sautter (1991) quatre formes de mise en paysage. Le paysagisme ordinaire qui relèverait de notre manière de baliser l'espace, c'est le paysage vécu dans les situations ordinaires et quotidiennes. Le paysagisme utilitaire, qui correspondrait aux représentations et modèles de l'espace tels que le conçoivent les géographes ou les pédologues par exemple, est proche ici du regard informé de Larrère. Le paysagisme hédoniste serait le paysage du plaisir des sens et lié à la mémoire. Enfin, le paysagisme symbolique permettrait au groupe de s'identifier à un territoire; il s'agit alors d'un rapport de reconnaissance et de propriété.

Bigando (2006) a pour sa part travaillé à partir de la notion de sensibilité au paysage, notamment à travers le rapport des habitants aux paysages ordinaires. Dans cette proposition, c'est très spécifiquement la proximité avec le paysage qui serait le fondement de cette sensibilité. Elle propose ainsi que l'expérience paysagère passe par le vécu quotidien. Cette sensibilité serait à la fois issue d'une sorte d'imprégnation quotidienne au paysage mais elle serait aussi influencée par des facteurs sociaux et culturels. Il n'y aurait pas de facteur unique qui déterminerait cette sensibilité mais une pluralité de facteurs mettant en évidence la part à la fois individuelle de l'expérience paysagère tout autant que sociale et culturelle. Ces différentes propositions ont en commun de rendre légitime la capacité de l'habitant à voir son pays en paysage.

2.2.3 Le paysage comme production du quotidien : entre pratiques et représentations

Dans l'optique où le paysage existe pour les habitants et s'ancre dans le quotidien de ceux-ci, où l'on accorde aux agriculteurs la capacité de porter un regard sur ce paysage, le lien entre les pratiques et les représentations semble nécessaire. Qui plus est, le paysage peut être envisagé en tant que « production du quotidien » (Caillault et Marie, 2009 : 9). Pour les habitants qui travaillent directement sur la production matérielle de l'espace rural, comme les agriculteurs, ce lien apparaît éminemment crucial. Caillault et Marie (2009) envisagent le paysage comme le résultat de pratiques individuelles influencées par des logiques collectives associées, entre autres, aux processus d'identification sociale et culturelle. Selon eux, le groupe des agriculteurs, par exemple, produit des représentations sociales qui orientent des comportements par rapport à l'espace et au paysage, les logiques du quotidien donnant aux pratiques agricoles plusieurs dimensions imbriquées.

Ainsi, les agriculteurs et leurs actions se retrouvent au centre d'un système à échelles multiples où s'articulent les objets matériels, les perceptions du paysage, les pratiques individuelles et les références collectives. Or, ils rappellent que si l'aspect matériel du paysage est relativement simple à définir, les logiques de sa production le sont beaucoup moins, car elles relèvent d'une relation dialectique entre les objets du paysage et la représentation de ce paysage. Ils reprennent d'ailleurs les propos de Berque que nous avons cités précédemment et les interprètent au contexte agricole en écrivant « les agriculteurs perçoivent l'espace en fonction des aménagements qu'ils en font et l'aménagent en fonction des perceptions qu'ils en ont » (*op.cit.* : 10). Ainsi, ils croient que pour comprendre le sens des pratiques, en un lieu donné, on ne peut se contenter d'une approche utilitariste. Il est important de regarder les interactions entre les usages et la perception. De plus, les représentations individuelles du paysage qui sont liées aux manières de concevoir un métier ou une pratique sont en partie issues d'une construction collective. Il est important de s'intéresser aux contextes de socialisation des individus afin

de comprendre leurs rapports aux objets du paysage et aux pratiques qui le façonnent. Dans cette optique, le paysage, l'identité et le territoire se font écho.

En effet, les objets concrets du paysage et les pratiques sociales de même que les représentations paysagères renvoient potentiellement à l'idée d'identité. En tant que « phénomène personnel renvoyant le sujet, cette part psychologique de l'individu, aux sources de sa propre construction sociale et culturelle, l'identité se révèle un processus incontournable, intimement lié à la condition humaine et à ses inévitables déclinaisons sociales » (Di Méo et Buléon, 2007). Or, comme le rappellent ces auteurs, le rapport qu'entretient la société à ses espaces comporte « une forte composante identitaire, spontanée ou fabriquée » (*ibid.* : 56). Selon eux, le processus de construction de l'identité « transforme l'espace géographique en espace social, en lieux et en territoires » (*op.cit.* : 56). Pour ces auteurs, les paysages sont susceptibles de rassembler des « géosymboles, des signes emblématiques » (*op.cit.* : 98) d'une appartenance tant sociale que territoriale. À l'instar de Morin (1996), les auteurs envisagent le paysage comme une empreinte des sociétés sur le territoire. Mais, plus encore qu'une empreinte, le paysage existe en tant que relation d'un individu et d'un groupe à son environnement, tel que l'a proposé Berque. Ainsi, « le paysage en tant que représentation résulte d'une sorte de projection intérieure de l'homme sur le monde » (Di Méo et Buléon, 2007 : 98). Cette projection est tout autant symbolique que matérielle, elle met en jeu des représentations et des pratiques sociales.

2.2.4 Le paysage : un concept politique

Le paysage en tant que concept qui interpelle les valeurs implique aussi des rapports de force entre acteurs. Car quel paysage doit être favorisé? Quel système de valeurs se dissimule derrière l'imposition d'un modèle dominant? L'aménagement du territoire, et donc sa matérialité, est le fruit de « conquêtes matérielles et symboliques d'acteurs qui imposent leurs choix d'aménagement et de développement selon leurs besoins particuliers, leurs idéologies et leurs systèmes de représentations » (Fortin, 1999 : 25).

Parler du paysage c'est aussi aborder ces rapports de force entre les acteurs en vue de légitimer une conception de ce qui doit être le territoire. Il est de l'ordre du problème public, il devient un concept politique et un enjeu lors des interventions publiques d'aménagement et de soutien agricole. Ainsi, la construction du paysage et sa légitimation, « sont au cœur d'un important enjeu de pouvoir : à qui profite le paysage? » (Mieville-Ott, 2001 : 61). Afin de mieux saisir comment s'articulent les luttes autour des schèmes culturels qui sont débattus au sujet du paysage, Droz *et al.* (2005) proposent d'envisager le paysage de manière à pouvoir explorer les pratiques sociales en relation avec le paysage et de les associer aux discours et aux représentations qui leur donnent un sens. Il est utile alors d'aborder les différentes dimensions du paysage. Pour ces auteurs, il y aurait quatre dimensions à l'œuvre. Ils nomment ainsi, le paysage pratiqué, le paysage remémoré, le paysage naturalisé et finalement le paysage politique.

Selon eux, le paysage pratiqué induit une émotion esthétique. Il advient par l'expérience du paysage et des émotions qu'il suscite. Cette dimension est davantage visuelle même si les autres sens participent à sa construction. Le paysage remémoré est quant à lui décrit et informé par la mémoire. Il se construit par les émotions qui sont suscitées et les représentations propres à la culture de celui qui regarde. Le paysage naturalisé serait le paysage qui a tendance à être donné pour vrai à être objectivé comme s'il n'était pas issu d'une construction symbolique et culturelle. Inspirés par les travaux de Bourdieu et de Héritier-Augé, ils nomment ce processus naturalisation du paysage. Le paysage est ainsi réduit « à une forme visible, qui ne serait autre que l'environnement lui-même » (Droz et Mieville-Ott, 2005 : 14). La confusion entre l'expérience de la nature qui provoque une émotion de la nature et l'expérience du paysage qui provoque une émotion paysagère tend à renforcer ce processus de naturalisation. Il s'agit selon eux d'un processus très puissant. Enfin, ils nomment le paysage politique qui ne serait autre que l'instrumentalisation du paysage naturalisé. Ainsi, puisque le paysage est donné pour vrai, il est utilisé dans les luttes qui visent à légitimer les usages et les pratiques les plus appropriées pour un espace donné. L'instrumentalisation du paysage apparaît dans différentes problématiques, notamment celles qui sont liées à l'aménagement du territoire

où interviennent les arguments de préservation de la biodiversité et plus largement de la nature.

Ainsi, certaines interventions publiques renvoient à une conception du paysage qui est parfois difficile à concilier avec celle des agriculteurs. Ces interventions mettent en jeu des normes nouvelles et adressent ainsi aux agriculteurs des demandes spécifiques à l'égard de l'espace rural qui questionnent profondément le rôle de l'agriculture dans la production des paysages (Candau *et al.*, 2007).

Cette renégociation, notamment du rôle de l'agriculture dans la production des paysages ruraux, n'est pas sans s'accompagner de conflits. Il est en effet question de systèmes de valeurs qui s'affrontent et qui défendent des idéaux paysagers qui, comme le rappelle Mieville-Ott (2001), ont tendance à être donnés pour vrai. Selon elle, deux logiques tendent à s'imposer portant avec elles des représentations différentes de la nature : une logique écologique et une logique agricole. Or, dans la logique écologique, l'environnement et le paysage tendent à être confondus. Dans le même sens, Lykke Syse (2010) remarque que le terme d'esthétisme est constamment confondu avec celui de biodiversité, celle-ci agissant souvent comme un argument légitimant des politiques paysagères. Ainsi, elle remarque que l'argument de conservation au nom de la biodiversité tend à devenir indistinct des politiques du paysage. Pour elle, il devient important de comprendre ce qui sous-tendent ces deux conceptions du paysage qui représentent en fait deux conceptions du monde. Elle parle de la rencontre de deux esthétiques : l'esthétique de la biodiversité et l'esthétique du travail. D'une part, les environnementalistes ont un concept professionnel de biodiversité qui devient imbriqué dans celui d'esthétique et, par là, de paysage. D'autre part, les informateurs ruraux (principalement agriculteurs ou forestiers) ont une esthétique de leur environnement qui est reliée aux valeurs du travail. Le paysage idéalisé des informateurs ruraux prend le travail de la terre comme point de départ. C'est un paysage dont les idéaux font écho à la pratique et à l'expérience quotidienne. L'appréciation de la nature passe par le travail visible de la terre (Lykke Syse, 2010). C'est ce que Mieville-Ott constate aussi lorsqu'elle mentionne qu'une nature entretenue et propre

est importante pour la majorité des agriculteurs. En effet, pour ceux-ci, bien définir la frontière entre la nature sauvage et la nature cultivée est primordial. « Or, la biodiversité va à l'encontre de ces deux représentations... » (Mieville-Ott, 2001 : 99). La conception du « beau » est intimement liée à l'ordre agronomique dans le regard paysager des agriculteurs : est beau ce qui est bien cultivé. Ces deux aspects, le « beau » et le « bien » se renforcent mutuellement. « Ils expriment la maîtrise exercée sur le milieu pour le faire produire ». Alors que, comme elle le fait remarquer, pour les environnementalistes, le « beau » correspond à la richesse biologique (*op.cit.* : 100). Caillault et Marie (2009) montrent la même chose lorsqu'ils mentionnent que les qualificatifs « propre » et « moderne » renvoient, pour les agriculteurs, à la démonstration d'un travail bien fait. La conception de la nature qui est implicite est celle d'une nature maîtrisée ou, en tout cas, une nature cultivée. On le voit, les conceptions de la nature sont déterminantes dans les manières d'apprécier ou non tel paysage.

On peut se demander alors où sont les rencontres possibles, comment concilier de manière concrète ces divergences de vues synonymes de divergences de valeurs?

2.2.5 Le paysage et le développement local

Pour Michelin (2005), les réflexions sur l'avenir des espaces ruraux amènent les communautés locales à revoir l'aménagement de leur territoire et à le réfléchir en termes de projet. Or, comme il le rappelle, conduire les différents acteurs locaux à imaginer des visions convergentes n'est pas toujours évident. Il propose que le paysage, dans un contexte de médiation, puisse permettre de mobiliser les acteurs autour d'enjeux qui leur sont inhabituels (et donc en dehors du registre des conflits) favorisant à terme, une action concertée. Reprenant les propos de Collot (1986), il mentionne que le paysage relève à la fois du lieu public et du lieu privé; il voit donc sa signification modelée tant par la mémoire collective que par l'initiative individuelle. Selon lui, l'approche paysagère conduit les acteurs locaux à être dépaysés et à porter un regard différent sur leur espace de vie et de

travail. Pour Lelli et Paradis (2005 : 2), « le paysage bien que parfois difficile à saisir, n'en est pas moins un moyen permettant une objectivation du regard porté sur le territoire. ». Cette approche rejoint l'idée de posture paysagère proposée par Droz et Mieville-Ott (2005), et favorise une certaine extériorisation des enjeux.

Le paysage implique très rapidement d'autres concepts, notamment le territoire, l'environnement et la nature.

2.3 LE TERRITOIRE, L'ENVIRONNEMENT ET LA NATURE : TROIS CONCEPTS LIÉS AU PAYSAGE

Le paysage, en tant qu'interprétation de l'environnement, du territoire et de la nature, nous oblige à distinguer le sens des termes qui lui sont associés. Comme le rappellent Droz et Mieville-Ott (2005), il est important de définir les termes qui sont implicitement reliés au paysage et qui sont pour ainsi dire révélés par le paysage, mais qui ne doivent pas pour autant s'y confondre. Puisque le paysage fait référence au territoire, à l'environnement et à la nature, il devient important de préciser ces différents concepts afin d'être en mesure de les articuler et de donner au paysage tout son sens.

2.3.1 Territoire

La notion de territoire n'est pas exempte de polysémie comme le rappellent Alphanféry et Bergues (2004). Selon eux, elle renvoie potentiellement à deux types de définition. D'une part, le territoire « renvoie à l'action publique et à la représentation politique. Les territoires y sont souvent issus du maillage historique, forgé à des fins de gestion et d'administration locale » (*op.cit.* : 5). Il rejoint en partie alors la notion de « pays » qui correspond à une entité spatiale qui inclut des « données de nature sociologique, politique, culturelle, écologique et économique, et qui dépend essentiellement

de la configuration physique d'un fragment de territoire » (Le Dantec dans Berque, 2006 : 76). D'autre part, il peut être envisagé de façon moins institutionnalisée et alors,

il recouvre les diverses formes de rapport à l'espace que les individus et les groupes sociaux ne cessent de produire et de transformer dans le cadre de leurs relations sociales [...] dans cette perspective, le territoire se rapporte alors aux multiples formes de particularisation et d'appropriation de l'espace... ». (Alphandéry et Bergues, 2004 : 5)

Appréhendé de cette manière,

il relèverait de l'ordre social et culturel et serait le produit des pratiques spatiales quotidiennes et de référentiels d'identification (nom spatialisé, paysage, réseaux de lieux, objets géographiques au sens large) ne s'inscrivant pas forcément dans les limites des territoires politico-administratifs. (Aldhuy, 2008 : 5)

Dans ce contexte, le territoire agit pour les sociologues comme un « cadre d'observation de la redéfinition des identités, des solidarités de proximité, des diverses formes d'interaction et de coordination d'acteurs » (Alphandéry et Bergues, 2004 : 7). Ces auteurs rappellent à ce propos que c'est surtout par rapport aux campagnes qui sont souvent idéalisées et de plus en plus patrimonialisées, que s'expriment les sentiments d'appartenance. En ce sens, les territoires ruraux sont particulièrement investis en tant que « creuset de l'identité », espace de solidarité locale et de développement durable (*op.cit.* : 7).

Cette polysémie est en soi riche et elle ne devrait pas conduire à minimiser l'intérêt du territoire dans les recherches en sciences sociales, au contraire. En effet, l'intérêt du concept de territoire tient à la globalité et à la complexité de ce qu'il englobe (Di Méo et Buléon, 2007). Pour ces auteurs cette complexité tient au fait que le territoire combine les dimensions concrètes (les objets, les espaces, les pratiques et les expériences sociales du quotidien), avec les dimensions idéelles, soient celles des représentations (idées, images, symboles, souvenirs) et des pouvoirs. (*op.cit.*). Ce qui le différencie du paysage, c'est

notamment le fait que le territoire est un « milieu identitaire » de reconnaissance d'un groupe social (Di Méo et Buléon, 2007; Droz *et al.*, 2005). Il s'agit, selon ces auteurs, d'une représentation sociale issue du regard porté sur son propre environnement. C'est un lieu de mémoire et d'attachement, un marqueur identitaire. Citant Barel (1984), Di Méo et Buléon écrivent : « tout élément même le plus physique ou biologique, n'entre dans la composition d'un territoire qu'après être passé par le crible d'un processus de symbolisation qui le dématérialise » (Di Méo et Buléon, 2007 : 80). Le territoire est alors « un espace où s'enracinent des valeurs et qui conforte l'identité » (Bonnemaison, 1981 : 249).

Par ailleurs, Di Méo et Buléon (2007), Aldhuy (2008) et Raffestin (1980) rappellent que pour comprendre la genèse et une certaine fragilité du concept de territoire, il importe de s'intéresser à la notion de territorialité. Terme d'abord issu des sciences de la nature, la territorialité a été intégrée à la pensée géographique notamment par Raffestin dès les années 1980. Pour lui, elle « reflète la multidimensionnalité du vécu territorial par les membres d'une collectivité, par les sociétés en général » (Raffestin, 1980 cité dans Di Méo et Buléon, 2007 : 82). Raffestin reprend ainsi la notion « d'espace vécu » proposée par Frémont et qui s'avère à même de rendre compte des processus qui mènent ou non à la production de territoires. Ainsi, comme le rappelle Aldhuy, « à partir de l'espace vécu, le territoire se construit sur une logique complémentaire d'identification (je suis là/nous sommes là), d'appartenance (c'est chez moi/chez nous) et d'appropriation (c'est à moi/à nous) » (Aldhuy, 2008 : 7). Cette manière d'envisager le processus de construction du territoire, à travers la territorialité, conduit pour Aldhuy à admettre que l'existence d'un territoire puisse être infirmée, si, par exemple, les logiques d'identification, d'appartenance et d'appropriation ne se produisent pas. En effet, le territoire « s'accommode mal de limites préétablies », car celles-ci sont toujours en changement, en reconstruction, en perpétuelle évolution (Glon et Pecqueur, 2006 : 14). À l'instar du paysage, le territoire fait appel aux représentations et aux pratiques. Le paysage est une des manifestations des processus de construction des territorialités.

2.3.2 Environnement

Droz *et al.* (2005) définissent l'environnement comme la conjonction de la géomorphologie et des écosystèmes. Ainsi, l'environnement englobe le monde vivant dans un espace donné. Cette définition va dans le sens proposé par Luginbühl qui le décrit comme étant l'ensemble des éléments vivants et non vivants qui entourent un individu ou un groupe (Berque *et al.*, 2006). Ce sens se colle alors à son origine étymologique qui désigne les contours, ce qui environne. Ainsi, cette définition tend parfois à inclure la notion de cadre de vie en tant que milieu environnant (Glon et Pecqueur, 2006). Pour plusieurs géographes en effet, l'environnement est le « milieu soit la rencontre entre le milieu physique et les influences des sociétés » (*op.cit.* : 14). L'environnement serait le milieu naturel dans lequel vivent les sociétés (Bertrand, 1978) ou encore le milieu physique dans un contexte social. Dans ce sens, « bien que l'environnement soit le plus souvent humanisé, cette notion ne se définit pas par les processus sociaux d'appropriation qui singularisent le territoire » (Glon et Pecqueur, 2006 : 15).

Cette première définition a cependant été peu à peu remplacée par un autre sens beaucoup moins neutre. Selon Luginbühl (Berque *et al.*, 2006), c'est au XX^e siècle que le sens actuel lui a été attribué faisant de l'environnement un concept imprégné des valeurs écologiques. Ces valeurs deviennent rapidement omniprésentes et c'est en ces termes qu'il est le plus souvent compris. Tant dans les discours que dans les politiques publiques, l'environnement fait ressurgir l'idée de vulnérabilité et de crise (crise environnementale) et l'idée de normes (normes environnementales). Cette conception plus récente de l'environnement prend sa source dans une « véritable socialisation de la nature qui s'est accélérée dans la seconde moitié du XX^e siècle [...] et qui révèle les interconnexions entre les activités humaines et les logiques écologiques, faisant de l'environnement une thématique phare des enjeux scientifiques et politiques » (Boudes, 2008 : 15). D'une certaine manière, l'environnement devient peu à peu un objet de patrimonialisation. De plus, comme le rappelle Boudes, l'utilisation du concept d'environnement par l'écologie, les organisations environnementales ainsi que par les instances gouvernementales a

contribué à en faire un concept technocratique et idéologique. En même temps, protection de l'environnement et protection des paysages sont souvent maintenant des objectifs conjoints. D'une certaine manière, une certaine esthétique de la biodiversité tend à s'imposer et l'intégration de ce nouveau paradigme dans la logique de patrimonialisation devient de plus en plus présente, notamment en Occident (Le Floch et Candau, 2001; Lykke Syse, 2009; Mieville-Ott, 2000).

2.3.3 Nature

La nature, si souvent confondue avec l'environnement, est pourtant fort différente (Droz et Mieville-Ott, 2005). Car, d'une certaine manière, la nature n'existe pas sans l'homme. En effet, elle correspond ici à une projection de valeurs sur l'environnement. C'est à la suite du glissement de sens du mot environnement (imprégné de valeurs écologiques) que nature et environnement tendent souvent maintenant à se confondre (Droz et Mieville-Ott, 2005; Mieville-Ott, 2001). Pour ces auteurs, la nature se distingue du territoire par le fait que le territoire comporte une dimension identitaire alors que la nature est davantage « mystique ». Ils rejoignent les propos de Durkheim (1968), pour lequel la nature renvoie au sacré, mène à une dimension mystique et conduit à un sentiment de plénitude. Comme le paysage, la nature est alors entendue en tant que construction culturelle, elle a une origine historique (Descola, 2008; Droz et Mieville-Ott, 2005; Hadot, 2004).

Pierre Hadot montre comment, dans l'Antiquité, plusieurs modèles vont conduire à fonder le rapport de l'homme à la nature :

c'est-à-dire entre la nature et les activités humaines [...] [car] si l'homme éprouve la nature comme une ennemie, hostile et jalouse, qui lui résiste en lui cachant ses secrets, il y aura alors opposition entre la nature et l'art humain, fondé sur la raison et la volonté humaine. L'homme cherchera par la technique à affirmer son pouvoir, sa domination, ses droits sur la nature. Si au contraire l'homme se considère comme partie de la nature [...] il n'y aura plus d'opposition entre la

nature et l'art [...] il n'y aura plus alors rapport de domination entre la nature et l'homme. (Hadot, 2004 : 130)

De cette double position occidentale homme/nature, que l'histoire antique préfigure, naît la nature telle qu'on la pense en Occident. Celle-ci apparaît à la renaissance au moment où naît aussi l'idée d'individu et donc de sujet. Comme le rappelle Viard (2012), « avant de penser protéger la nature, il fallait la concevoir comme objet » et « l'homme arraché à la nature par le travail de son cerveau peut alors, et alors seulement, construire une nature conceptuelle, lui donner des lois de fonctionnement, et se définir un code de relation avec elle » (*op.cit.* : 46).

Mais c'est l'anthropologie qui a peut-être le plus contribué à relativiser le paradigme nature/culture, fondement de la science et de la philosophie occidentale moderne et ainsi permis de donner une assise culturelle et historique à l'idée même de nature. En effet, Philippe Descola montre bien comment cette vision du monde qui oppose l'homme à la nature n'est pas universelle, mais représente plutôt le résultat d'une évolution historique et culturelle. Pour Descola, l'idée de nature a pris sa forme actuelle au XVII^e siècle. À cette époque, la notion de collectivité culturelle n'existe pas; l'homme existe comme individu et c'est cet individu qui transforme la nature (Descola, 2004). Ainsi, Descola montre comment notre rapport à l'environnement repose sur une conception de la nature qui est issue d'une cosmologie particulière qui a émergé en Europe au cours des siècles derniers. Selon lui, la nature est d'abord celle dans laquelle l'homme vit, qu'il transforme et dont il a la charge. Cette nature est d'abord empreinte de valeur instrumentale. Il rappelle à ce sujet les propos de Sir Matthew Hale, juriste anglais de la deuxième partie du XVII^e siècle pour qui l'homme a été investi par Dieu « du pouvoir de préserver la beauté, l'utilité et la fécondité de la terre » (Descola, 2008). Comme le rappelle Descola, la préservation de la nature dont il est question est une protection tout de même utile ou bonne pour l'Homme. Néanmoins, l'idée de fécondité dont parle Hale préfigure le principe de base des arguments en faveur d'une protection de la nature pour des raisons intrinsèques.

Ce n'est cependant que plus récemment que s'est posée la question de la protection de la nature pour elle-même et donc l'idée d'une nature en tant que valeur en soi. C'est cette valeur intrinsèque de la nature qui se retrouve au cœur des plaidoyers écologistes.

On préfère appeler ça maintenant biodiversité, mais l'idée demeure la même : toutes les espèces naturelles doivent être protégées — et non plus seulement celles auxquelles les humains peuvent s'identifier ou qui sont emblématiques d'un génie du lieu — parce que, toutes ensemble, elles contribuent à la prolifération du plus grand nombre possible de formes de vie. Il s'agit bien là d'une valeur en soi, relevant d'une décision normative. (Descola, 2008 : 4)

Cette conception conduit souvent à considérer la nature en tant que le reflet d'un ordre et d'un équilibre parfaits. Elle peut, dans ces conditions, devenir un modèle comme le montre notamment Tassin en ce qui concerne l'agroécologie (Tassin, 2011). Tassin rappelle d'ailleurs que « les mythes originels renvoient eux-mêmes souvent à un âge d'or où la nature régissait seule l'ordre des choses » (*op.cit.* : 46). Cette représentation ordonnancée de la nature prend racine notamment chez Aristote pour qui « la nature agit comme un sage paysan » (Hadot 2004, cité dans Tassin, 2011 : 46).

Ces deux valeurs, instrumentale et intrinsèque, ne cessent depuis de se répondre. Tantôt, la nature repose sur cette idée de valeurs intrinsèques qui se retrouvent le plus souvent au cœur des plaidoyers en faveur d'une protection de la nature. Tantôt, la nature est empreinte de valeurs plus instrumentales plaçant l'homme au centre de la conception même de nature. C'est alors la nature travaillée par l'homme, utile à l'homme, celle qui révèle en quelque sorte le génie de l'homme et que l'homme a su maîtriser. C'est, entre autres, la nature travaillée par le paysan (Viard, 2012). Ainsi, comme le rappelle Jean Viard, l'idée occidentale de nature est « sans doute une de celles qui sont des plus mutantes dans l'histoire de l'homme, tant l'homme, pour se penser lui-même, doit de poser face à elle » (*op.cit.* : 14). Dans ce sens, les conceptions de la nature oscillent entre valeur instrumentale et valeur intrinsèque, mais dans les deux cas, il s'agit bien d'une projection de valeurs sur l'environnement. L'expérience de la nature n'implique pas d'emblée le paysage.

Cependant, les perceptions paysagères impliquent quant à elles des relations à la nature et des représentations de celle-ci (Droz et Mieville-Ott, 2005).

Mieville-Ott (2001) rappelle que les études s'intéressant aux représentations paysagères des agriculteurs révélant leurs rapports avec la nature ont souvent mis l'accent sur l'opposition nature sauvage/nature cultivée. Or, selon cet auteur, cette opposition doit être nuancée. Notamment, elle note que pour les agriculteurs qui œuvrent sur un territoire où l'agriculture est majoritairement plus extensive, l'idée du « naturel » peut tout à fait englober des paysages modifiés par l'agriculture. Il s'agit en fait d'un « naturel » éminemment « culturel », d'un naturel qui est travaillé par l'homme et donc agricolocentré. Par ailleurs, elle mentionne qu'il n'en va pas de même pour les paysages d'agriculture intensive qui eux seront essentiellement considérés comme « artificiels ». Elle souligne que pour la vaste majorité des agriculteurs, « le sauvage qui reste à sa place ne pose donc pas de problème particulier. Par contre, le sauvage qui fait irruption dans la sphère humanisée est au cœur des relations entre les agriculteurs et la nature » (Mieville-Ott, 2001 : 83). Selon elle, ce n'est pas tant la nature sauvage ou la nature cultivée dont il est question et qui s'avèrent cruciales, mais davantage « les zones de points de contact entre ces deux natures » (*op.cit.* : 83). Dans tous les cas, la façon dont ces frontières sont délimitées et perçues renvoie le plus souvent à l'idée d'une nature idéale fondée sur des conceptions différentes de cette nature. Ces conceptions seront explicitées dans le chapitre des résultats, car elles ont été prises comme base de réflexion pour l'analyse des résultats et leur discussion.

Les précisions théoriques que nous venons de présenter, nous permettent d'entrevoir les façons d'articuler le paysage avec les notions de territoire et de nature. Le paysage permet, en effet, d'interroger la complexité et la multiplicité des liens que l'agriculture entretient avec son territoire et, par là, la multiplicité des rôles qu'elle est susceptible de jouer sur ce territoire. Il renvoie ainsi rapidement au concept de multifonctionnalité. Il nous apparaît important d'apporter ici quelques précisions théoriques sur ce dernier concept.

2.4 UN CONCEPT COMPLÉMENTAIRE : QUELQUES PRÉCISIONS SUR LA MULTIFONCTIONNALITÉ

2.4.1 Multifonctionnalité du territoire

Le Groupe de travail sur la multifonctionnalité des territoires ruraux (2011) rappelle que le concept de multifonctionnalité n'a pas encore été l'objet d'études approfondies et qu'en fait aucune définition formelle n'existe vraiment. Dans la foulée de l'intérêt grandissant pour le concept de développement durable, les sciences sociales ont tenté néanmoins de conceptualiser les multi-fonctions associées aux territoires et notamment aux territoires ruraux. Ces travaux reposent le plus souvent sur la façon de classifier les différentes fonctions et usages associés aux territoires (*op.cit.*). Le Groupe de travail sur la multifonctionnalité précise, en faisant référence à Bryant (2007), que la littérature anglo-saxonne distingue le plus souvent quatre fonctions :

- place functions (accessibilité, proximité et localisation)
- play functions (tourisme et récréation)
- production functions (production de biens et services)
- protection functions (protection de l'environnement et des paysages)

Par ailleurs, le Groupe de travail sur la multifonctionnalité rappelle que la littérature française notamment les écrits de Perrier-Cornet (2002a, 2002b) proposent trois catégories de fonctions :

- La fonction résidentielle et récréative (campagne comme cadre de vie)
- La fonction de production (dont l'agriculture ferait partie)

- La fonction de préservation (conservation de la biodiversité, prévention des risques naturels, préservation des ressources vitales comme l'eau par exemple, protection du paysage)

Cependant, il convient d'envisager les multiples fonctions associées au territoire, en tant que des « constructions sociales qui se manifestent de différentes façons selon les endroits et les moments » (Groupe de travail sur la multifonctionnalité des territoires ruraux, 2011 : 15). En effet, une fonction n'est reconnue que dans la mesure où elle répond à une demande, à un besoin. Elle n'est jamais figée dans le temps. La définition même d'aménité implique cette reconnaissance d'un service liée à une demande. Ainsi, « les fonctions d'un territoire ne peuvent se définir à partir des seules potentialités de ce territoire ». Une fonction est en quelque sorte le « produit de la rencontre entre une potentialité et une demande » (*op.cit.* : 14). Ces multiples fonctions possibles dépendent donc des valeurs portées par la société. Or, ces valeurs tendent, comme nous l'avons montré au chapitre 1, à faire de la campagne un réservoir collectif de nature dont les paysages deviennent l'emblème. En tant que productrice et transformatrice des paysages ruraux, l'agriculture devient indissociable de la multifonctionnalité des territoires. Multifonctionnalité des territoires et multifonctionnalité de l'agriculture tendent, de fait, à être pensées conjointement.

2.4.2 Multifonctionnalité de l'agriculture

Comme le rappellent les membres du Groupe de travail sur la multifonctionnalité des territoires ruraux (2011), la multifonctionnalité a d'abord été réfléchi en termes de fonctions multiples associées aux activités économiques qui se déroulent sur les territoires, mais le plus souvent, c'est par l'agriculture et par la foresterie qu'elle a été pensée. Ces deux activités se sont, en effet, retrouvées au cœur de bien des enjeux de multifonctionnalité territoriale en milieu rural. D'une certaine manière, ce sont « les débats

et les expériences en matière de multifonctionnalité agricole ou de multifonctionnalité forestière [qui] ont préparé le terrain pour une réflexion sur la multifonctionnalité des territoires » (*op.cit.* : 12). Ces débats ont mis en lumière le fait que ces services rendus par l'agriculture et par la forêt en termes de fonctions non marchandes répondent à un « besoin grandissant de la société et ce fait confère à ces services le statut de biens publics » (*op.cit.* : 12). Ils ont conduit, notamment en Europe, à la mise en œuvre d'un certain nombre de politiques publiques et de programmes agricoles ou forestiers reconnaissant à l'agriculture et à la forêt de multiples fonctions tant marchandes que non marchandes.

Cette séparation entre les fonctions marchandes et les fonctions non marchandes est souvent à la base de l'idée de multifonctionnalité. Pour Barthélemy et Neddiu (2003) cependant, il y a lieu de penser différemment le concept de multifonctionnalité et de considérer plutôt que l'activité agricole (ou forestière) produit une association de fonctions nécessaires les unes aux autres et qu'il est plus juste de penser la multifonctionnalité en termes de biens marchands et de biens identitaires. Ces « biens identitaires » sont, dans ce contexte, des « relations patrimoniales indispensables au fonctionnement économique des sociétés humaines ». Selon eux, c'est ce qui permet l'ancrage dans l'espace mais aussi dans le temps (*op.cit.*). L'intérêt de cette proposition, c'est l'idée d'une économie patrimoniale où sont également produits des biens identitaires, ce qui pose différemment le rapport de l'agriculture au territoire. Le paysage, l'environnement, la perpétuation d'une activité familiale, etc. peuvent devenir des biens identitaires, indissociables de l'activité agricole, et peut-être essentiels, dans certains cas, à cette activité.

Ainsi, c'est dans la mesure où l'agriculture produit des biens publics et privés, utilise la terre comme facteur de production où interviennent les processus biologiques en relation étroite avec l'environnement et ayant des impacts sur l'économie rurale qu'elle évoque peut-être plus facilement cette idée de fonctions multiples (*op.cit.*). Ces fonctions réfèrent, on le constate, aux trois dimensions du développement durable : sociale, environnementale et économique. La multifonctionnalité apparaît donc comme un moyen de définir plus concrètement la façon dont le développement durable de l'agriculture peut être envisagé sur

un territoire. L'activité agricole joue alors plusieurs rôles jugés potentiellement significatifs pour les communautés :

La dimension économique

- Produire des biens essentiels et assurer une sécurité alimentaire quantitative;
- Fournir les matières premières à l'industrie;
- Générer l'emploi rural;
- Participer au développement du tourisme vert;
- Créer de la valeur ajoutée grâce à des marchés de niche.

La dimension environnementale

- Protéger la biodiversité;
- Entretien du territoire et aménagement du paysage;
- Protéger l'environnement en gérant durablement les ressources;
- Réduire les gaz à effet de serre, contribuer à leur captation et leur stockage.

La dimension sociale

- Assurer la sécurité alimentaire qualitative et quantitative;
- Contribuer à la viabilité et au dynamisme du milieu rural;
- Développer des terroirs agricoles;
- Préserver et transmettre l'héritage culturel;
- Améliorer le bien-être des animaux. (*op.cit.* : 11)

Par ailleurs, l'OCDE (2001) rappelle qu'il existe deux façons principales d'envisager la multifonctionnalité. La première l'interprète en tant que caractéristique de toute activité économique qui produit des « biens publics » (les paysages par exemple) et des « externalités » (effets positifs d'une activité économique qui n'entrent pas dans le processus transactionnel) qui profitent à la société en plus de la production de biens marchands (Mundler, 2010). Il s'agit d'une approche strictement économique de la

multifonctionnalité. Le concept de multifonctionnalité interprété de cette façon sous-entend qu'il n'est pas spécifique à l'agriculture. En effet, toute activité économique peut répondre à cette définition. Une seconde façon d'interpréter la multifonctionnalité est :

de la définir d'après les fonctions multiples assignées à l'agriculture. De ce point de vue, l'agriculture en tant qu'activité doit remplir certaines fonctions dans la société. Il en découle que la multifonctionnalité ne se limite pas à être une caractéristique du processus de production mais revêt une valeur en elle-même. (OCDE, 2011, cité dans Groupe de travail sur la multifonctionnalité des territoires ruraux, 2011 : 15)

Il s'agit d'une position plus normative et qui de fait rejoint bon nombre de préoccupations sociales et interroge les politiques publiques agricoles. Autrement dit, la première définition sous-entend que la multifonctionnalité existe par la force des choses, la seconde implique la reconnaissance des multiples fonctions versus des attentes sociales (Barthélemy et Neddiu, 2004). Cette manière d'envisager la multifonctionnalité est toute autre puisqu'elle implique au fond, que les politiques publiques agricoles soient en phase avec les attentes de la société.

Pour Mundler (2010), cette définition « normative » ne permet pas, cependant, d'aborder la multifonctionnalité dans toute sa complexité. Mundler suggère d'aller un peu plus loin. Il propose une définition « intégrée » de la multifonctionnalité. Pour lui, c'est la cohérence d'ensemble des multiples fonctions de l'agriculture qui fait de la « multifonctionnalité à la fois une caractéristique de l'agriculture et un projet politique visant à la transformer afin qu'elle réponde mieux à la diversité de ses fonctions [...] (*op.cit.* : 33). Envisagée de la sorte, la multifonctionnalité est un réel enjeu politique. Un enjeu qui donne une légitimité nouvelle à d'autres modèles agricoles. Car il ne s'agit plus ici d'envisager quels sont les services rendus par l'agriculture en dehors de sa production marchande, mais d'envisager les multiples fonctions de l'agriculture (y compris celles qui sont marchandes), qui, de façon conjointe et simultanée, jouent des rôles sur la cohésion

sociale et territoriale. L'agriculture conduit alors à « produire autrement, autre chose [...] avec un système renouvelé de normes, de marchés, de financements, de reproduction » (Perraud, 2003, cité dans Mundler, 2010 : 34).

La multifonctionnalité dépasse ainsi ce que l'agriculture produit. Elle questionne le rôle des pratiques des agriculteurs, mais aussi les significations que les agriculteurs attribuent à ces pratiques, au territoire et à leur métier et qui remplissent des fonctions dans la cohésion sociale et territoriale. Le paysage peut contribuer à explorer ces réalités.

2.5 APPROCHE RETENUE

Le travail de recherche proposé privilégie la signification du paysage où celui-ci n'est ni seulement objectif ni seulement subjectif, mais advient dans un va-et-vient permanent entre l'idéal et le matériel. Cette définition du paysage qui le situe d'emblée à l'interface entre l'environnement et la société permet d'aborder une pluralité de rapports de la société au territoire. Envisagé de la sorte, le paysage émerge,

[...] de relations dialectiques entre une réalité physico-spatiale, le territoire, et une réalité socio-culturelle, celle des individus qui perçoivent et agissent sur ce territoire selon leurs bagages culturels et personnels. Le caractère changeant du territoire, des perceptions et des actions des individus rend celui-ci profondément dynamique. (Ruiz, 2009 : 13)

À l'instar, entre autres, de Fortin (1999), Berque (2000, 2008), Luginbühl (2001, 2007), Di Méo et Buléon (2007), Sgard (2012), Droz et Mieville-Ott, (2005) nous privilégions donc le paysage en tant que construction sociale et culturelle en relation avec le territoire tel qu'il est vu, perçu et habité par une communauté. Le paysage comme le rappelle Fortin (1999) est alors lié au territoire concret et matériel, creuset des pratiques et des usages quotidiens, tout autant qu'au territoire imaginé où interviennent les

représentations, l'affectivité et le bagage symbolique. De plus, le paysage est celui d'un espace et d'un temps donné. Il est sans cesse en train de se faire.

Cette approche amène à s'intéresser autant à l'agir sur le territoire (les pratiques sociales) qu'aux représentations du paysage. Au-delà de l'appréciation esthétique du paysage, ce qui nous intéresse ici relève davantage de l'approche expérientielle où l'appréciation du paysage est d'abord envisagée en tant que révélateur de valeurs attribuées au territoire. Dans cette optique, les individus ne sont pas que des observateurs mais bien des acteurs en situation d'expériences multiples avec le paysage tout autant que dans celui-ci. Cette participation devient constitutive des valeurs accordées au paysage (Ruiz, 2009). Cette approche met de l'avant l'intérêt de s'intéresser aux populations locales, à leur connaissance du territoire, à leurs expériences quotidiennes, à leurs pratiques de territoire et donc à la familiarité qu'ils entretiennent avec le territoire, les valeurs accordées au paysage étant issues en grande partie de ces expériences multiples. À la suite de Bigando (2006), nous pensons que cette expérience intime passe par une sensibilité au paysage qui advient dans la proximité à celui-ci. Nous pensons, à la suite de Menadier (2012) et de Bigando (2006), que cette sensibilité serait à l'interface entre les objets paysagers et les représentations paysagères, qu'elle réduirait en quelque sorte la distance entre le sujet et l'objet, qu'elle participerait fortement à cette relation dialectique où les représentations du paysage influencent les actions sur celui-ci et où les actions sur celui-ci transforment les représentations que l'on peut en avoir. Dans cette optique, l'expérience qui advient à travers les pratiques serait une des bases de la sensibilité paysagère (Menadier, 2012). En ce qui concerne les agriculteurs, la double posture d'habitant et de « gestionnaire de l'espace en vue de la réalisation d'une production » (*op.cit.* : 96) influencerait leur regard sur le paysage et leur sensibilité à son égard. Nous partons de l'idée que les agriculteurs, loin d'être détachés du paysage qui les entoure et dans lequel ils travaillent, y seraient au contraire particulièrement sensibles justement à cause de la proximité très particulière au territoire que leur métier implique.

En passant par le paysage et en s'intéressant aux agriculteurs, nous pensons être à même d'approcher « ces relations dialectiques entre l'homme et la nature (qui) émergent

lorsque les individus travaillent la terre » (Ruiz, 2009 : 114). Les représentations du paysage engagent ainsi tout autant les relations au territoire que les représentations de la nature et celles du métier d'agriculteur, les unes participant à la construction des autres et vice versa.

2.6 QUESTION PRINCIPALE DE RECHERCHE

Ce positionnement nous conduit à orienter le travail autour d'une question principale de recherche:

Comment les agriculteurs interagissent-ils avec le territoire et avec la nature et comment envisagent-ils leur métier à travers les représentations qu'ils se font du paysage qu'ils contribuent à façonner?

Nous souhaitons ainsi apporter des éléments de compréhension sur les rapports intimes que les agriculteurs entretiennent avec le territoire et avec la nature et vérifier de quelle façon les représentations paysagères et les pratiques de territoire traduisent des manières de se définir comme agriculteurs et d'envisager l'agriculture. Nous pensons que ce type d'analyse, dans un contexte de région agricole marginalisée, pourrait ouvrir des pistes de réflexion pour penser une agriculture territorialisée et reconnue comme multifonctionnelle. Longtemps vues comme un échec par rapport aux régions à forte productivité agricole, les régions agricoles plus marginalisées pourraient aussi représenter le point de départ de nouveaux modèles agricoles. À la lumière des demandes croissantes de la société pour des campagnes multifonctionnelles (Ambroise, 2004; Domon et Ruiz, 2007), les régions où l'agriculture est moins intensive pourraient être à même d'opérer avec plus de facilité l'intégration de l'agriculture à un territoire multifonctionnel. Une meilleure connaissance de ce phénomène et une meilleure reconnaissance de son importance éventuelle dans les réflexions sur l'avenir de l'agriculture de ces régions nous apparaissent essentielles. Le chapitre suivant présente le terrain d'enquête que nous avons retenu ainsi que la méthodologie utilisée.

CHAPITRE 3

TERRITOIRE D'ÉTUDE ET MÉTHODOLOGIE

INTRODUCTION

Le territoire retenu pour cette enquête est celui de la Matapédia. Ce choix est motivé pour plusieurs raisons. D'abord, la Matapédia correspond à une entité géographique relativement bien définie soit celle d'une vallée délimitée par le lac Matapédia et la rivière du même nom autour desquels le territoire en vallée s'est constitué. C'est d'ailleurs très souvent en termes de Vallée que le territoire est nommé par ces habitants (Sierra, 2008). En même temps, ce territoire circonscrit sur le plan géographique correspond aussi en partie à une entité administrative soit celle de la MRC de la Matapédia. Disons cependant que deux MRC sont présentes dans la Matapédia (MRC d'Avignon et MRC de la Matapédia). Toutefois, la majorité de la population de la vallée de la Matapédia ainsi que la majorité du territoire géographique de la vallée sont incluses dans la MRC de la Matapédia. À ce titre, il y a une certaine adéquation entre le territoire géographique et le territoire administratif.

De plus, la MRC matapédienne est à mettre en place un projet de développement singulier au Québec, soit celui d'Écoterritoire habité de la Matapédia. Il s'agit d'un projet de collectivité qui mise sur le développement durable et qui souhaite s'appuyer sur « les patrimoines, sur l'authenticité de la culture, sur la qualité de l'environnement et sur le développement des ressources propres à la Matapédia » (MRC de la Matapédia, 2015a). Dans cette optique, le territoire est largement valorisé et mobilisé dans ce projet. La richesse de la biodiversité, la qualité des paysages, l'importance des ressources naturelles essentiellement forestières et agricoles, la présence d'un tourisme de nature sont des caractéristiques du territoire matapédien qui sont explicitement nommées par la MRC.

Parallèlement à ces caractéristiques territoriales fortes, l'intérêt pour ce projet d'Écoterritoire vient aussi en réaction à des difficultés importantes ressenties par la collectivité matapédienne. De fait, la MRC de la Matapédia a vu sa population décroître dramatiquement et vieillir considérablement depuis les années 1960 (MRC de la Matapédia, 2015a). Le secteur forestier, qui représente la principale ressource du territoire, a vécu ces dernières années une crise importante qui a fragilisé l'économie de ce secteur (*op.cit.*). Dans le même moment, l'agriculture a subi de profondes mutations et s'est retrouvée en partie marginalisée. Comme le rappellent Jean (1985) et Ruiz (2009), la régulation marchande a provoqué l'abandon des terres les moins productives et a contribué à fragiliser l'agriculture de plusieurs régions du Québec, dont l'agriculture matapédienne. Il s'agit donc d'un territoire qui recèle à la fois des forces territoriales indéniables, des fragilités socio-économiques importantes, mais qui en même temps semble le terreau d'une réflexion collective affirmée pour orienter son développement. Ces caractéristiques en font un territoire particulièrement stimulant pour mener à bien une recherche qui tente de mieux comprendre les liens qui se tissent entre le territoire et la communauté qui l'habite.

3.1 LA MATAPÉDIA : UN TERRITOIRE ET DES GENS QUI L'HABITENT

La MRC matapédienne est située dans l'Est du Québec et fait partie de la région administrative du Bas-Saint-Laurent bien qu'elle soit associée géographiquement à la péninsule gaspésienne (MRC de la Matapédia, 2015a). Le mot « Matapédia » est d'origine Mic-Mac « Matapediag », qui signifie « rencontre des eaux » ou « confluent » (Sierra, 2008 : 4).

Le territoire en vallée de la Matapédia est orienté dans un axe perpendiculaire à l'axe du fleuve Saint-Laurent. Il représente une superficie de 5 433 kilomètres carrés, soit presque le quart de la superficie totale de la région bas-laurentienne à laquelle il appartient.



Carte 1 : Situation géographique de la MRC de la Matapédia
 Source : MRC Matapédia (2015a)

Le relief matapédien est assez vallonneux, mais la majorité de ce relief est constituée de coteaux inférieurs à 400 mètres d'altitude. Seuls certains monts situés dans la partie ouest du territoire et faisant partie de la chaîne des Monts Notre-Dame s'élèvent à près de 800 mètres. La partie sud possède une topographie plus variée où les coteaux, les escarpements et les monts se succèdent. La partie centrale en revanche est plus plane et est constituée de coteaux, de plateaux et de terrasses avec quelques collines (Sierra, 2008). La MRC matapédienne décrit son territoire comme étant fortement marqué par l'eau notamment par le bassin versant de la rivière Matapédia. L'eau représente en effet une ressource importante tant sur le plan économique (pêche, nautisme, villégiature) qu'au niveau identitaire (MRC de la Matapédia, 2015a). Mais la Vallée de la Matapédia est d'abord et avant tout un territoire forestier et la forêt qui représente 91 % de la superficie du territoire constitue la principale ressource de la région. L'aménagement, l'exploitation et la transformation du bois sont en effet les piliers de l'économie matapédienne (*op.cit.*). La présence agricole ne couvre quant à elle que plus ou moins 10 % du territoire total de la Matapédia (Sierra, 2008). Cette présence agricole est néanmoins fortement valorisée par la MRC qui considère que l'activité agricole, notamment la présence des fermes laitières et du

parcellaire augmentent la qualité paysagère du territoire matapédien (MRC de la Matapédia, 2015b).

De fait, le paysage de la Matapédia offre de nombreux panoramas et points de vue où la profondeur des champs visuels est très étendue et peut parfois se compter en plusieurs dizaines de kilomètres (Ruralys, 2008). Cette réalité est intéressante à souligner puisque dans les faits, la grande majorité du territoire matapédien est forestière. La portion restante est occupée par des terres agricoles ponctuées de boisés ainsi que par les cœurs villageois qui représentent l'essentiel de l'écoumène matapédien. Cette omniprésence de la forêt tend à nous laisser croire que l'importance de l'agriculture dans le paysage matapédien est réduite, voire peu significative. Or, une autre lecture s'impose. En effet, malgré la faible proportion des terres cultivées par rapport à l'ensemble du territoire, elles n'en constituent pas moins un des éléments caractéristiques des espaces habités. La photo 1 montre en effet de quelle manière les terres cultivées (en vert pâle) bordent les routes et les villages et se collent à l'essentiel des zones habitées.



Photo 1 : Photographie aérienne de la Matapédia : Les terres agricoles et la forêt autour d'Amqui

Source : Google Map Consulté le 4 octobre 2016

Ainsi, loin d'être négligeables, ces espaces cultivés façonnent profondément l'écosystème matapédien. Les champs cultivés, les fermes le long des rangs et la faible densité de la population, combinés au couvert forestier, forment un paysage rural et agroforestier typique de la MRC de la Matapédia. Le territoire se caractérise par l'alternance d'espaces ouverts et d'espaces boisés, ce qui contribue à la variété des formes et des points de vue.



Photo 2 : Le paysage agroforestier de la Matapédia

Source : Wikipédia Commons (Vallée de la Matapédia)

Consulté le 4 octobre 2016

https://commons.wikimedia.org/wiki/Commons:Reusing_content_outside_Wikimedia

C'est de cette portion agroforestière que sont appréhendés la majorité de ces points de vue qui caractérisent l'impression dominante de paysages agroforestiers relativement ouverts. Ainsi,

les paysages ruraux et agroforestiers de la MRC, par leur diversité et leur qualité, sont à même de créer une expérience sensorielle agréable pour ceux qui le parcourent. L'agriculture et l'exploitation forestière sont les deux activités

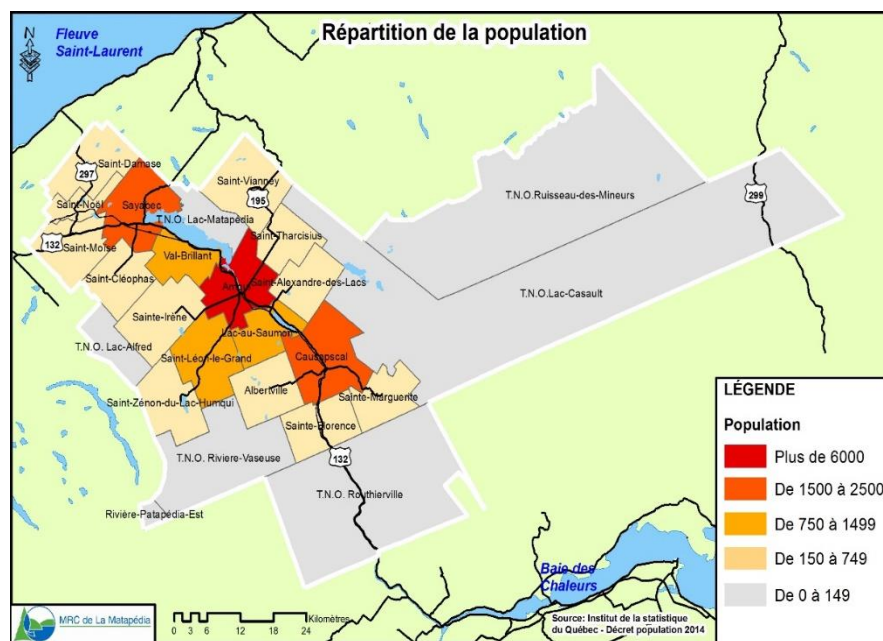
humaines qui participent à leur création. (Ruralys, 2008, cité dans MRC de la Matapédia, 2015b : 70)

Les caractéristiques physiques du territoire offrent ainsi une variété de reliefs qui contribue à en faire un « territoire changeant, facilement identifiable tant pour l'observateur extérieur que pour les personnes vivant dans la vallée » (Sierra, 2008 : 5).

L'histoire de l'occupation permanente de ce territoire est assez récente. Ce territoire fut d'abord parcouru par les Amérindiens (Malécites et Micmacs) qui empruntaient la vallée pour circuler entre le fleuve Saint-Laurent et la Baie-des-Chaleurs (Ruralys, 2014). Ce n'est qu'au début du 19^e siècle que la menace d'invasion des colonies britanniques par les américains stimule le gouvernement canadien à construire une voie d'accès facilitant la circulation entre Québec et Halifax. Cette route qui a d'abord un rôle militaire conduit aussi à la colonisation progressive du territoire matapédien. En 1867, seulement une douzaine de familles habitent dans la vallée. Moins de cent ans plus tard, en 1956, c'est près de 36 000 personnes qui vivent sur ce territoire (*op.cit.*). Les vagues successives de colonisation mèneront progressivement à l'implantation d'une agriculture plus permanente et à l'exploitation forestière. Les années 1960 marquent cependant un tournant pour la région, comme d'ailleurs pour l'ensemble des territoires ruraux québécois. L'évolution démographique s'inverse, et une succession de crises tant sociales qu'économiques touchent la population matapédienne. L'exode vers les villes et les bouleversements qui touchent les secteurs forestiers et agricoles vont contribuer à marginaliser les paroisses des régions plus périphériques comme la région du Bas-Saint-Laurent. La Matapédia à l'Est de cette région n'y échappe pas non plus (Fortin *et al.*, 1993). La population matapédienne ne comptait en 2011 que 18 575 personnes soit une chute de 43 % par rapport à 1961. Cette population se concentre aujourd'hui dans la partie nord-ouest de la MRC le long du lac et de la rivière Matapédia (MRC de la Matapédia, 2015a).

La MRC de la Matapédia compte aujourd'hui dix-huit municipalités qui couvrent 36 % du territoire matapédien, les 64 % restants étant en territoire non municipalisé (Sierra,

2008). Trois pôles urbains soit Amqui, Sayabec et Causapschal se distribuent sur le territoire. Selon la MRC (2015a), il existe aujourd'hui plusieurs municipalités dévitalisées de petite taille qui gravitent autour de ces pôles.



Carte 2 Répartition de la population dans les municipalités
Source : MRC de la Matapédia (2015a)

3.2 L'AGRICULTURE MATAPÉDIENNE, UNE HISTOIRE RÉCENTE

Pour comprendre ce que représente l'agriculture pour le territoire de la Matapédia il est important d'avoir en tête que, pour plusieurs municipalités, cette histoire est donc récente, et parfois même très récente. Il faut savoir que certains rangs n'ont été ouverts que dans les années 1930 (Ruralys, 2014). En effet, ces années représentent pour l'Est-du-Québec l'ouverture de nouveaux territoires à la colonisation. Comme les meilleures terres situées le long du fleuve ou dans la partie plane de la Vallée sont déjà occupées, la colonisation de cette période sera souvent celle des terres moins fertiles ou plus difficiles d'accès voire plus en altitude et où la saison végétative est écourtée. C'est le cas de Sainte-Irène, de Sainte-Marguerite et de certains secteurs de Saint-Tharcisus par exemple. Ainsi,

pour certaines familles actuelles qui habitent ces municipalités, le défrichage est le fruit du travail du grand-père et s'inscrit d'une manière presque contemporaine dans leur histoire personnelle.

Au début de cette implantation agricole, il s'agit essentiellement d'une production de subsistance. Lorsque les terres sont de moindre qualité sur le plan agricole, l'exploitation forestière comble les revenus. Dans la première moitié du XX^e siècle, pour une majorité d'agriculteurs, les coupes forestières sur les lots forestiers de la terre, le travail hivernal au chantier, la drave et le travail à la scierie ont fait partie du mode de vie et du mode d'occupation du territoire. Il s'agira pour la Matapédia, du développement d'un système agroforestier formé de salariés travaillant dans les compagnies forestières pendant l'hiver qui devenaient de petits producteurs agricoles pendant l'été (Jean, 1985).

3.3 BREF PORTRAIT DE L'AGRICULTURE MATAPÉDIENNE AUJOURD'HUI

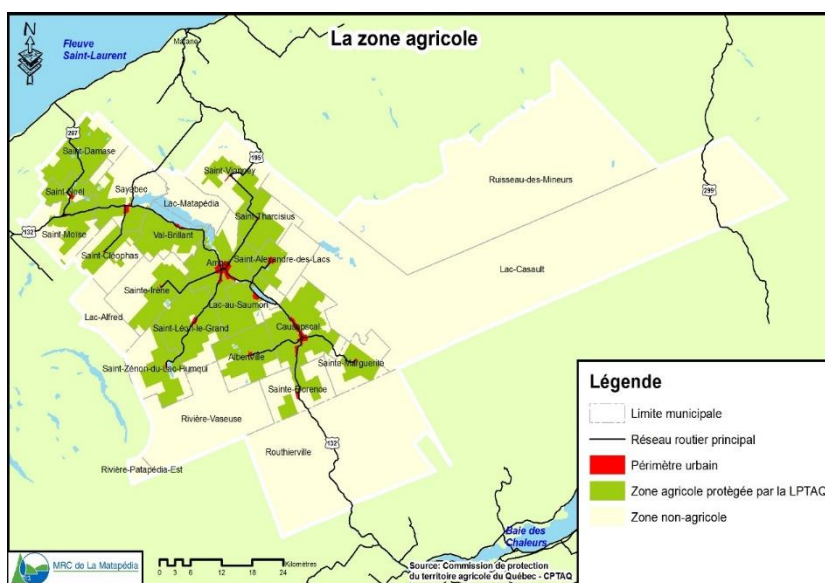
3.3.1 Nombre de fermes et principales productions : quelques chiffres

À l'instar de ce qui s'est produit en agriculture ailleurs au Québec, le nombre de fermes matapédiennes a diminué considérablement dans les cinq dernières décennies (MRC de la Matapédia, 2015a). Par ailleurs, la productivité a quant à elle quintuplé s'inscrivant dans la mouvance de la modernisation des pratiques agricoles. En 2012, un peu plus de 200 fermes étaient actives sur le territoire (MRC de la Matapédia, 2012). Il s'agit essentiellement de fermes familiales dont la plus grande proportion est en production laitière. Dans une moindre mesure, on retrouve des fermes en production bovine, céréalière, porcine, ovine, acéricole et maraichère (MAPAQ, 2013).

Il est intéressant de mettre en relief le nombre de fermes par municipalité. On remarque en effet qu'une proportion élevée des fermes matapédiennes se concentre dans huit (8) municipalités où l'on retrouve près de 80 % des entreprises agricoles de la MRC.

La municipalité d'Amqui est loin devant puisqu'elle représente à elle seule 21 % des fermes de la Vallée. En revanche, Sainte-Marguerite ne compte plus de ferme active enregistrée au registre du MAPAQ en 2010 (MAPAQ, 2013).

On peut parler d'une réelle disparité agricole sur le territoire matapédien en grande partie reliée à la qualité des terres et à la prédominance forestière de certains secteurs du territoire (MRC de la Matapédia, 2015a). De plus, de la zone agricole protégée dont la superficie totale est de 110 005 hectares, seulement 25 032 hectares sont effectivement utilisés à des fins agricoles et cette superficie a tendance à régresser légèrement au fil des ans (MRC de la Matapédia, 2015b).



Carte 3 : La zone agricole protégée
Source : MRC de la Matapédia (2015a)

Néanmoins, l'agriculture représente une activité économique significative pour la Matapédia. En 2010, les quelques 200 fermes qui étaient actives sur le territoire procuraient 46 M\$ de revenus bruts (MRC de la Matapédia, 2015a). Les informations recueillies par le MAPAQ en 2010 indiquent que la répartition en pourcentage des revenus agricoles bruts par type de production place la production laitière loin devant avec 51 % des revenus agricoles bruts de la Matapédia. La production bovine quant à elle représente 21 % des

revenus agricoles matapédiens. Vient ensuite la production céréalière et de protéagineux qui totalise 10 % du revenu agricole brut matapédiens. Fait à noter, la production porcine représentée actuellement par deux fermes sur le territoire représente pourtant 5 % du revenu agricole brut de la vallée. Les productions ovine, acéricole et maraichère sont en proportion quasi équivalentes par rapport à l'ensemble des revenus agricoles bruts de la Vallée variant entre 2 et 3 % (MAPAQ, 2013).

Par ailleurs, les superficies utilisées en fonction du type de culture peuvent renseigner sur le type de paysage agricole que produit l'agriculture matapédiens. Dans la Matapédia, les superficies cultivées pour le fourrage représentaient en 2010 plus de la moitié (59 %) des terres matapédiennes en culture soit 14 795 hectares essentiellement pour le foin sec ou l'ensilage. Les céréales et protéagineux représentaient un peu moins du tiers de la surface cultivée soit 7 696 hectares. Le maïs-grain ne représentait que 7 hectares, soit à peine 0,03 % de la superficie en culture. Enfin, 2 285 hectares étaient utilisés en pâturage soit près de 9 % des terres matapédiennes. Ces statistiques, loin d'être neutres, se traduisent concrètement dans le paysage agricole. En effet, le paysage agricole matapédiens est très différent de celui qui prévaut dans les régions agricoles intensives. Prenons l'exemple d'une région agricole intensive soit la Montérégie située dans le sud-ouest québécois. En Montérégie, les grandes cultures végétales occupent la première place et représentent près de 58 % des superficies mises en culture. Le maïs-grain qui fait partie de ces grandes cultures représente à lui seul près de 37% du total des terres mises en culture (Voulligny, 2016). Autre différence majeure, la production porcine est un créneau très important en Montérégie et totalise près de 20 % des fermes en production animale de cette région (MAPAQ, 2006). Or, les champs de maïs et les bâtiments d'agriculture hors sol comme ceux utilisés en production porcine produisent une tout autre campagne que celle issue de l'agriculture laitière et de la production bovine. Ils sont souvent synonymes de très grandes surfaces de culture et de bâtiments plus uniformes, souvent très grands. Ils tendent à produire un paysage plus uniforme (Ruiz, 2009).

De plus, dans la Matapédia l'importance des boisés sur les fermes est remarquable. En effet, les superficies des boisés de ferme recensés représentent 35 % de la superficie des fermes matapédiennes. Il s'agit d'une proportion importante des terres agricoles matapédiennes (MRC de la Matapédia, 2015b). Ici encore, le paysage agricole matapédien se démarque de la Montérégie. En effet, la Montérégie compte 90 747 hectares de boisés et de plantations forestières sur une superficie totale des fermes de 702 903 hectares soit près de 13 % de la superficie des fermes montérégiennes. De plus, alors que la Matapédia connaît une progression de la présence des terres en friche, la Montérégie vit un recul important des superficies boisées, soit une diminution de 88 % entre 1999 et 2004 (MAPAQ, 2006).

Enfin, disons que l'agriculture biologique occupe une place non négligeable dans la région. En effet, la région du Bas-Saint-Laurent à laquelle appartient la Matapédia comptait en 2012, 134 entreprises ayant des superficies cultivées sous contrôle biologique déclaré. Le pourcentage des fermes sous contrôle biologique représentait donc 6,5 % du total des fermes bas-laurentiennes dont près de la moitié était occupée par la production biologique acéricole. Par ailleurs, le Bas-Saint-Laurent représente la région au Québec où le nombre de troupeaux laitiers sous contrôle biologique est le plus élevé soit 32 troupeaux (Rioux, 2013). La Matapédia comptait pour la même période 15 entreprises agricoles sous contrôle biologique, ce qui représente un ratio légèrement supérieur à celui du Bas-Saint-Laurent soit 7,3 % des fermes matapédiennes (MAPAQ, 2013).

Sans faire dire aux chiffres ce qu'ils ne peuvent pas dire, il n'en reste pas moins que cela peut représenter un indicateur à prendre en compte. En effet, il pourrait y avoir dans les régions où l'agriculture s'est trouvée plus marginalisée, un plus grand intérêt pour s'insérer dans d'autres modèles de production agricole et le Bas-Saint-Laurent semble particulièrement dynamique à ce chapitre tout comme la Matapédia.

3.4 L'ÉCOTERRITOIRE HABITÉ DE LA MATAPÉDIA : UN PROJET PORTÉ PAR LA COMMUNAUTÉ

La MRC de la Matapédia travaille depuis 2006 à l'élaboration d'un modèle de développement régional axé sur le développement durable et faisant du territoire et de sa population des forces clés. La MRC mentionne qu'elle « désire créer un nouveau modèle de développement rural en s'inspirant de divers modèles de planification “durable” qui partagent ces objectifs, soit les parcs naturels régionaux (PNR) français, les Agendas 21^e siècle locaux (A21L) et les paysages humanisés (en vertu de la Loi sur la conservation du patrimoine naturel)⁴ » (MRC, 2015).

Dans son document officiel paru en 2015 qui présente l'Écoterritoire habité, la MRC mentionne les enjeux, les orientations et les objectifs du projet. Six principaux enjeux sont ciblés soit :

- *Une gouvernance participative :*

La MRC place la concertation et la participation citoyenne au cœur de la démarche. Elle souhaite que ce projet de territoire résulte d'une action solidaire et collective.

- *Le renforcement de l'identité sociale, culturelle et territoriale :*

La MRC écrit que « sa géographie particulière, la diversité de ses paysages, de son patrimoine naturel et culturel et la richesse de sa culture façonnent l'identité matapédienne. » Elle souligne que le renforcement de cette identité est corrélé à la cohésion sociale et au sentiment d'appartenance qui sont jugés essentiels à la mise en œuvre du projet d'Écoterritoire habité.

⁴ Les PNR français sont axés sur l'idée de développement territorial de territoires ruraux fragiles en mettant l'accent sur la préservation des espaces à forte valeur paysagère et patrimoniale. Les agendas 21 quant à eux sont des programmes de développement durable élaborés à l'échelle locale dans les pays signataires de la Déclaration de Rio sur l'environnement et le développement (1992). Il ne s'agit pas ici d'acquiescer un statut particulier mais de se doter d'une planification durable. Enfin, les Paysages humanisés (en vertu de la Loi sur la conservation du patrimoine naturel adoptée par le Québec en 2002) visent à protéger des territoires habités reconnus pour les qualités des ensembles écologiques et culturels. Les objectifs sont davantage orientés vers

- *Une meilleure attractivité sociale et économique :*

La MRC mentionne que l'attractivité du territoire matapédien passe par l'augmentation de la richesse et la création d'emplois basées sur la diversification économique.

- *La valorisation d'un modèle de développement économique durable passant par la valorisation durable des ressources du territoire :*

La MRC fait état de son désir d'accorder une importance à la préservation de l'environnement et du patrimoine dans l'exploitation de ses ressources. On peut y lire que « la Matapédia désire passer d'un mode quantitatif à un mode qualitatif permettant d'envisager une certification associée au développement durable » (*op.cit.* : 34).

- *L'occupation du territoire et le renouvellement de la population :*

La MRC souhaite contrer la diminution du nombre de ménages sur son territoire ainsi que le vieillissement de sa population notamment en assurant une participation des acteurs locaux à la gestion des ressources naturelles et en créant une image forte qui distinguera la Matapédia par son identité et la qualité de vie qu'elle offre.

- *La pérennité d'un environnement sain et sécuritaire :*

La MRC écrit que « la qualité de vie peut très bien devenir une composante importante de son identité et de son image de marque » (*op.cit.* : 37). Pour ce faire, elle propose que la gestion intégrée du territoire soit promue notamment en favorisant la protection du patrimoine naturel, culturel et paysager.

la protection de la biodiversité d'un territoire et mettent peu en œuvre des réflexions visant le développement des populations qui l'habitent (MRC de la Matapédia, 2015a).

Ces enjeux et les façons dont la MRC souhaite les aborder impliquent clairement le désir de territorialiser le développement futur de la Matapédia (dont l'agriculture). Dans son plan d'action, la MRC mentionne qu'il importe de planifier le développement agricole afin qu'il soit adapté aux particularités matapédiennes. La MRC mise de façon explicite sur les caractéristiques du territoire de la Matapédia pour penser son développement agricole. Il s'agit, ni plus ni moins, d'un désir de territorialiser l'agriculture matapédiennne. Il s'agit aussi pour la MRC de reconnaître les différentes contributions sociales, économiques et environnementales que joue l'agriculture matapédiennne sur son territoire. Autrement dit, l'Écoterritoire habité reconnaît d'emblée que l'agriculture matapédiennne joue des fonctions multiples et essentielles au développement durable du territoire et de sa communauté (MRC de la Matapédia, 2015a).

Par ailleurs, Sierra (2012) mentionne que ce plan de développement durable devra s'appuyer sur certaines forces en présence, dont certains éléments de consensus social qui unissent potentiellement les Matapédiens. Elle retient notamment la fierté des Matapédiens à l'égard de leur territoire, la qualité de vie reconnue comme une force et ressentie par tous et le patrimoine naturel largement valorisé par la population. Ces éléments de consensus sont assez largement liés au paysage, car comme le mentionne la MRC matapédiennne, le paysage est un facteur d'identité fort pour les matapédiens (MRC de la Matapédia, 2015a). Or, le paysage dont il est question est, en plus des larges pans forestiers et des villages, le paysage agroforestier, sorte d'emblème régional. Quel que soit l'angle par lequel on l'aborde, il semble que l'agriculture s'avère incontournable dans le projet d'Écoterritoire habité. En effet, l'agriculture intervient directement et indirectement sur plusieurs aspects du territoire sur lesquels s'appuie le projet.

Un projet de cette nature fait appel à la concertation, à la mise en commun et au débat entourant les différentes conceptions de développement portées par les acteurs du milieu. Il soulève dès lors plusieurs questions. En effet, quelles sont les contributions possibles des agriculteurs à ce projet et quels sont les points de convergence qui pourraient être mis à profit pour la pleine intégration de ceux-ci au projet? Quels rôles les agriculteurs jouent-ils

sur la nature même du territoire actuel et à venir de la Matapédia? Quels sont les points de jonction possibles entre les visions proposées par ce projet et les manières dont les agriculteurs pourraient en être porteurs? Quelles sont les limites actuelles de ce projet en regard de l'agriculture et quelles sont les embuches qui accompagnent la MRC dans sa réalisation? C'est pour répondre à ces questions que nous avons souhaité rencontrer des agriculteurs matapédiens. Cette recherche s'appuie sur une enquête de terrain effectuée auprès de ceux-ci. Afin de mener à bien cette enquête, une méthodologie jumelant deux outils de collecte a été privilégiée. C'est cette méthodologie que nous présentons dans les pages qui suivent.

3.5 MÉTHODOLOGIE

3.5.1 Stratégie d'échantillonnage : population visée par l'enquête

La population d'enquête est constituée d'agriculteurs exploitants. Pour définir plus adéquatement cette population, nous avons retenu certaines caractéristiques.

- Revenus provenant de l'agriculture : nous retenons les agriculteurs dont l'un des revenus familiaux provient directement d'une activité agricole. Ainsi, nous incluons dans cette population d'enquête les agriculteurs dont le conjoint pratique une autre activité que celle liée à l'agriculture. Cela correspond à une réalité dominante que nous jugeons bon ne pas évacuer dans notre recherche.
- Propriétaire de l'entreprise agricole : nous ne retenons que les agriculteurs qui sont propriétaires ou copropriétaires de l'entreprise agricole. Les travailleurs agricoles qui travaillent sur des fermes comme ouvriers rémunérés ne sont pas inclus. Nous pensons que les propriétaires agriculteurs sont davantage aptes à s'inscrire de manière ancrée au territoire à travers leurs pratiques agricoles; ne serait-ce que parce qu'ils sont amenés à prendre des décisions susceptibles de modifier le

paysage. De même, la question de la relève et celles relatives à la responsabilité à l'égard du territoire et à la pérennité de l'entreprise nous apparaissent plus faciles à cerner dans le cas des propriétaires.

3.5.2 Sélection des répondants

En nous intéressant aux pratiques paysagères, il nous est apparu pertinent de tenter de documenter une variété de productions agricoles dont les pratiques étaient susceptibles d'être différentes. Nous avons donc tenté, au moment de l'échantillonnage, de couvrir au mieux cette diversité de productions agricoles. Selon les données tirées du portrait agroalimentaire de la MRC de la Matapédia de 2010, les principales productions agricoles sont : laitière, bovine, ovine, céréalière, acéricole, fruitière-maraichère, et dans une moindre mesure porcine. De plus, certains agriculteurs sont des agroforestiers jumelant l'agriculture à l'exploitation de la forêt. Dans notre étude, nous avons tenté de représenter chaque type de production agricole. Nous sommes par ailleurs consciente que cette représentation n'est pas parfaite et que les producteurs maraichers sont peut-être surreprésentés en regard de la proportion qu'ils représentent sur le total des fermes matapédiennes, tout comme cela est aussi le cas pour la production porcine dont les deux seuls représentants matapédiens au moment du terrain font partie de l'échantillonnage. En revanche, il est juste aussi de dire que dans les deux cas, cela permettait de s'assurer que le discours des agriculteurs maraichers ou porcins n'était pas analysé sur la base d'un seul répondant, ce qui apparaissait plus parlant pour vérifier le lien entre le type de production et le discours. Aussi, il est important de dire que la production ovine est probablement sous-représentée. Au moment de l'échantillonnage, les producteurs ovins semblaient aux prises avec des difficultés financières qui poussaient plusieurs agriculteurs à repenser leur avenir. Cette inquiétude, palpable au moment de l'échantillonnage, a conduit plusieurs d'entre eux à décliner la proposition de participer à l'enquête. Nous n'avons pas non plus de producteur strictement acéricole, mais plutôt une production acéricole jointe à la production laitière.

Les répondants ont d'abord été choisis au hasard à partir de la liste des propriétaires d'une exploitation agricole fournie par le MAPAQ suite à une demande à la Commission d'accès à l'information. Rappelons que pour le MAPAQ, une exploitation agricole « est une entreprise qui réunit dans une même unité économique et comptable des capitaux et des facteurs élémentaires de production pour en tirer un produit agricole destiné à la vente »⁵ Lors des appels, nous tenions compte des types de productions afin de couvrir le plus large éventail possible de productions agricoles. Les répondants potentiels ont été contactés par téléphone afin de vérifier leur intérêt à participer à la recherche. Nous nous étions fixé un seuil de 18 à 20 répondants, jugeant ce nombre potentiellement représentatif d'une diversité de productions agricoles et réaliste compte tenu de la lourdeur de la démarche de terrain. Lorsque ce nombre fut atteint (18), nous nous sommes assurée que nous avions une bonne diversité de productions agricoles et que celles-ci reflétaient la production agricole matapédiennne.

3.5.3 La conduite du terrain : une méthodologie en deux temps

L'enquête qualitative proposée repose sur deux outils de collecte : l'entretien semi-directif et la prise de photographies par les répondants. La méthodologie utilisée visait deux buts : dans un premier temps, permettre une introspection et un temps d'arrêt susceptible de favoriser le discours sur le paysage. Dans un deuxième temps, elle visait à mettre en résonance dans le discours des répondants, les pratiques agricoles et les représentations paysagères dont les photographies servaient d'ancrage. La justification du choix des entretiens semi-directifs s'appuie sur plusieurs raisons. D'abord, ce type d'outil de collecte permet de rendre explicite l'univers du répondant. Il permet d'entrer en contact de façon

⁵ Cette définition provient du Règlement sur l'enregistrement des exploitations agricoles et sur le paiement des taxes foncières et des compensations, chapitre M-14, r.1, ministère de l'agriculture, des pêcheries et de l'alimentation du Québec. <http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/ShowDoc/cr/M-14,%20r.%201>

directe et personnelle et d'avoir accès à ce que l'autre pense et ressent, à son expérience humaine. De plus, cet outil offre la possibilité d'aborder des aspects de l'univers du répondant donnant accès à la compréhension de comportements complexes incluant les possibles contradictions, et les multiples références qui traversent la vie des répondants (Savoie-Zajc, 2004 : 299). Enfin, en permettant de ne pas trop structurer l'entretien, cet outil demeure ouvert à l'organisation de la pensée du répondant. Ainsi, l'ordre des questions fut assez ouvert pour permettre l'accès à la logique du répondant ce qui, en soi, peut s'avérer une information intéressante. Ces raisons sont particulièrement pertinentes en regard du sujet de cette enquête où nous voulions comprendre les sens que les agriculteurs attribuent aux paysages et aux manières dont ils les vivent sur les plans matériels et symboliques. La prise de photographies par les répondants permettait d'explorer une méthode de collecte complémentaire susceptible d'orienter le discours vers d'autres registres plus sensibles. En effet, Michelin (2005) met en évidence l'importance de faire parler sur le paysage en utilisant d'autres supports que le langage verbal. Selon lui, il est crucial d'explorer les manières de percevoir et de se représenter le paysage des différents acteurs à l'aide de supports imagés (photographies, dessins, blocs, diagrammes) afin de permettre au paysage de perdre son côté général, idéologique et absolu. Lelli et Paradis (2005) abondent dans ce sens en intégrant dans leurs travaux l'enquête avec appareils photographiques jetables. Cette méthode peut permettre d'impliquer de façon concrète les acteurs et s'avère efficace pour rendre lisibles les représentations paysagères que le discours tente de verbaliser, l'image et le discours se nourrissant mutuellement. Disons enfin que cette méthode de collecte est relativement inédite au Québec. Nous souhaitons donc en valider l'intérêt et voir concrètement de quelle manière nous pouvions l'intégrer à une méthodologie de recherche axée sur les rapports sensibles au paysage.

Une telle approche qualitative permet une « démarche discursive de reformulation » et de théorisation du discours (Paillé et Mucchielli, 2003 : 6), ce qui est l'essentiel du présent travail de recherche. Des pré-tests dans une autre région que la région d'étude ont été menés avant l'enquête. Cela a permis de valider la pertinence des thèmes abordés et des questions ouvertes servant à les faire émerger, d'évaluer la durée approximative des

entretiens et de noter les aspects susceptibles de provoquer des réticences ou des retenues chez les répondants. À la lumière de ces pré-tests, la grille d'entretien a été retravaillée de façon à minimiser ce qui posait problème et à maximiser la pertinence des données potentiellement recueillies par ces entretiens.

La méthode de collecte s'est donc effectuée en deux temps. En effet, la prise de photographies par les répondants suivait un premier entretien court (15-20 minutes), introductif, mais fondamental, puisque (outre la signature du formulaire de consentement) c'est à ce moment que des consignes pour la prise de photographies étaient données. Cinq questions étaient posées, et toutes comportaient le mot paysage (annexe 1). C'est à partir de ces cinq consignes ou questions que le répondant effectuait les photographies ou encore qu'il choisissait parmi celles qu'il possédait déjà, celles qui correspondaient, pour lui, à chacune des questions posées.

Le second entretien, beaucoup plus long, s'effectuait de trois à huit semaines plus tard. Cet entretien se basait sur un guide d'entretien qui contenait une liste de thèmes accompagnés de questions-types (annexe 1). Il permettait d'élaborer et de mettre en contexte, notamment à travers les pratiques agricoles, ce qui était abordé plus loin en termes de paysage. Au total, dix-sept (17) individus ont été rencontrés. C'est un de moins que ce qui était prévu initialement. En effet, un des répondants rencontrés lors du premier entretien est décédé tragiquement avant que ne soit effectué le second entretien. Il n'a pas été remplacé. Ajoutons également que dans le but de respecter ce qui semblait être souhaité par un couple de répondants, un des entretiens s'est effectué auprès des deux membres du couple simultanément. L'un et l'autre répondant aux questions indifféremment. Ils ont été considérés comme un seul répondant afin de ne pas biaiser les résultats en augmentant davantage le poids de leurs propos par rapport aux autres dans le corpus des entretiens. Chaque entretien a été enregistré et retranscrit intégralement.

Il est important de mentionner que le second entretien ne convoquait pas directement la notion de paysage en début de rencontre. Les mots ou expressions « lieu », « votre terre », « autour de vous » furent préférés afin de permettre d'aborder plus directement le

métier d'agriculteur notamment à travers les gestes du quotidien. La notion de paysage n'était abordée qu'en cours d'entretien, plutôt vers le milieu de celui-ci, au moment où les répondants étaient invités à commenter les photographies qu'ils avaient prises. Ce second entretien, plus long, comporte donc deux parties. La première partie permettait d'aborder l'histoire plus personnelle du répondant et ce qui l'avait conduit à exercer le métier d'agriculteur, de même que l'histoire de sa ferme. C'est également dans cette partie que des questions précises sur les caractéristiques physiques de la ferme furent posées (voir annexe 1), ce qui conduisait naturellement le répondant à parler de ses pratiques plus précisément (et souvent, par lui-même, de tracer le lien entre les deux : caractéristiques physiques et pratiques). Par la suite, pour chaque élément concret du paysage préalablement choisi, le répondant fut amené à dire comment il percevait chacun de ces éléments et de quelle manière chacun de ces éléments de paysage était pris en compte lors des pratiques agricoles. La seconde partie était orientée sur les photographies. Les questions incluaient d'emblée la notion de paysage. Pour chaque consigne, le répondant devait expliquer le choix des photos montrées et était donc invité à commenter chacune d'elles.

Sur les dix-sept répondants, quatorze ont répondu à la commande de prise de photographies. D'emblée, cette réponse très positive à une demande qui comportait pourtant des contraintes de temps et un investissement réel de leur part laisse présager que la notion de paysage n'a pas posé de problème spécifique.

3.5.4 Aspects éthiques de la recherche

Puisque les méthodes de collecte et d'analyse des données récoltées posaient certaines questions éthiques, des mesures spécifiques ont été prises afin de respecter les critères éthiques de la recherche en sciences sociales. L'enquête a d'abord fait l'objet d'une demande de certification auprès du comité éthique de recherche de l'UQAR. L'enquête n'a débuté qu'après la réception du certificat éthique reproduit dans l'annexe 2.

Lors de la remise du formulaire de consentement (annexe 3) aux répondants, la recherche était décrite ainsi que ses objectifs, les modalités de participation, les méthodes utilisées pour assurer la confidentialité des répondants tout au long du processus de recherche, de même que les inconvénients et les avantages potentiels à participer à la recherche. Chaque répondant a été informé de son droit de retrait en tout temps. Il leur a été expliqué que leur participation était volontaire et qu'ils étaient libres de se retirer sans justification. Les coordonnées de la chercheuse leur étaient fournies afin qu'ils puissent à tout moment communiquer avec elle pour signaler un désir de retrait. Au moment de la signature du formulaire de consentement, les répondants ont été informés que les données de recherche allaient demeurer confidentielles. Pour ce faire, il leur a été expliqué que les propos de chaque entretien seraient dépersonnalisés et remplacés par un code neutre, ce qui a été fait.

L'autorisation d'enregistrer les entretiens longs a été demandée aux répondants. Ceux-ci ont été informés que ces enregistrements seraient conservés exclusivement par la chercheuse sur son poste personnel de travail. Ils ont reçu l'assurance que les discussions entourant ces propos seraient exclusivement entre la chercheuse et la directrice de recherche. Enfin, les répondants ont été informés que les enregistrements seraient détruits suite au dépôt du mémoire.

La recherche prévoyait la prise de photographies par les répondants. Lors de la signature du formulaire de consentement, nous avons posé deux questions à ce sujet. Une première demandant l'autorisation d'utiliser les photographies qu'ils prendraient, et une deuxième leur demandant s'ils souhaitaient que leur nom apparaisse au bas des photographies (crédit photographique). Lors de la rédaction et la mise en forme finale de ce mémoire, nous nous sommes rendu compte que le crédit photographique devenait un problème éthique. En effet, comment respecter la confidentialité promise si les noms des répondants apparaissent au bas des photos? Après réflexion, nous avons décidé ne pas inscrire les noms des répondants malgré l'autorisation qu'ils avaient donnée au départ. Il

nous est apparu qu'éthiquement parlant, cette façon de faire était la seule permettant de garantir la confidentialité des répondants.

3.5.5 Procédure d'analyse des données

La nature des données recueillies et les objectifs de cette recherche ont orienté l'analyse vers une méthode mixte s'intéressant simultanément aux discours et aux supports photographiques. Les discours générés lors des entretiens et les photographies prises par les répondants ont conduit à croiser des informations complémentaires. L'analyse des entretiens semi-dirigés a donné lieu d'abord à une analyse « verticale » portant sur chaque entretien et visant à passer en revue le discours de chaque répondant et à procéder à une synthèse individuelle. Par la suite, une analyse davantage transversale a permis d'aborder chaque thème présent dans les entretiens. Les thèmes qui nous intéressaient étaient les pratiques agricoles qui se traduisent de manière visible dans le paysage et plus spécifiquement les motifs de valorisation-dévalorisation. Nous nous intéressions aussi aux éléments du paysage qui participaient à la reconnaissance territoriale et traduisaient des conceptions de la nature, aux façons dont les représentations du paysage participaient à une certaine construction de la représentation du métier ainsi qu'aux sensibilités relatives à la reconnaissance des changements dans le paysage. Un retour vers le discours de chaque répondant permettait enfin de contextualiser les propos et de comprendre certaines logiques du discours.

Une analyse inductive du contenu thématique des entretiens et donc à la mise en évidence de récurrence à l'intérieur des discours sur les pratiques puis sur les paysages a été faite. Les photographies quant à elles, n'ont pas été analysées pour elles-mêmes et de façon indépendante. Ce qui nous intéressait était davantage ce que les photographies avaient permis de susciter comme discours. Elles ont été utilisées comme outil de dialogue et analysées comme complément du discours. Elles permettaient néanmoins de repérer certains éléments ayant apparu particulièrement significatifs pour les répondants. Les

répondants (3) qui n'avaient pas pris de photographies avaient tout de même pris connaissance des consignes autour de la notion de paysage. Ils ont été à même d'imaginer et d'expliquer ce qu'ils auraient photographié. Ce sont alors les consignes elles-mêmes qui sont devenues les points de départ pour parler du paysage. L'analyse globale a eu pour but de faire ressortir certaines catégories de sens qui se dégagent. La comparaison avec des résultats de travaux analogues s'est avérée essentielle en cours d'analyse. Elle a servi à valider certaines pistes et à permettre de mieux comprendre, ultimement, les logiques qui structuraient les propos.

3.6 CARACTÉRISTIQUES DE L'ÉCHANTILLON D'ENQUÊTE

Sur les dix-sept (17) individus, six (6) possèdent une ferme laitière, trois (3) ont une ferme de production de bœufs de boucherie, trois (3) cultivent uniquement des céréales, deux (2) sont producteurs maraichers, deux (2) sont producteurs porcins et un (1) possède une ferme ovine. Sur les six (6) fermes laitières, une est certifiée biologique, une combine la production laitière avec la production ovine, une autre combine l'activité laitière à une activité forestière et acéricole importante. Il en va de même pour la production de bœufs de boucherie dont un des agriculteurs complète son revenu avec des activités forestières, essentielles à la santé économique de l'entreprise. Enfin, les deux fermes maraichères sont certifiées biologiques. Par ailleurs, l'historique et les superficies cultivées de chaque ferme diffèrent. Ainsi, la plus grosse ferme rencontrée possède 3 200 acres, dont plus de 1 400 en culture, et la plus petite cultive 2,5 acres. De même, les représentants de la production porcine possèdent de très petites superficies. Un des répondants ne cultive aucune superficie mais possède des boisés, l'autre fonctionne en entente avec son frère, qui possède les terres cultivées et avec lequel il partage certaines tâches au champ. Tous les agriculteurs rencontrés possèdent des boisés de ferme dont les superficies varient d'une ferme à l'autre. Pour la majorité d'entre eux, ces superficies représentent plus de 20 % de leurs propriétés et pour certains plus de 50 %.

Sur les dix-sept (17) répondants rencontrés, dix (10) d'entre eux tirent un revenu provenant des activités agricoles équivalent à 75 à 100 % du revenu familial, alors que pour trois (3) d'entre eux les activités agricoles représentent près de 50 % du revenu familial. Enfin, pour quatre (4) répondants, les activités agricoles représentent moins de 25 % du revenu familial. Une ferme en production bovine fonctionne en copropriété et emploie des salariés. Pour la majorité, l'activité agricole représente un travail à temps plein. Quatorze (14) répondants sont natifs de la Matapédia et la majorité provient de la municipalité où ils exploitent une ferme. Les fermes rencontrées se distribuent spatialement sur le territoire de la MRC. Les municipalités de résidence sont Saint-Damase, Saint-Noël, Sayabec, Val-Brillant, Amqui, Saint-Léon-Le-Grand, Saint-Tharcicius, Sainte-Florence et Causapsal. Ces deux dernières municipalités représentent quasiment la limite sud d'une présence plus agricole sur le territoire.

La situation de la relève chez ces dix-sept (17) entreprises agricoles semble plutôt positive. En effet, quatre (4) d'entre elles ont une relève potentielle (enfant prêt à reprendre la ferme et qui le plus souvent étudie actuellement en agriculture). Pour sept (7) autres entreprises, les répondants sont eux-mêmes la relève, ils se situent dans les tranches d'âge 20-30 ans et 30-40 ans. Enfin, pour cinq (5) entreprises rencontrées, la relève était absente ou plus problématique et posait à court ou moyen terme la question de la pérennité de l'entreprise. Le profil d'âge est très varié; le plus jeune répondant était dans le groupe d'âge des 20-30 ans et le plus âgé avait 80 ans au moment de l'enquête. Cependant, l'âge des répondants n'a pas été un facteur de sélection lors de l'échantillonnage. En effet, notre méthode d'échantillonnage ne prévoyait pas poser de question relative à l'âge avant le choix des répondants, le hasard est le seul responsable de la façon dont les groupes d'âge sont représentés à l'intérieur de l'échantillon. Quoiqu'il en soit, nous assumons qu'il se puisse que cet écart ait induit, malgré nous, un biais lors de nos analyses (Pour une synthèse des caractéristiques des fermes rencontrées voir les annexes 4 et 5).

Comme nous le mentionnions plus tôt, alors qu'il y a quelques années la production ovine laissait présager un créneau de production prometteur dans le Bas-Saint-Laurent,

cette production semblait, au moment de l'enquête subir un revers important notamment avec l'annonce du nouveau calcul de l'ASRA (assurance stabilisation des revenus agricoles) basé maintenant sur le nombre de kilos de viande produits plutôt que sur le nombre de bêtes abattues. À part un répondant en production ovine et un autre jumelant la production de vaches laitières à la production d'agnelles de reproduction, aucun autre agriculteur ovin sollicité n'a voulu participer à l'enquête. Ceux qui ont été approchés ont répondu qu'ils quitteraient la production à court ou moyen terme.

Nous venons de dresser le contexte dans lequel s'insère cette recherche ainsi que le cadre théorique sur lequel elle s'appuie. Les objectifs de la recherche, la question principale qui la sous-tend ainsi que la méthodologie retenue pour mener à bien ce travail d'enquête ont par ailleurs été posés. Les chapitres qui suivent proposent de dresser un portrait du territoire d'étude choisi, soit celui de la MRC de la Matapédia. Le chapitre 4 présente donc le territoire géographique et humain et dresse un bref portrait de l'agriculture matapédienne aujourd'hui. En fin de chapitre, nous nous attarderons brièvement sur le projet matapédien de développement durable de la collectivité et sur les façons dont l'agriculture y prend place.

CHAPITRE 4

RÉSULTATS

Les entretiens visaient à dégager, à travers le discours sur les pratiques, principalement agricoles, et à travers les représentations du paysage, quelques éléments révélateurs des rapports que les agriculteurs matapédiens entretiennent avec leur territoire et avec la nature et des façons dont ils se représentent le métier d'agriculteur. Nous proposons que les représentations du paysage et les pratiques agricoles mettent en jeu des représentations de la nature qui contribuent à structurer le rapport au territoire et que celles-ci sont indissociables des représentations qu'entretiennent les agriculteurs à l'égard de leur métier.

4.1 DES EXPLOITATIONS AGRICOLES VARIÉES : QUELQUES LOGIQUES D'ACTION

Les résultats suggèrent que des dimensions variées interviennent dans les motivations qui conduisent aux pratiques à l'égard des éléments concrets du paysage dans l'espace cultivé. Ces motivations sont parfois davantage utilitaires ou fonctionnelles; agir pour minimiser du temps de travail ou des coûts d'opération par exemple. Mais très rapidement d'autres dimensions surgissent. En effet, des dimensions multiples sont susceptibles d'être mobilisées en même temps. Nos résultats suggèrent que les pratiques agricoles trouvent leurs logiques à travers la mobilisation d'un enchevêtrement de dimensions souvent tout autant sociales, faisant intervenir les représentations socioprofessionnelles du métier par exemple et souvent étroitement lié aux représentations de la nature, que plus affectives, liées par exemple à l'histoire personnelle des individus ou carrément hédonistes. De plus, il

semble que la nature des éléments concrets du paysage (haies, boisés) soit susceptible de jouer un rôle dans les dimensions qui sont mises à contribution lors de la justification des actions posées à leur égard.

Ainsi, les haies, la végétation près d'un cours d'eau et la végétation à proximité de l'espace habité semblent davantage qualifiées en fonction des dimensions utilitaires et/ou sociales. La qualification des arbres isolés dans un champ ou des boisés présents sur la terre est susceptible de sortir plus facilement de ces registres ou de mobiliser plus aisément une multitude de registres. À tout le moins, cette qualification peut impliquer un plus grand flou, une certaine mouvance possible mettant en jeu des relations parfois davantage liées à l'intime et plus facilement mises en symbole.

4.1.1 Haie et végétation sauvage

Les haies plantées et la manière dont elles sont qualifiées conduisent souvent à parler de la notion d'entretien qui prend son sens dans une certaine démonstration d'un contrôle de l'espace cultivé qui illustre une activité socialement en contrôle de son milieu. La présence ou l'absence des haies plantées dans l'espace agricole relève d'un choix délibéré. Elle peut être valorisée pour l'image qu'elle projette soit celle d'une bonne agriculture qui reflète un milieu agricole dynamique. Ainsi, il est important qu'elle soit vue, qu'elle soit belle. C'est cette démonstration qui la rend belle. La relation entretenue avec la haie est pour certains d'abord et avant tout sociale. Au-delà de son utilité, c'est la belle haie qui est montrée et qui est valorisée. C'est le sentiment de contrôle qui s'exprime ici, l'affirmation socioprofessionnelle d'une maîtrise. Ainsi, pour ce producteur laitier biologique et pour ce producteur de bœuf de boucherie, la haie plantée revêt un sens comparable. Dans ces propos, il s'agit moins de l'utilité éventuelle de la haie que de l'image qu'elle projette.

Là j'monte ma haie là, pis l'autre là-bas est faite, pis est belle... Pis on la voit du rang pis c'est beau là...01-LB

Ben moi j'aimerais ça avec des haies... C'est parce qu'avant ça, c'était pas des belles haies... asteure y font des belles haies d'arbres... 02-BB

Pour d'autres, c'est surtout la dimension utilitaire qui semble entrer en jeu. On valorise la haie parce qu'elle joue un rôle de brise-vent ou on la dévalorise parce que son entretien est jugé difficile. On ne semble pas convoquer une dimension sociale affirmée, mais malgré tout, comme ici, elle peut gêner en devenant un obstacle visuel entre la ferme et le paysage familier en contrebas : le lac et le camping voisin qui « fait comme un petit village ». Pour ce producteur laitier cité ci-bas, qui à première vue parle du rôle utilitaire de la haie, il n'empêche que cette haie plantée pourrait conduire à un sentiment d'enfermement ou d'isolement qui est jugé négatif. Sa qualification qui semble au départ guidée par la dimension utilitaire apparaît au fond davantage influencée par la dimension sociale qui peut prendre le pas sur l'utilité que la haie pourrait représenter. Il s'agit moins ici de la démonstration d'une maîtrise que de l'inquiétude que suscite l'éventuel enfermement que pourrait provoquer la haie. Les maisons en contrebas que l'on voit depuis la ferme, c'est aussi le sentiment de faire partie du milieu social villageois.

[...] Quand tu parles des haies, tsé on peut en faire des haies, mais tu peux, comme là-bas on pourrait en mettre une mettons pour couper le vent, mais faut pas couper la vue. 16-L

La haie sauvage, celle que l'on conserve ou que l'on supprime entre deux champs cultivés est, quant à elle, davantage révélatrice de la manière dont la végétation sauvage est considérée dans l'espace cultivé. Ainsi, lorsqu'utile pour le pacage par exemple, le même producteur biologique qui valorisait l'image d'une belle haie plantée peut qualifier de belle

une haie sauvage pourvu qu'elle ait perdu son aspect sauvage. En effet, elle n'est belle que si elle présente les attributs de l'entretien et qu'elle n'est pas associée aux brousses, terme qui en dit long sur le caractère désordonné attribué à cette végétation sauvage dans l'espace cultivé. Elle mobilise alors encore une fois la dimension sociale ou la valeur de maîtrise sociale d'un métier est démontrée par le contrôle visible de la nature.

Ce qu'on a fait c'est que j'ai tout gardé les cormiers, pis le « bull » travaillait entre où qu'y'a des brousses indésirables. On gardait notre ligne entre les deux voisins, mais j'gardais les cormiers parce que les cormiers c'est beau, les cormiers hein...
Pis c'est ça, j'ai gardé tous mes cormiers en montant [...] 01-LB

Pour d'autres, notamment les agriculteurs dont la notion de rendement est omniprésente dans le discours, la haie, qu'elle soit sauvage ou plantée, représente un obstacle à la libre circulation lors du travail au champ. Dans ce contexte, la haie est difficilement valorisée. Cependant, au-delà de cet argument plus pragmatique, on sent chez certains que les motivations de ce rejet sont plus complexes et qu'elles sont aussi reliées au sentiment très positif de cultiver de vastes champs. La superficie visible, le fait que les champs soient sans obstacles est aussi synonyme d'une certaine maîtrise, non pas exactement celle qui était mobilisée par les deux premiers agriculteurs cités plus haut, mais davantage l'expression même d'une certaine efficacité à la fois réelle (les terres étant plus faciles à cultiver) l'efficacité du travail en est augmentée, mais aussi une efficacité à montrer. C'est implicitement ce qui est dit par un producteur de bœuf, un producteur céréalier et un producteur porcin (ce dernier ne possède pas de terres mais il travaille en association avec son frère qui possède une ferme laitière). Pour deux d'entre eux, c'est dans le discours sur le paysage qui les représentait que cette importance du vaste est apparue, donnant à penser que cela joue probablement aussi dans le processus de dévalorisation des haies.

À l'inverse d'une posture de contrôle de la nature, les haies peuvent être valorisées par certains lorsqu'elles sont synonymes de l'expression d'une diversité associée à l'idée même de nature. C'est la diversité des essences plantées, la valorisation de la végétation qui pousse spontanément ici et là qui est valorisable. Pour ces producteurs maraichers, planter beaucoup, et surtout des feuillus, représente une manière de reproduire une diversité idéalisée synonyme de l'harmonie de la nature. La nature devient alors le principal argument, et toutes les actions posées tendent à s'en inspirer. La diversité qui est alors le signe de cette nature s'oppose à toute concentration d'une seule espèce végétale et donc, on le voit, à toute idée de monoculture.

On a planté des centaines et des centaines d'arbres pour faire des haies brise-vent partout. On a visualisé où seraient nos futurs jardins pis on a mis des haies brise-vent partout où il y a des jardins et où il y aurait des jardins dans le futur. Pis on a planté des arbres fruitiers aussi...des feuillus, énormément de feuillus, pis le plus diversifié possible, rustique dans la région, il y a des érables à sucre, des bouleaux jaunes, des frênes, des chênes, des ormes pis des arbustes. 03-MB

Pour certains, bien que l'espace cultivé doive demeurer distinct de l'espace sauvage, la valeur environnementale normative accordée à certains éléments du paysage oriente leur qualification. Pour ce producteur céréalier, la haie sauvage illustre une pratique agricole respectueuse de l'environnement, car elle limite l'érosion du sol. La valeur environnementale qu'elle revêt l'empêche d'être associée aux brousses, la haie sauvage acquiert un rôle qui lui donne une légitimité dans l'espace cultivé.

Tu vois la bande de champ qui a là, moi chu protéger j'ai tout gardé les arbres sur la ligne. Pis sur l'autre ligne qui est ici, regarde j'ai tout laissé, mon voisin m'a demandé d'enlever la bande pis j'ai pas voulu. Regarde, on la voit toute la ligne. « Ben moi j'ai pas beaucoup d'expertise, mais chez nous si l'eau qui traverse là s'en venait j'aurais de l'érosion dans mon champ. On le voit ben le printemps ça frappe là, pis ça descend. 14-C

Ces logiques montrent comment un même objet peut conduire à des qualifications différentes en fonction des valeurs qui lui sont accordées. Ces valeurs informent sur les choix et surtout sur les justifications de ces choix. Elles sont constitutives des représentations paysagères et des représentations de la nature et elles participent à leur construction. Elles sont aussi constitutives des pratiques qui modifient ce même paysage.

4.1.2 La végétation des cours d'eau : l'unanime discours des bonnes pratiques environnementales

Alors que d'autres éléments du paysage cristallisent des positions parfois différentes, la végétation aux abords des cours d'eau représente les bonnes pratiques agricoles et est reconnue comme telle par presque tous les agriculteurs, peu importe le type de production. La tendance à affirmer des valeurs plus productivistes ou à démontrer le contrôle de la nature comme maîtrise sociale du métier ne sera pas un frein à la valorisation de cette végétation. Il n'y a pas de problème réel autour de cette question et les agriculteurs admettent sans réserve son importance. La végétation sauvage est alors valorisée parce qu'elle joue un rôle qui est socialement reconnu et valorisé : celui de la protection de l'environnement associée à la protection des cours d'eau, sorte d'emblème de la région. Elle ne peut pas être identifiée à une négligence ou une perte de contrôle. Elle n'est jamais fondamentalement problématique. Cette végétation acquiert un statut particulier, elle devient la manifestation bien visible d'une norme environnementale comprise et admise de tous. Au-delà de son rôle sur le plan environnemental, la végétation aux abords des cours d'eau permet d'afficher le respect d'une pratique que la société valorise. D'une certaine manière, cette végétation matérialise des liens que les agriculteurs souhaitent maintenir avec cette société. C'est implicitement ce qui est dit à travers les mots « respecter » ou l'expression « faire attention ». Il y a quelque chose de moralement partagé.

Ben asteure on garde une bordure là. Mon père avant ça lui, y passait la herse, fallait pas qu'y reste un pouce entre le ruisseau pis la terre, on perd 1 à 2 mètres de chaque bord...mais je me dis on laisse 1 mètre ou 2 là. C'est sûr que la première fois tu dis bon, on perd un peu de terrain. Mais on peut pas, de toute manière, on peut pas mettre c'te fumier là dans ces bordures là....on respecte ça. 12-LF

Elle n'est pas sur ma terre (la rivière), elle borde mon champ. Mais j'aime ça avoir des arbres pis laisser du foin. J'me dis que le fumier que j'étends, c'est...ça va le consommer avant que ça se rende au cours d'eau j'imagine, c'est des végétaux. [...] ça absorbe les fertilisants qu'on met qu'on irait peut-être trop proche là...eux-autres y les utilisent, c'est des végétaux. Pis là c'est pareil, y a une place là que le champ est vraiment sur le bord (de la rivière), mais on tourne avec les épandeurs bien avant...mais là encore là, y a des propriétés, on tourne avant. On veut pas un moment donné une lettre d'avocat dans mon dos. On fait attention à ça. 13-L

J'étais contente de le faire (reboiser le bord du ruisseau) parce que dans les premières années les vaches allaient là pis ça avait brisé pas mal. J'ai commencé avant qu'ils me le demandent, j'avais commencé à les éliminer du milieu ici parce que là à un moment donné il y avait des arbres qui tombaient. Je les avais enlevées de là (les vaches) pis là quand y nous ont obligés ben là je l'ai fait partout. Mais j'avais déjà commencé, j'avais fait un bout. 15-BB

Cependant, ces bandes riveraines, dont l'imposition est apparue avec la Politique de protection des rives, du littoral et des plaines inondables adoptée en 1987 (sous juridiction du MENVIQ devenu depuis le MDDELCC), n'ont peut-être pas toujours été appréciées de la même manière. Il s'agit fort probablement pour certains d'une réalité paysagère dont la qualification s'est modifiée avec le temps à mesure que l'importance du discours environnemental a pris de l'ampleur dans la société. À l'instauration de cette politique, ce producteur céréalier les considérait négativement. Son discours montre bien comment cet élément s'est peu à peu chargé d'une signification positive le conduisant à requalifier ces bandes de végétations sauvages près de son ruisseau au point qu'elles en soient même devenues belles.

Au début, au début, j'aimais ça aller jusque sur le bord du ruisseau, mais après ça là j'ai compris que y fallait que je laisse un espace parce que tu mets de l'engrais chimiques, pour pas que ça glisse jusqu'au ruisseau, pis ça protège les berges aussi, ça fait moins d'érosion. [...] Non ça me déplait pas, ça fait un dessin dans le champ, vis-à-vis du ruisseau. 07-C

Par ailleurs, la végétalisation des abords de cours d'eau soulève pour certains la question du partage de la responsabilité à l'égard de la protection de l'environnement. En effet, les bandes riveraines, lorsqu'elles sont plantées, impliquent des coûts pour les agriculteurs. Le rôle individuel lié à la plantation d'arbres aux abords des cours d'eau versus une responsabilité de protection jugée collective (l'eau comme une ressource appartenant à tous) peut être malgré tout confrontant. Derrière cette position, c'est le rôle de l'agriculteur dans l'aménagement du territoire qui est questionné et l'absence éventuelle de reconnaissance sociale et financière pour une action jugée bénéfique à tous.

Bien, on a planté des arbres nous autres aussi, parce qu'il faut comprendre, que la végétation au bord des ruisseaux c'est pas une norme environnementale qui est si exigeante que ça, c'est plus la façon qu'on l'applique, on passe le règlement pis c'est toute suite, pis là ça te prend l'argent toute suite pour le faire, euh c'est là-dessus moi que j'en ai... pis ces rivières-là est-ce qu'elles sont à moi? En principe elles ne sont pas à moi, sont à toute la population donc que toute la population paye pour les protéger. 17-BB

Ce qui est ressenti par cet agriculteur c'est le sentiment d'une certaine incompréhension par la société des efforts consentis par les agriculteurs pour assurer cette protection de l'environnement. C'est l'expression d'une frustration non pas relative à la demande en elle-même, mais à la forme impérative et réglementaire de la demande qui semble contradictoire avec l'idée d'une morale partagée qui trouverait son sens dans une reconnaissance collective. D'une certaine manière, c'est la façon dont s'opère cette demande qui est problématique parce qu'elle isole l'agriculteur et l'acte de plantation alors

même qu'il y a quelque chose de collectif derrière les raisons de cette pratique. D'ailleurs, l'aspect plus communautaire qui s'est manifesté par le travail collectif de plantation d'une portion de ses terres avec une association locale de pêcheurs vient apaiser un peu ses propos montrant bien la nature de ce qui choquait dans les propos cités plus haut.

[...] la gang des pêcheurs le printemps il y a deux ans, ils m'avaient offert de venir, parce qu'à chaque année ils font des plantations chez des agriculteurs où ils voient des endroits qui sont dégagés, donc j'avais un bout qui partait du rang et qui s'en allait sur mes terres qui était dégagé pis y poussait rien, on avait des bandes riveraines mais le foin était pas assez long pis ils m'ont offert de venir, ils ont plantés 2000 arbres on est allés une journée complète avec eux autres, on avait trois employés pis on a planté toute la journée avec eux autres. On l'a fait pis c'est correct que ce soit comme ça. 17-BB

Le travail communautaire de plantation est venu donner un sens et implicitement une reconnaissance essentielle en définitive au sentiment d'une morale partagée.

4.1.3 L'arbre isolé dans le champ : entre la tolérance et la protection

Certains éléments du paysage semblent être susceptibles de mettre en jeu des logiques qui peuvent sortir totalement du registre utilitaire. Cela va dans le sens de ce que d'autres ont montré également, soit que les pratiques agricoles ne sont pas seulement déterminées par des logiques fonctionnelles (Caillault et Marie, 2009; Ruiz, 2009). Ainsi, un « élément valorisé pour des motifs affectifs renvoie le plus souvent à une attitude de protection alors qu'un autre valorisé pour des motifs utilitaires sera constamment transformé » (Ruiz, 2009 : 138). Il semble bien que l'arbre dans un champ puisse effectivement faire l'objet d'une autre attention sans pour autant que la question environnementale soit en jeu. Pour plus du tiers des agriculteurs, le registre n'est plus tant moral ou social, il bascule davantage du côté de l'intime, de l'histoire personnelle, de l'affectif.

Chez le tiers des répondants, l'arbre isolé est conservé parce que jugé non nuisible étant associé le plus souvent à des espaces difficiles à cultiver. Mais pour plus du tiers des répondants, la qualification d'un arbre ou d'un petit groupe d'arbres isolés dans un champ relève spontanément et essentiellement du domaine de l'affectif. Pour tous ces répondants, l'arbre isolé est plus que conservé, il est potentiellement protégé et investi d'un sens particulier. Même dans le cas où la notion d'efficacité fait partie du discours, une position tout autre peut être adoptée pour cet élément du paysage mobilisant une dimension nettement plus affective. Ainsi, un de ces répondants, le plus gros producteur laitier de l'échantillon qui n'était pas confronté à cette réalité, s'est mis à réfléchir à la question. Son propos est éclairant, car il décrit bien ce qui peut faire changer son regard :

Je ne sais pas. J'imagine si c'était un chêne... je sais pas. Je ne sais pas. [...] Mais encore là, c'est pas la terre où j'ai été élevé. [...] Tsé moi à Rimouski, des fois j'vas sur le bord de... de la rivière que j'trouve des choses que je me souviens, un arbre ou un bout de clôture, chus content que ça soit encore là parce que moi c'était ma... c'était comme ma terre. Mais ici, c'est pas ma terre. Je le sais pas si y'avait un arbre si je l'aurais coupé. Je le sais pas. 13-L

Ce qui est nommé ici, c'est l'attachement possible à des éléments ponctuels du paysage notamment lorsqu'ils sont associés aux souvenirs, à l'attachement à un lieu, à l'appartenance même à ce lieu. Il décrit en quelque sorte le processus par lequel cette « connivence » dont parle Sautter (1991) est susceptible de s'établir. Réfléchir sur l'attitude qu'il pourrait prendre à l'égard d'un arbre dans son champ, conduit cet agriculteur vers son enfance, ses souvenirs, vers ce qui, d'une certaine manière, donne une valeur d'une autre nature à certains éléments qui appartiennent aux lieux de ses souvenirs. Le fait alors que ces éléments de paysage (un arbre, un bout de clôture) aient subsisté dans le temps, qu'ils soient encore repérables malgré les années qui ont passé, conduit à un certain désir de ne pas les voir disparaître, et donc vers une raison de les protéger. C'est ce chemin sensible et intime qui est décrit dans ces propos, l'illustration des motivations qui peuvent conduire à

protéger des objets du paysage, notamment les arbres, qui agissent un peu comme des condensés de mémoire.

Il n'est pas anodin que ces réflexions surgissent lorsqu'est abordée la question d'un arbre isolé dans un champ. L'arbre est un objet sans doute plus facilement chargé de sens comme le rappelle Mottet, car historiquement « l'arbre se constitue très tôt en forme médiatrice de notre rapport au paysage » (2002 : 6). Il est aussi synonyme d'une force qui dépasse, et questionne le rapport au temps : l'arbre passe les années, il est témoin du temps passé et relie le temps passé au temps présent (Corbin, 2014). Ainsi, comme le rappellent certains, l'arbre est susceptible d'établir plus facilement un lien entre identité et paysage et « il est potentiellement chargé d'affectivité notamment chez les agriculteurs et les « locaux » [...] considéré comme un héritage du passé. » (Gamache, Domon et Jean, 2004 : 93). Pour plusieurs agriculteurs rencontrés, l'arbre est investi de quelque chose d'autre, d'une force, synonyme d'une présence presque rassurante.

Pis, il y a comme un aspect aussi, je ne sais pas comment dire, spirituel ou, avec les arbres qui sont isolés, qui sont vieux, qui sont là. Quand on a visité la ferme ici avec les enfants, mes filles c'est la première place qu'[elles] ont été, [elles] ont été grimper sur le bouleau blanc, la première journée, toutes les deux sont allées là, c'est comme un lieu pour se recueillir 03-MB

Ah oui, j'en ai (des arbres), on les voit là, je les laisse là [...] Bien oui, elles (les épinettes) ont poussé là, je trouve qu'elles sont solides. 06-O

Ben justement y a un tas de roches dans un pacage y avait un bouleau dessus pis là je l'ai laissé là. C'est sûr qu'on avait amené de la roche y avait des racines qui étaient un peu sur le dessus fait que là j'ai mis un peu de terre mais là mes vaches c'est sûr qu'elles sont allées, mais y est resté tout beau tout l'été... Ben je trouvais qu'y était beau. Mais c'est sûr que moi je fais pas exprès pour faire mourir des arbres. Même justement là-bas cet automne j'étendais du fumier pis je m'étais fait comme une place pour passer entre deux champs, parce que sinon chu obligée de

faire un grand détour, pis là y avait une petite épinette qui était au bord, fait que je l'ai arrachée pis ressemé ici. Je l'ai pas fait mourir. 15-BB

Spiritualité, solidité, beauté sont des termes forts ici, qui renvoient bien à cette capacité qu'a l'arbre de faire surgir d'autres registres plus intimes, sensibles, voire symboliques. Aussi, même lorsque le fait de conserver ces arbres complique le travail au champ et semble aller à l'encontre de toute logique fonctionnelle, certains n'hésitent pas à protéger leurs arbres d'une manière quasi symbolique. Pour cet agriculteur, les érables qui poussent dans son champ sont associés au passé familial. Ils agissent ici comme le symbole d'une continuité, sorte d'ancrage temporel à la famille et au territoire.

Parce que moi j'me l'ai cassé la tête! Tsé j'ai fait attention à ça pis... tsé j'avais... dans un champ en arrière icitte j'ai gardé deux érables dans le milieu [...] Ben, c'est...un érable c'est...des racines. Tsé, c'est... comment je dirais ben ça? C'est les racines, pis c'est le symbole! Le symbole icitte [...] je ne veux pas les enlever. J'aurais pu les enlever, j'aurais passé drette. Ça aurait cultivé ben mieux! Ça aurait été plus vite. 12-L-F

La conservation, mais plus encore la protection de ces arbres prend une valeur additionnelle pour cet agriculteur lorsqu'il juxtapose à cette conservation la difficulté que cela représente. Il souhaite dire combien ce geste de conservation relève d'une intention, il souhaite affirmer le degré d'importance que ces arbres ont à ses yeux, importance démontrée par le choix qu'il a fait de sacrifier la facilité (il aurait été plus facile de ne pas contourner ces arbres lorsqu'il travaille dans son champ) pour garder un symbole (celui des racines familiales). Il est important de nommer les deux, le renoncement à la facilité et le geste de conserver, car l'un et l'autre sont profondément liés, le premier donnant toute la mesure de la valeur de l'autre, transformant la simple conservation en une véritable protection.

4.2 REGARD PLUS ATTENTIF SUR DEUX PRATIQUES AGRICOLES

Certaines pratiques agricoles sont liées de manière plus ou moins affirmée au type de production agricole. Ainsi, deux d'entre elles sont apparues intéressantes, d'une part parce qu'elles se traduisent de manière visible dans le paysage, et d'autre part parce qu'elles semblent occuper une place particulière dans le discours de plusieurs répondants, leur permettant de nommer des valeurs environnementales et de qualifier des aspects de l'agriculture. Il s'agit du semis direct et du pâturage.

4.2.1 Le semis direct : l'argument de la fertilité du sol

Le semis direct est une pratique agricole apparue dans les années 70 aux États-Unis (Goulet, 2011) mais plus tardivement au Québec (Parent *et al.*, 1995). Ce n'est que plus récemment qu'elle est apparue dans le Bas-Saint-Laurent, soit à la fin des années 80 (Akpakouma, 2015). Cette pratique consiste à remplacer le labourage et donc le travail plus profond du sol préalable au semis, par un travail plus superficiel de la terre. Pour permettre au semis de pousser sans que la végétation spontanée ne prenne le pas sur la graine qui doit germer, il faut généralement précéder le travail du sol en surface par l'ajout d'un herbicide qui élimine les mauvaises herbes et assure au semis une relative absence de compétition au moment de la germination. Pour certains, il s'agit d'une évolution positive du travail agricole. C'est en effet souvent une pratique qui va de soi dans un contexte où le travail agricole a changé et où il faut souvent accomplir seul des étapes du travail au champ que l'on faisait plus collectivement par le passé, notamment le ramassage des roches et le labourage, deux étapes fastidieuses et coûteuses en temps. Le semis direct représente pour certains la seule façon de poursuivre l'activité agricole elle-même. L'apparition de cette pratique amène certains à parler des changements importants dans les rapports sociaux. Elle représente une pratique en quelque sorte un peu trouble qui est la fois facilitante mais en même temps révélatrice de transformations sociales qui accompagnent le métier.

Ce qui nous amène au semis direct ou à changer c'est parce que le monde change, les jeunes changent, quand on était jeunes c'était moins difficile pour avoir du monde pour venir ramasser la roche, travailler. 04-L

En même temps que je me suis en allé dans les céréales ben je voulais pas trop investir dans le labour, pis c'est le temps aussi que ça prend. J'ai comme arrêté la ferme laitière parce que j'avais commencé à avoir de la misère à avoir de la main-d'œuvre pour me faire aider. Fait que en m'en allant dans les céréales pis en me dirigeant vers le semis direct, j'étais capable de fonctionner. 07-C

Mais au-delà de cette réalité, d'autres arguments semblent justifier son adhésion ou son rejet. L'œil non averti ne remarque pas nécessairement de grande différence dans le paysage agricole entre les deux pratiques. Par contre, il semble en être autrement pour les agriculteurs qui, au contraire, remarquent avec acuité cette transformation technique du travail qui est repérée dans le paysage agricole. Lors des entretiens, cette pratique est apparue comme quelque chose qui n'était pas neutre et qui teintait parfois fortement le regard que les agriculteurs portaient sur le travail d'un voisin par exemple. En effet, le semis direct est apparu significatif pour beaucoup d'agriculteurs. Outre le fait de le pratiquer ou non, il est considéré comme une marque visible pour tous de l'apparition de nouvelles pratiques culturales qui, en général, ne laissent personne indifférent. Ceux qui ne pratiquent pas cette méthode de semis remarquent ceux qui le font, et ceux qui font du semis direct voient bien ceux qui ne le font pas. Les arguments utilisés pour justifier l'adhésion ou non à cette pratique servent à juger et souvent, à se positionner par rapport à ce qui est considéré une bonne pratique du travail du sol et donc une bonne pratique agricole.

Aussi, bien que le semis direct soit d'abord pour certains, on l'a vu, une nécessité, et qu'il exprime une transformation profonde du contexte social dans lequel s'exerce le travail agricole d'aujourd'hui, les arguments qui servent à justifier son adhésion ou, au contraire, son rejet sont intéressants. En effet, on s'oppose à cette pratique pour les mêmes raisons qu'on la défend. Et dans les deux cas, il est question de l'environnement et de la fertilité du

sol. Les plus ardents défenseurs du semis direct mentionnent que le semis direct donne du rendement, gage d'un sol fertile, et qu'il est respectueux de la terre corollaire en quelque sorte de sa fertilité. Il est alors le synonyme d'un progrès agricole, d'une évolution positive, avant-gardiste, d'une agriculture qui sait se renouveler. Ne pas y adhérer est jugé entre les lignes comme un refus d'évoluer.

Ça va faire 15 ans que j'en fait, c'est facile d'avoir des rendements, ben plus facile que dans le conventionnel, ben plus facile parce que ton sol est en forme, ton sol est en santé pis y est en forme. Tout réagit bien, la percolation de l'eau se fait bien dans le sol, y retient l'eau, le drainage...en tout cas, facile, facile, facile. 09-C

Au niveau environnemental c'est plus durable. Ça réduit beaucoup l'érosion. Ça compacte moins le sol, les vers de terre sont capables de travailler. Ton équilibre reste, quand on laboure on tue les vers de terre...tout l'écosystème reste, la terre reste structurée. 14-C

On suit un peu la tangente actuellement qui se dessine de moins labourer, sauf qu'on laboure encore, on laboure je dirais sur 300 acres on va labourer 125, 150 acres à chaque année quand même. C'est les vers de terre, tout ça c'est très vivant, on n'est pas une ferme biologique mais on applique un certain nombre de principes là qui font que la terre est vivante donc elle nous redonne habituellement, quand on lui donne quelque chose elle nous le redonne. 17-BB

Cette attention au sol et surtout l'importance accordée dans le discours au travail des vers de terre, à la fertilité du sol que la main de l'homme accompagne en quelque sorte en laissant travailler la nature elle-même est omniprésente. Respecter l'équilibre du sol, une terre vivante, un sol vivant sont des termes constamment utilisés pour justifier cette pratique. Le sol devient un argument fort du discours dont toutes les mentions sur les vers de terre deviennent centrales, ce sont les vers de terre qui font le travail qui rendent la terre plus fertile. Le travail de l'agriculteur ici consiste à prendre soin du sol et de la vie qu'il contient, instaurant « un registre du soin qui s'ancre dans une expérience sensible de la

pratique, où le corps et les sens façonnent au contact des objets de la nature des formes d'éthique et d'esthétique » (Goulet, 2011 : 57).

Ça c'est une poignée de vers de terre, mais en réalité c'est une cabane à vers de terre. Tu vois ces excréments de vers de terre, ça c'est vraiment une cabane de vers de terre. Je marchais encore avec mon chien sur la terre hier pis tu voyais toutes les cabanes de vers de terre, à la sortie du sol partout, pis quand je marche le printemps pis l'été tu vois tous les trous de vers de terre partout là...y a une vie ça c'est valorisant pour moi. 09-C



Photo 3 : Une cabane de vers de terre en guise de paysage représentant le métier 09-C

Ainsi, pour cet agriculteur, une des photographies représentant le mieux son métier s'est avérée être celle d'une poignée de terre. Pourtant, ce qui est montré est invisible, il s'agit de la vie organique du sol de son champ, difficilement associable *a priori* à l'idée de paysage. Cette appréciation tactile, cette démonstration du presque invisible qu'il souhaite montrer avec cette photographie rejoint bien cette mise à contribution de l'expérience

sensible au service si l'on peut dire d'une certaine esthétique dont les signes de la fertilité du sol sont les éléments centraux.

Notons aussi que pour les trois producteurs céréaliers de l'enquête, dont l'absence de bêtes implique une non-disponibilité de fertilisant d'origine animale, l'utilisation d'engrais chimique souvent jumelée à la pratique de semis direct n'est jamais envisagée en contradiction avec l'idée de protection de l'environnement. C'est en particulier à la pratique du non-labour que la protection du sol est associée même si l'engrais chimique est utilisé. Et cette pratique de non-labour devient la marque visible du respect de l'invisible vie fertile du sol.

Or, pour d'autres, c'est tout le contraire. Le semis direct est critiqué parce qu'on juge qu'il appauvrit le sol. Le scepticisme qui accompagne cette pratique est lié à la productivité du sol et à sa fertilité. Dans ces cas, même s'il est envisagé parce qu'il facilite le travail, il est non valorisé parce qu'il est associé aux intrants chimiques (herbicides et engrais) qui ne sont pas associés aux bonnes pratiques dans le sens de pratiques respectueuses de l'environnement.

C'est parce que j'aime pas faire de l'arrosage tout simplement mais comme, vu le contexte, c'est quelque chose qu'on n'a pas vraiment le choix. Mais tu vois l'environnement dit c'est pas bon de mettre des pesticides, c'est pas bon de faire ci, c'est pas bon de faire ça, mais pourtant l'environnement (ministère) encourage beaucoup le semis direct qui est un semis qui encourage beaucoup les pesticides. Il donne des subventions gouvernementales pour le semis direct. 04-L

Je l'ai pas commencé pis je le commencerai pas...mon père il mettait du fumier pis y labourait, ça c'est en dessous, c'était 4 pouces de terre qui étaient engraisés. Là aujourd'hui, ils veulent semer direct, y font juste gratter pis y sèment. ...Ça va s'épuiser. Dans 2 ans, 3 ans il en aura plus, qu'est-ce qui va pousser? Y va pousser des bouquets. Mais ça en prend de l'engrais chimique là. Si t'en mettais une tonne avant ben là ça va t'en prendre deux tonnes. Pis un jour t'auras pu rien pareil. 06-O

C'est parce que d'après moi la terre c'est fait pour être reviré comme disait mon père. [...] c'est sûr que eux autres y faut pas se leurrer avec ça, ces gars-là c'est chimique pis c'est herbicide au bout. [...] c'est sûr que lui (en parlant d'un producteur céréalier qui fait du semis direct) c'est engrais chimique, pis c'est herbicide, pis tout là. Oublie ça c'est sûr que lui y est pas comme moi pantoute. Si c'était mon voisin, y me tomberait sur les nerfs. Je le sais qu'y a des gars qui arrosent.... 15-BB

Ce qui est nommé ici c'est un regard critique sur une pratique qui soustrait la terre à l'étape du labour, étape jugée cruciale dans l'incorporation des fertilisants, le retournement du sol. Il est intéressant aussi de noter que le labour a été nommé comme une étape valorisante chez plusieurs agriculteurs, une démonstration forte du travail agricole, ce que constatent aussi Caillault et Marie (2009) qui remarquent que la pratique du labour est connotée positivement par beaucoup d'agriculteurs. Comme ils le soulignent, cette étape est souvent reliée à la puissance des machines utilisées et à l'idée de contrôle de la nature « voire de domination » (*op.cit.* : 13). Soustraire du travail agricole cette étape du travail du sol représente peut-être pour plusieurs une certaine difficulté, voire une déstabilisation de la représentation du travail agricole lui-même. C'est aussi, notamment pour ceux qui n'utilisent pas d'engrais chimiques dans leur processus de production, une certaine contradiction avec l'idée même de prendre soin du sol, de sa fertilité. Le semis direct est même fortement associé à une agriculture intensive, un modèle plus ou moins valorisé notamment pour ce producteur laitier en processus de certification biologique.

Ya comme deux versions, y a deux types de... (fermes), c'est le semis direct plus intensif d'un bord, pis l'autre bord ça s'en va sur le durable, le biologique. 12/L-F

Ainsi, pour les défenseurs du semis direct, l'accent est mis sur le non-labour synonyme du soin apporté au vivant de la terre qu'on laisse se manifester, on parle peu des herbicides et des engrais qui accompagnent cette pratique. Pour les sceptiques face au semis direct, l'accent est mis sur le manque de soin apporté au sol que signifie l'absence de labour

et sur l'utilisation d'herbicide et d'engrais qui est toujours nommée spontanément, et qui est impossible à associer à la fertilité naturelle de la terre. Il s'agit d'une pratique qui s'est révélée intéressante en somme, car en parler a fait émerger des visions contradictoires du travail de la terre, et ces visions sont repérables dans le paysage pour les agriculteurs. Il y a les champs labourés et ceux qui ne le sont pas. Tous les agriculteurs sont à même de percevoir l'adoption ou non de cette pratique par leurs pairs. Elle questionne les transformations qui s'opèrent dans les pratiques agricoles et qui confrontent au fond des clivages de pratiques et de représentations au sein des agriculteurs rencontrés.

4.2.2 Le pâturage : une pratique valorisée

Sur les dix-sept fermes étudiées, dix étaient possiblement directement concernées par cette pratique, car il s'agissait de fermes laitières, ovines, ou de bœufs de boucherie. Sur ces dix fermes, sept sortent leurs bêtes en pâturage et une prévoit le faire à court terme. De plus, des sept autres fermes rencontrées, certains agriculteurs qualifient positivement cette pratique même si cela ne les concerne pas directement. Ainsi, deux agriculteurs apprécient fortement cette pratique et l'ont nommée comme un attribut positif du paysage agricole. C'est un ratio non négligeable dans un contexte global où la disparition du pâturage marque certainement un peu partout au Québec, l'une des transformations les plus visibles du paysage agricole s'étant produites dans les trois dernières décennies.

Les motivations pour la pratique du pâturage sont étroitement associées pour certains au type de production. En effet, la production de bœufs de boucherie et la production ovine ne sont pas envisageables sans pâturage (sauf exception). Les troupeaux sont en général plus gros que les troupeaux laitiers et il va de soi d'abaisser les coûts de l'alimentation et de faciliter la logistique de soins en laissant les bêtes à l'extérieur à tout le moins pendant l'été. Outre cette logique inhérente à la production elle-même, il y a aussi d'autres motivations qui animent les agriculteurs, dont le bien-être des bêtes. Ces motivations conduisent aussi d'autres agriculteurs, notamment en production laitière, à faire sortir leurs

bêtes à l'extérieur. Ce bien-être des animaux est parfois nommé de manière très sensible, en notant le comportement des bêtes qui retrouvent l'extérieur au printemps par exemple et en mentionnant que les bêtes sont bien lorsqu'elles sont dehors. Les cinq agriculteurs cités ici accordent une grande importance à la pratique du pâturage ou au fait qu'un voisin le pratique. Le sentiment de participer au bien-être des bêtes suscite une réelle fierté, une profonde satisfaction personnelle et participe à la représentation positive qu'ils se font du métier.

Le printemps quand je les envoyais dehors la première fois elles étaient folles raides. 07-C

Après la traite on les sort le soir, y sont bien, y montent sur le dessus de la côte. 05-OL

C'est sûr que moi, les bêtes dehors y sont bien. Y sont même dehors l'hiver pis tu vois qu'y aiment ça, tsé y sont bien, pourvu qu'elles aient de la bonne litière pour se coucher pis y sont pas au vent, tsé y sont vraiment bien. 15-BB

L'hiver les animaux sont dans des sites d'hivernement extérieurs avec des brise-vents, avec de l'eau, pis on va les soigner directement là comme dans l'Ouest, moi j'ai vu ça dans l'ouest. Ils sont très très bien, je ne sais pas si ils sont toutes heureux, c'est pas très intelligent, ça nous suit, ça nous écoute, mais je pense qu'ils sont bien. 17-BB

C'est les vaches dehors dans le champ du voisin, ces deux photos-là c'était pour ramener des aspects qu'on est fier, c'est de redonner une qualité de vie aux animaux pendant qu'ils vivent...pis une qualité de vie c'est d'avoir le droit de respirer de l'air pis de manger de l'herbe pis de voir le soleil. 03-MB

Ainsi, les bêtes dehors, visibles dans les champs, représentent une image forte, une réalité très valorisée dont la disparition progressive dans le paysage agricole est perçue avec une certaine tristesse, voire une certaine nostalgie. Ce producteur céréalier, ancien

producteur laitier parle avec émotion de l'époque où il avait sa ferme laitière. La beauté des bêtes au champ est aussi nommée chez les deux autres répondants cités ici. Bien au-delà d'une simple considération esthétique, ce qui est nommé implicitement relève davantage d'une éthique qui fonde le sens du métier.

Supposons que t'arrives ici, pis t'arrives à la ferme pis tu vois les vaches dans le champ...des fois si je prenais un break, je pouvais m'asseoir dehors pis je voyais les animaux se promener...j'aime ça. 07-C

Des vaches dans le champ je trouve ça beau. C'est sûr que c'est de l'ouvrage mais c'est beau. 15-BB



Photo 4 : Les bêtes en pâture : une pratique hautement valorisée
15-BB

Sur les pots de lait tu as tout le temps l'image de la belle ferme petite ferme avec la vache dehors pis la petite clôture, alors que c'est plus vrai ces histoires-là...mais c'est tellement plus beau aussi, c'est le fun de partir en auto avec les enfants pis « papa, une vache! », pis là y sont collés dans la fenêtre, il y a vraiment quelque chose de beau là-dedans. 03-MB

Les deux seuls producteurs qui ne voyaient pas d'intérêt à cette pratique sont pour le premier le plus gros de l'échantillon, soit celui dont le cheptel avoisinait soixante-dix vaches en lactation (troupeau total de 130 bêtes) et un autre producteur laitier, tous deux en production conventionnelle. Pour ces deux producteurs, mais surtout pour celui dont le troupeau est le plus gros, l'uniformisation de l'alimentation représente l'argument central. Il est important de dire cependant que ne pas pratiquer le pâturage ne signifie pas l'absence d'empathie envers les bêtes. Le bien-être des bêtes se traduit alors par le fait qu'elles sont bien soignées, qu'elles sont au chaud, qu'elles sont bien nourries. La production animale, qu'elle soit laitière ou ovine ou de bœuf de boucherie, fait toujours intervenir un amour des bêtes sans quoi le métier lui-même n'aurait pas de sens.

4.3 ENTRETENIR SON ESPACE AGRICOLE : EST BEAU CE QUI EST BIEN

Dans tous les cas, peu importe la manière dont l'agriculture est envisagée, le beau rejoint le bien, est beau ce qui est bien. L'esthétique est toujours au fond ici le fruit d'une morale. Ainsi, parler d'un bel espace agricole conduit, chez plusieurs à dire explicitement ou implicitement ce que représente la notion d'entretien qui est, en définitive, centrale dans le discours de tous les agriculteurs. Comme le rappelle Mieville-Ott pour plusieurs agriculteurs « entretenir c'est à la fois plus et autre chose que cultiver [...] on n'entretient pas pour gagner sa vie, mais pour gagner l'estime des autres et de soi » (Mieville-Ott, 2001 : 83). L'entretien, comme elle le rappelle, rejoint alors la morale. Pour les agriculteurs dont la démonstration d'une maîtrise sociale du métier est la plus affirmée, l'entretien est presque systématiquement synonyme de propreté. Ne peut être beau que ce qui est propre. Faire la démonstration de cette propreté permet « d'ancrer leur place et leur rôle dans l'espace » (*op.cit.* : 85).

Oui, avec les normes, l'environnement, les fosses à fumier, eh, regardez comment c'est propre une fosse à fumier. Anciennement, on passait, on en voit encore des

granges avec l'écurieur, le tas de mardo à côté. C'est du grand foin long, sont pas capables, y'ont pas accès là. C'est dans l'temps ça. Aujourd'hui on est plus fier que ça. Ben oui, c'est plus beau aujourd'hui l'agriculture qu'était. La belle agriculture là, qu'on parle. Y'en a que c'est tout croche là... Mais ceux qui sont dans le lait ou des bons dans l'bœuf ou des bons agriculteurs, eh c'est propre, pis c'est, pis y ont de quoi être fier! Y'a pas rien que moé qui a des belles cartes d'affaires. Y'ont des camions hein, pis c'est identifié là. Quand y'ont un camion ben identifié pis tout ça, c'est parce qu'y sont fiers de ce qui ont. Tu caches pas ce que t'as. 01-LB

La « belle agriculture » est ici une certaine agriculture, laitière essentiellement ou représentée par les « bons dans le bœuf », ce qui signifie implicitement les gros dans le bœuf. C'est celle qui contribue à donner l'image que cet agriculteur souhaite projeter dans laquelle la propreté devient le signe social par excellence.

Cette idée de propreté se retrouve chez plusieurs autres agriculteurs, elle advient par les bonnes pratiques, celles socialement reconnues comme telles. La propreté est corrélée avec la fierté. Être fier se traduit par cette ostentation du propre qui est toujours aussi le fruit des bonnes pratiques.

Ben moi j'aime ça quand j'arrive ici du chemin pis, je regarde les terres c'est tout bien aménagé, les fossés sont bien creusés, j'ai des bandes riveraines le long du ruisseau. 07-C

Ben, moi j'aime ben ça quand, mettons que tu prends un rang là tsé... que l'monde sont fiers, y'a des belles fermes laitières, le monde sont rangés, t'as beau avoir de la machinerie dehors tsé de la machinerie fonctionnelle c'est pas là ça fait deux ans... euh... le monde sont *clean*. 18-P

Le beau paysage agricole permet aussi de clarifier le rôle de chacun, d'ordonner le paysage. L'ordre et l'entretien sont d'ailleurs souvent indissociables. Rendus visibles, ils démontrent la santé des fermes et donc du groupe social qui en est responsable. Il est

important que les limites soient bien établies, que les champs soient visuellement bien délimités, que les frontières entre la forêt et les champs apparaissent de façon franche dans le paysage et qu'en définitive on puisse repérer clairement le fruit du travail agricole, le fruit du travail des agriculteurs.

Question : Qu'est-ce qui fait selon vous un beau paysage?

[silence] Ben, les bonnes choses au bon endroit. Les bâtiments à leur place avec l'entreposage de fumier à la bonne place, ramassé. Pis les champs bien entretenus, pis le boisé à sa place, pis bien entretenu pas de « mélangeage » là...13-L

Pour ceux chez qui les valeurs environnementales sont constamment mobilisées, est bien et donc beau ce qui était bon pour l'environnement. La notion d'entretien se conjugue alors à celle d'environnement. Le bel espace agricole est alors celui produit par ces bonnes pratiques environnementales. Il s'oppose à une certaine conception de la productivité plus intensive, car celle-ci doit — pour être bien — se subordonner à cette règle de protection de l'environnement.

Ben, c'est de... c'est de te relier avec la nature, l'environnement. Pis, d'être capable de produire tout en respectant...en ayant un bel environnement pis en gardant un paysage, tsé pas... comment je dirais ben ça? Tsé si mettons, un p'tit ruisseau à truites, ben là on pourrait dire on met un drain pis on cultive ça. J'aime mieux le garder t'sais, des affaires de même. C'est pour ça que c'est plus dur [...] d'être plus productif parce que tu ne penses pas juste à être productif. 12-L-F

Ben c'est de respecter l'environnement en premier de tout. Pis de respecter sa terre pas trop exiger de sa terre. 14-C

Lorsque la nature devient un modèle qui guide le sens des pratiques et du métier, le bel espace agricole devient celui qui reproduit l'idéal d'harmonie entre les espaces cultivés,

la forêt et le monde animal. C'est le frottement pour ainsi dire entre toutes les manifestations du vivant qui produit l'image d'un bel espace agricole.

[...] ça prend les trois dans un espace restreint, il faut qu'il se touche, que les feuilles mortes arrivent d'à quelque part, pis d'avoir un cycle entre les animaux en pâture, les jardins qui changent de place pour éviter les maladies pis tout. On pense qu'on va retourner à une forme comme ça. 03-MB

Pour les représentants d'une agriculture hors sol, ici porcine, il semble plus difficile de s'identifier aux descriptions d'un bel espace agricole. En effet, pour l'un d'entre eux, en parler conduit à dire les tensions sociales possibles et les difficultés reliées aux caractéristiques de la région.

Ça comprend des terres (sous-entend pour épandre le lisier). Pas trop de voisins chialeux. Eh, après ça eh, un climat meilleur qu'ici. 11-P

Pour l'autre, décrire cela signifie parler d'une autre agriculture que la sienne, il nomme spontanément les fermes laitières. L'un et l'autre, au contraire de tous les autres répondants, se trouvent confrontés à un idéal plus difficilement atteignable. Il semble plus difficile de faire partie du paysage mais aussi de la communauté.

Au-delà de ces différences, nommer et décrire les paysages appréciés et auxquels ils s'identifiaient laissent entrevoir des similitudes dans cette lecture d'un territoire commun.

4.4 LES PAYSAGES APPRÉCIÉS : MALGRÉ DES DIFFÉRENCES FAIRE PARTIE DU PAYSAGE MOSAÏQUE

Dans plusieurs cas, la limite est mince ou carrément absente entre le paysage auquel les agriculteurs s'identifient et ce qui est représentatif du métier d'agriculteur. En effet,

dans la majorité des cas, le paysage aimé, valorisé et auquel on s'identifie mobilise très souvent des attributs forts du paysage jumelés à des images de la ferme comprenant souvent les champs cultivés. Ces attributs forts et récurrents qui sont nommés sont surtout la forêt, qui revient dans presque tous les entretiens et qui prend une place très particulière dans la reconnaissance du paysage aimé, la montagne qui représente pour chacun le relief plus ou moins accidenté dans lequel ils vivent et les lacs ou la rivière Matapédia qui agissent comme des repères de l'identité régionale. Non seulement ils s'identifient au paysage qu'ils nomment et qu'ils décrivent, mais tous à divers degrés se sentent participer à sa production et considèrent contribuer à l'identité paysagère de leur territoire.

4.4.1 Entre action individuelle et espace collectif, l'essentielle nature cultivée

À la différence des autres habitants d'un territoire, les agriculteurs interviennent sur des superficies de territoire relativement vastes, voire très vastes. D'entrée de jeu, toute action posée devient souvent visible par les autres et donc participe au paysage des autres. En ce sens, l'activité agricole, l'acte de cultiver, bien qu'en étant un acte individuel, contient une part éminemment sociale qui est nommée dans les propos recueillis. C'est d'ailleurs en partie ce qui est ressorti des propos que nous avons cités en première partie des résultats lorsqu'il est question des pratiques agricoles.

Mais plus encore, dans tous les entretiens, à différents moments, cette tension entre le fait d'agir seul et de participer en même temps à la production de ce qui est vu par les autres semble bien présente, voire déterminante dans le processus de qualification. Et, comme nous le verrons plus loin, elle peut également participer au sentiment de profond désarroi, lorsque vient le temps de parler des paysages que les répondants n'apprécient pas. Mais avant tout, l'action individuelle rendue visible aux autres contribue à la fierté et au sens du métier et souvent, comme nous l'avons vu plus haut, à la démonstration de cette idée d'entretien.

En ce sens, tous les agriculteurs de notre enquête ressentent une réelle conscience d'être des acteurs agissant sur la production du paysage, de faire le paysage. Ainsi, les paysages auxquels ils s'identifient mettent généralement en scène le fruit de leur travail en l'intégrant par ailleurs plus largement dans un paysage qui globalement se construit à travers des dimensions plus affectives, rejoignant l'idée de cet attachement qui devient constitutif du paysage du quotidien. Pour les agriculteurs qui participent significativement à sa production, le sens de ce paysage est particulièrement fort. Ainsi, plusieurs considèrent qu'ils font la campagne, qu'ils contribuent concrètement à sa production physique.

On dirait qu'on donne l'image de la propreté. C'est pas parce qu'on a des fermes pis des animaux qu'on doit être sales! Pis, on dirait que c'est ce qu'on donne dans notre rang ou aux alentours de nos fermes. Tsé, c'est comme si c'est nous autres qui ferait... la campagne... Chaque belle ferme on le sait tout de suite parce que le gars aime...y donne le paysage. 01-LB

C'est fondamental. Si tu n'as pas ça [l'agriculture] le long des chemins sinon, on aurait quoi, des arbres ou bien des champs plats? Qu'est-ce qu'il y aurait le long des chemins s'il n'y avait pas d'agriculture? [...] autrefois, les gens s'appelaient des paysans parce qu'ils faisaient le paysage. 03-MB

Indépendamment de ce que l'Environnement dit ou le ministère des Transports quand ils ont arrêté de couper les pelouses sur les autoroutes en disant maintenant que c'est une gestion naturelle, c'était beau les autoroutes avec des belles pelouses vertes, je trouvais ça beau moi. C'était plus cultivé, ça avait l'air plus vivant qu'avec les grandes affaires qui poussent n'importe comment, en tout cas. 17-BB

Ben oui, [je] participe beaucoup, je reviens à mon petit lac Michaud là. Le petit lac Michaud là le monde qui vont là : (ils disent) ah c'est beau! Des belles montagnes pis tout ça. Ouais, mais y'a du travail de fait par les agriculteurs, la vue que vous avez là c'est les agriculteurs qui l'ont fait. 18-P

Pour la grande majorité d'entre eux, c'est grâce à leur travail que le territoire que tous habitent est « vivant ». Le paysage agricole qu'ils font produire la campagne vivante et le « cultivé » est essentiel à l'attribut vivant du territoire. On pourrait dire que le « cultivé » est essentiel au territoire habité.

Différentes représentations de la nature se dessinent dans les propos sur les pratiques agricoles. À l'instar de ce que soutient Mieville-Ott (2002), les résultats suggèrent que trois familles de représentations de la nature tendent à exister chez les agriculteurs. Ainsi, entre une nature à maîtriser notamment pour affirmer une maîtrise socioprofessionnelle du métier, une nature à respecter qui s'apparente souvent au discours environnemental et une nature comme modèle, les discours et les pratiques organisent l'espace agricole et révèlent des conceptions différentes de cette nature cultivée. Mais malgré ces différences, la campagne dont il est question dans les descriptions ci-haut est pour tous, la campagne d'une nature cultivée. Même pour le producteur maraîcher dont le profil de discours fait de la nature une sorte d'idéal, la reconnaissance du paysage de la campagne aimée inclut l'agriculture telle que nous venons de la présenter : « *qu'est-ce qu'il y aurait le long des chemins s'il n'y avait pas d'agriculture?* ».

Dans les descriptions des paysages appréciés et à travers lesquels ils s'identifient, la majorité met en scène le fruit du travail agricole. Dans plusieurs cas, le fait d'être responsable d'une grande superficie de territoire, de cultiver et que ce travail soit visible, mobilise un fort sentiment de fierté. Les propos servent à dire qu'ils font le paysage — plus que d'autres encore, qu'ils y participent activement. Ainsi, la mise en culture de grandes superficies de territoire est fortement ressentie comme un rôle important que joue l'agriculture pour la société en général, rôle que les répondants jugent trop peu valorisé. Ainsi, les individus qui cultivent grand se sentent à la fois particulièrement fiers de ce travail, mais aussi en décalage avec la reconnaissance accordée par autrui. Ce sentiment est d'autant plus fort lorsque l'activité agricole semble réduite à l'activité de quelques individus sur un rang ou même, comme dans cet extrait, au dernier agriculteur d'un rang.

Toutes les terres qui restent, c'est tout à moi. Tsé, c'est grand, c'est énorme, c'est vrai... C'est du bois, c'est tout à nous autres. Les terres, c'est tout nous autres qui cultivent, y n'a pas d'autre (sur son rang). 02-BB



Photo 5 : La grandeur de la superficie cultivée : ici une vraie fierté 02-BB

Or, le fait de cultiver de grandes superficies n'est pas forcément corrélé à la prospérité économique de la ferme. Ainsi, certaines productions, et parfois celles qui ne sont pas associées aux revenus les plus importants, occupent de grandes superficies de territoire. C'est le cas pour les fermes en production de bœufs de boucherie dont les champs en foin occupent souvent, en regard de la taille économique des fermes, de grands espaces. Cette question soulève donc le rôle que ces producteurs jouent sur le territoire, question à laquelle nous reviendrons plus loin. En guise de prémisse à cette réflexion, il faut réaliser que paradoxalement, ce sont des productions actuellement fragilisées. La précarité de plusieurs fermes bovines est bien réelle. Pour le producteur cité ci-haut, on comprend la nature de la fierté qu'il ressent, mais aussi les raisons d'une certaine angoisse au fait qu'il soit seul sur son rang.



Photo 6 : Un grand champ dont les obstacles (clôtures et haies) ont été supprimés 17-BB

Ça ici c'était un peu, bien un peu un lien avec l'autre, mais là tu as l'immensité, là tu as l'immensité, la grandeur de notre entreprise, toutes les terres qu'on voit c'est tout à nous autres, ouais c'est toute la ferme. 17-BB

Par ailleurs, tous incluent plus ou moins fortement cette nature cultivée dans une autre nature, celle qui caractérise ces attributs forts du territoire dans lequel ils vivent. D'une certaine manière l'une et l'autre, et l'on pourrait même dire l'une en lien avec l'autre, participent au paysage auxquels les agriculteurs matapédiens s'identifient.

4.4.2 La nature cultivée et l'autre nature : fondements du paysage mosaïque

La nature cultivée qui façonne la campagne habitée est quotidiennement vécue à proximité d'une autre nature, celle qui caractérise, aux yeux de tous, le territoire dans lequel les agriculteurs interrogés vivent. Pour tous les répondants, la proximité d'une nature

plus sauvage, dont la forêt, les montagnes, les cours d'eau et les lacs sont la manifestation, participe à ce qui contribue à l'attachement au lieu. Il semble que cette nature⁶ extérieure à l'activité agricole soit, dans bien des cas, indissociable de l'amour du métier qu'ils exercent. Cette proximité semble donner un sens au fait même de cultiver la terre.

Cette reconnaissance du paysage dans lequel les répondants interrogés travaillent quotidiennement représente une motivation pour l'exercice du métier lui-même. La beauté du paysage qui est exprimée à plusieurs reprises par tous les répondants sans exception, justifie pour plusieurs le fait d'habiter et de cultiver ici. Elle contribue à donner un sens à une activité parfois difficile sur le plan économique comme cela est le cas pour un producteur de bovins de boucherie dont la ferme est économiquement précaire :

C'est mes terres [...] c'est un beau paysage tsé. On est haut. Pis, tantôt tu disais, si j'aurais pris la photo dans le temps des feuilles, j'y ai pas pensé, à partir d'icitte c'est tout orange. Toute c'te côte-là, ça c'est rien que de l'érable. C'est rien que de l'érable. 02-BB

Ou à ce producteur céréalier :

Quand je travaille dans les champs là, je regarde tout le tour, pis je trouve ça beau avec le décor de la montagne, les maisons ici que je vois au loin quand chu dans le champ. 07-C

⁶ On pourrait dire une nature « sauvage » dans le sens où elle n'est pas travaillée par l'agriculture, où elle ne semble pas travaillée par quiconque.



Photo 7 : Les champs cultivés, la montagne, les maisons au loin : le paysage aimé 07-C

Lorsqu'ils décrivent leur territoire, les agriculteurs incluent de manière quasi systématique l'idée très fortement ressentie de la diversité qui participe au paysage qu'ils apprécient.

Ben, c'est sûr que quand on arrive, ce qui nous frappe le plus, quand t'arrives sur le dessus de la côte, c'est la vision qu'on a. Mais quand tu vois le lac pis les montagnes, c'est sûr que le relief est différent qu'à ben des places ailleurs là. 05-OL

C'est un relief assez montagneux. Y'a de toute hein! Y'a des forêts, c'est la diversité, j'pense, qui parle mieux de la municipalité. 11-P

Oui, le peuplement forestier y'est pas identique non plus c'est résineux, c'est feuillus, c'est feuillus durs, feuillus mous, c'est pas de la même couleur non plus. 09-C

On a un paysage extraordinaire pis ça il y a personne qui est insensible à ça, parce que c'est rare qu'on peut voir des aussi beaux paysages que ça pis, si je veux pousser ça encore plus loin, pour les épater complètement, je leur dis suivez le chemin qui monte là, faites une petite marche d'une heure de temps, montez en haut de la tour d'observation et de là on voit toute la vallée au complet, au complet, c'est comme une courte pointe de champs, de forêt, je vais montrer ça en premier pour la moyenne des gens. [...] C'est la diversité pis aussi le fait qu'il y a des petits arbres, il y en a des grands, c'est hétérogène. Parce qu'une forêt d'épinettes plantées c'est toute la même hauteur, c'est tout cordé en rang. 03-MB



Photo 8 : Peuplement forestier diversifié :
un élément de paysage valorisé 03-MB

Agriculture, forêt, lac, je pense que tout ça va ensemble, ici avec le lac Matapédia, tu as le lac-au-Saumon, tu as les rivières à saumon à Causapschal, je pense que c'est un tout là. 17-BB

Dans tous les cas, la diversité, ce que certains n'hésitent pas à nommer « mosaïque » de leur paysage quotidien, est ressentie comme étant très importante et constitutive d'une particularité qui leur est propre. Et pour plusieurs, les caractéristiques du paysage qu'ils décrivent orientent les activités agricoles qui y sont effectuées. Le fait d'être en territoire agroforestier produit ainsi, pour certains peut-être plus que pour d'autres, une autre agriculture.

J'vois l'érablière, la ferme, pis du bois là, avec les tracteurs tout ça... Oui, parce qu'icitte le territoire y est faite de même, je ne pourrais pas faire rien que du lait.
12-L-F

C'est grand oui, ben avec le boisé tout là. Tout est compris. Nous autres, on n'a pas de terres complètes que c'est rien que de la terre, mais y a tout le temps des boisés au bout. 02-BB

Cette diversité est, pour la majorité des répondants, profondément liée à l'attachement qu'ils ressentent et au processus d'identification au territoire dans lequel ils vivent. Mes montagnes, mon lac font partie du discours, faisant du paysage l'objet d'une réelle appropriation :

À toutes les fois que je vois mes montagnes, je vois mes montagnes, mon lac, quand je cultive dans le champ ici en arrière, peu importe où je suis, j'ai besoin de voir mes montagnes, j'ai besoin de voir mon lac, j'ai besoin de me promener sur les terres, j'ai besoin, j'ai besoin d'être sur la terre [...]. 04-L

L'identification au paysage s'opère pour la majorité de manière puissante à travers cette nature qu'ils nomment — importante autour d'eux — et à l'intérieur de laquelle ils s'insèrent en pratiquant l'activité agricole. Parfois, la construction identitaire prend forme à

travers la quasi-juxtaposition des deux. La forêt participe alors fortement au processus d'identification. L'harmonie entre les espaces cultivés et la nature environnante est puissamment ressentie. Le fait qu'ils soient eux-mêmes agissants dans cette nature participe à la construction de la représentation paysagère. Le paysage exprime alors une quasi-fusion de l'espace cultivé avec la nature plus sauvage. Cette posture peut parfois conduire à exprimer une différence versus une agriculture jugée moins positive pour l'environnement.

C'est le bouleau blanc, on voulait une photo avec le bouleau blanc, on en avait beaucoup pis il en avait des plus belles photos, mais celle-là est intéressante parce qu'il y a à la fois le jardin, le bouleau blanc pis une section qu'on a respecté de notre terre, cette section-là ici entre le bouleau blanc et les jardins c'est une zone très humide pis avoir été un producteur conventionnel peut-être qu'on aurait essayé de la battre pour essayer de faire sortir l'eau pis essayer de la cultiver, nous autres on s'est dit c'est une terre humide, elle a un potentiel. 03-MB



Photo 9 : Un bouleau blanc à proximité des jardins et d'une zone humide : la quasi fusion de la nature cultivée et de la nature sauvage 03-MB

Pour d'autres, sans qu'il y ait cette juxtaposition, le sentiment de faire néanmoins partie de cette nature qui constitue une caractéristique forte du territoire dans lequel ils vivent est tout autant ressenti.

Ben, c'est des terres cultivées qu'on est en possession. C'est grand, c'est dans nature. Y'a de toute... Tsé des fois l'été on a du chevreuil, y'a de l'orignal. Les terres ne sont pas abandonnées. On cultive les fonds de terrain. Dans l'bois, on les cultive. 02-BB



Photo 10 : La terre et les boisés cultivés : les deux participent au sens du métier 02-BB

Tantôt, je te l'ai pas mis, mais ça c'est ma rivière pis ça c'est ma ferme, ça c'est pris dans le rang de l'autre bord. C'est tous mes champs une partie de mes champs... pis regarde nous les montagnes nous entourent tout le temps sur les photos. Tout le temps, tout le temps, moi je suis sensible à ça. 09-C

Oui, chaque fois que je pose la ferme ici la montagne est en avant... Ben c'est le paysage, j'aime ça parce que t'arrives sur le dessus, là on le voit moins, on voit moins la dénivellation de la côte là, mais moi je trouve ça beau avec la ferme, les champs, quand t'arrives à l'automne les champs sont jaunes, après ça t'as le paysage, t'as Amqui là, pis l'autre montagne qui est là ici. C'est le décor que j'aime là. 07-C

Cette proximité possible avec la nature plus sauvage devient aussi le signe d'une bonne agriculture. Implicitement, cette proximité contribue à montrer une agriculture caractérisée par des bonnes pratiques agricoles et peut-être ainsi implicitement distincte d'une agriculture plus intensive. Ainsi, ce producteur céréalier, un des plus gros de la Matapédia, n'hésite pas à utiliser une photo prise au bout de son champ et qui montre un orignal à l'orée de son boisé. Ce qu'il souhaite dire ainsi c'est une certaine « virginité » de la nature dont la faune sauvage semble être le signe et qui prouve en quelque sorte une agriculture respectueuse de son environnement. La nature sauvage permet ici de qualifier la nature cultivée.



Photo 11 : L'orignal à l'orée du champ cultivé : la proximité entre nature cultivée et nature sauvage 09-C

D'ailleurs, l'idée d'une nature pure, non polluée, presque vierge revient dans presque tous les discours. Elle caractérise, aux yeux des agriculteurs, le territoire matapédien et constitue pour tous une qualité dont ils sont fiers et qui ne s'oppose pas à l'activité agricole.

On boit dans cette eau-là, les filles se sont rendues compte à quel point on avait de la chance d'avoir de l'eau là, parce que là quand tu entends en ville, faites chauffer votre eau il y a des problèmes d'égouts, nous autres on a accès à de l'eau pure tout le temps peu importe ce qui arrive, été comme hiver. 03-MB

Moi ce que je fais, j'ai jamais buché au côté des ruisseaux, ces ruisseaux-là sont tous en bois. C'est parce que ça assèche l'affaire pis s'il y a de la truite il y en aura plus [...] Ouais, pis ils (les truites) partent du lac, pis ils montent dans le petit ruisseau. Je ne suis pas un gars pour détruire les côtés, je trouve ça beau. 06-O

Ils sont plusieurs à parler de leur ruisseau à truites, de la rivière Matapédia pleine de saumons, du Lac Matapédia où l'on peut se baigner. L'unanimité entourant la qualification des bandes riveraines n'est d'ailleurs probablement pas étrangère à cette appréciation forte de la pureté de leur nature sauvage qui se traduit pour beaucoup par la qualité des cours d'eau. Cette caractéristique sert d'ailleurs à marquer une différence par rapport à d'autres régions. Elle signifie pour plusieurs, l'aspect positif de leurs pratiques et donc une différence entre leur réalité agricole et celles de régions où l'agriculture est plus intensive. C'est le cas, même ici, pour ce producteur porcin, qui par ailleurs entretient un discours fortement productiviste tout au long de l'entretien, il parle ici de l'importance des bandes riveraines mais, à travers cela, de la différence de sa région versus des régions où l'agriculture est plus intensive :

Ah, c'est indispensable (les bandes riveraines), ça c'est certain, ben aujourd'hui pour avoir des bonnes pratiques de culture il faut que tu protèges tes cours d'eau. Il faut que t'aies des voies d'eau engazonnées mais ici ça a toujours été présent (...)

quand tu fais des cultures qui sont plus ou moins payantes, ben tu t'arranges pour prendre les gros morceaux (de terre) pis le reste tu laisses ça là. Tandis que quand tu te retrouves à Saint-Hyacinthe, tu fais des cultures qui sont plus payantes, ben là tu vas essayer d'en faire le plus grand possible parce que la terre vaut cher. Nous autres quand y s'est instauré les bonnes pratiques agroenvironnementales, en même temps ça été mis avec les « PAEF⁷ » pis tout ça, ben on n'a quasiment rien changé parce que c'était la même maudite affaire! 11-P

Autrement dit, les bonnes pratiques environnementales n'ont jamais été une contrainte dans sa région, parce que le type d'agriculture n'a jamais été vraiment intensif. L'agriculture n'est assimilable ici à aucun type de pollution. La nature cultivée, même dans un discours plus franchement productiviste, n'est jamais contradictoire avec une nature sauvage.

4.4.3 La forêt, à la fois en dehors et en dedans

Pour plusieurs répondants, la forêt représente une position mitoyenne entre cette nature plus sauvage à laquelle elle appartient et l'espace cultivé à l'intérieur duquel elle est souvent incluse. À la fois en dehors et en dedans, il est important d'en déterminer les limites et, en même temps, nous le verrons, elle peut être teintée des logiques de l'espace cultivé. Rappelons que nous sommes bien en territoire agro-forestier et, dans les faits, plus forestier qu'agricole. Ainsi, pour tous, elle représente une réalité bien présente.

Disons d'abord que, comme nous l'avons exposé au chapitre 3, presque tous les répondants possèdent des boisés sur leurs terres. Les proportions varient d'un agriculteur à l'autre, mais pour certains, ces boisés constituent parfois des portions non négligeables de la propriété. Ceux-ci sont parfois associés à des activités forestières de prélèvements

⁷ Plan agroenvironnemental de fertilisation (PAEF) mis en place en 1997, encadré depuis 2002 par le Règlement sur les exploitations agricoles (REA). À cet effet, un diagnostic est établi dans le cadre d'un Plan d'accompagnement agroenvironnemental (PAA), programme lancé en 2004-2005 (<http://www.cdaq.qc.ca/ShowDoc.asp?Rubrique=365&Document=387> [page consultée le 14 juin 2013])

sporadiques lorsque le prix du marché du bois est intéressant ou tout simplement pour s'approvisionner en bois de chauffage. Pour l'un d'entre eux, les activités forestières de prélèvement représentent un supplément au revenu. Cependant, la chute du prix du bois qui a cours depuis quelques années, représente pour certains agriculteurs, un changement dans les pratiques de prélèvement. Quelques répondants n'avaient pas effectué de prélèvement sur leur boisé et ne comptaient pas le faire à court terme, jugeant ce travail inutile financièrement pour le moment. Par ailleurs, plusieurs ont une érablière sur leur terre.

D'entrée de jeu, il est important de dire que la forêt fait partie, pour tous les répondants, de la reconnaissance du paysage qu'ils apprécient et auquel ils s'identifient. Elle mobilise très souvent des registres affectifs, identitaires, hédonistes puissants. Ce thème recoupe systématiquement des thèmes liés aux caractéristiques du territoire, à la reconnaissance de ses qualités paysagères, au fait de se sentir bien. Les boisés sont toujours valorisés. Ils sont nommés comme des constituants signifiants du paysage et sont constitutifs de la mosaïque du paysage qui est le leur. Pour la majorité d'entre eux, aller en forêt, s'y promener, entretenir une érablière, correspond à quelque chose de profondément ancré dans le fait d'habiter ici plutôt qu'ailleurs. C'est ce que tous disent ici à leur manière :

Le printemps là, nous autres, on a hâte à la cabane à sucre. Parce que moi y'a un printemps mon père était tombé malade dans l'hiver, pis là ma mère a dit « hey vous êtes pas pour entailler, vous avez pas le temps », pis tout ça, c'est mon père qui s'occupait de faire les produits pis tout ça. Pis, quand c'est arrivé le printemps, la pique nous a pogné pis on y a été pareil! On l'a ouvert pareil pis on... On dirait c'est dans famille, c'est dans les mœurs nous autres, l'printemps c'est la cabane à sucre, on aime ça! Ça nous donne un surplus d'ouvrage, mais on aime ça en tabarouette. 02-BB

Dans la forêt, je me sens chez nous. Ah oui, une forêt de feuillus je me sens en sécurité. 03-MB

Les enfants quand ils vont voir le grand-père, le grand-père se sent tellement bien quand il est dans le bois regarde ça se transpose dans les enfants, les enfants voyaient le beau-père heureux et sont avec, c'est leur grand-père pis le grand-père est heureux dans le bois pis, ils sont heureux avec lui là. 04-L

Quand je m'en vais dans le bois moi je suis bien, je suis bien. 06-O

Cet attachement n'empêche pas l'importance d'en maintenir les limites. Ainsi, presque tous accordent une importance réelle à bien définir les limites de ces boisés, ces portions forestières qui bordent presque systématiquement les champs cultivés. Ces limites sont importantes, elles apparaissent fondamentales pour tous et représentent « une clarté dans la lecture du paysage » (Mieville-Ott, 2002 : 87).

Entre le gros arbre pis la maison. C'est un champ là pis c'est bordé de bois en haut. Pis c'est super beau! Tu peux pas imaginer! C'est super beau! Tsé on dirait que c'est coupé au couteau. 13-L

La terre faite n'avance pas dans le bois, c'est le bois qui avance sur la terre. Tsé c'est de même, comme là-bas la terre que j'ai achetée, le voisin est en bois, mais il y avait peut-être bien 30 pieds dans le champ, tsé mon champ est là, il y a peut-être bien 30 pieds de brousse. Il y a un bout qui est beau, qui est propre, mais il y a un bout en bas au bout là, et sainte!16-L

Ah oui, oui, on laisse pas avancer le bois sur notre terre. C'est sûr. 01-LB

Ben y a tout l'temps de l'ouvrage à faire là-dedans. Des fois, quand qu'on laboure le champ, on peut aller travailler sur le bord du bois quand on décide de couper des arbres. On va débroussailler, pis on améliore là pour pas que les arbres empiètent tout le temps dans le champ parce que c'est sûr que si tu tasses d'un pied à toutes les années, tu t'aperçois que..., on s'organise pour l'entretenir, pour pas en perdre. 02-BB

Assurer la clarté de ces limites est, en partie en rapport étroit avec la notion d'entretien mais aussi bien sûr avec l'idée qu'il est crucial de garder l'intégralité des superficies cultivées, de ne pas laisser la forêt empiéter sur l'espace cultivé. Bien que tous apprécient le paysage formé des champs bordés de ces boisés, c'est, pour beaucoup, dans la mesure où ces limites sont rendues clairement visibles que le paysage en est apprécié. Ainsi, quand ce producteur laitier dit que « C'est super beau on dirait que c'est coupé au couteau », il dit bien ce qui rend beau. C'est, d'une certaine façon, la clarté entre les deux natures (cultivées et sauvages) qui rend le paysage particulièrement beau.

Bien que l'affirmation des limites représente pour la majorité quelque chose d'essentiel, et qu'elle semble faire de la forêt une entité bien distincte de l'espace cultivé, la forêt occupe néanmoins une position particulière. En effet, pour beaucoup, elle fait en même temps partie de l'espace cultivé. Cette position qui peut sembler contradictoire est ici plutôt complémentaire. Ainsi, pour plusieurs, le vocabulaire même qui est utilisé pour qualifier les activités forestières est éminemment agricole. Il s'agit de récolter, de cultiver, voire d'entretenir la forêt comme on entretient sa terre. Cet entretien semble fortement lié à l'idée de continuité elle-même profondément associée à l'activité agricole. L'aspect cyclique des activités agricoles, jumelé souvent à la poursuite d'une activité inscrite dans l'histoire familiale participe à cette logique de continuité qui semble contribuer au sens du métier. Or, l'activité forestière sur ces boisés de ferme poursuit le plus souvent cette même logique. Nous verrons plus loin que c'est cette logique qui est bousculée et dont ils parlent lorsqu'ils décrivent les paysages qu'ils n'apprécient pas.

Un bois, ça se cultive, c'est du long terme hein. Plusieurs générations. 02-BB

Ben j'les faite y a quelques années. J'l'ai faite faire par des bucherons. Pour ramasser ce qui était ramassable. Y'ont bien travaillé. Ah oui, y'ont rien brisé. Ça paraît pas qu'y ont buché. C't'une récolte que tu fais. 13-L

La forêt qu'ils apprécient et dont ils parlent avec attachement est la forêt mixte caractérisée par la présence de feuillus et de conifères. Cette forêt mixte correspond à la diversité qu'ils nomment et qu'ils apprécient. Pour les plus âgés, l'arrivée des plans d'aménagement forestier dans les années 70 a mené à la disparition de cette forêt qui a souvent été massivement replantée en conifères jugés plus rentables économiquement. Or, il n'est pas facile de cultiver sa forêt au sens où l'entendent plusieurs d'entre eux, lorsque les peuplements sont uniformes en essences et en âge. Pour ce producteur céréalier, ce changement n'est pas facile à intégrer, il représente une réelle opposition entre son désir d'entretien et le type de récolte qu'imposent ces peuplements. Il s'oppose en quelque sorte à l'idée de continuité associée tant à la terre cultivée, qu'aux boisés qu'on cultive.

Parce que j'avais, ben c'est sûr que dans les premières années la société quand y faisait l'aménagement, c'tait les plans du gouvernement-là, eux autres y disaient t'enlève les feuillus pis tu gardes juste les sapins pour la production. Parce que c'était des forêts mixtes, y'avait des places c'était juste du sapin, mais y'avait du bouleau, y'avait du tremble y'avait d'autre chose. Eux autres y enlevaient tout ça pis y replantaient, y faisaient garder plus les sapins à la place. [...] J'aime mieux une forêt mixte, parce qu'une forêt mixte tu peux aller prélever, une année tu vas aller prélever du sapin et de l'épinette, dans 4-5 ans tu peux dire j'vas aller me chercher du bouleau, les sapins ont le temps de reprendre, y a toujours un renouvellement qui se fait. 07-C

Pis les premiers temps en 70 quand la société de la vallée a commencé, la qualité de nos ingénieurs c'était qu'on enlevait tout le tremble, le bouleau pis on gardait le sapin pis l'épinette, tout ce qui a de la grosse valeur, le reste du bois ç'a pas de valeur, on enlève tout ça, on est resté avec des beaux boisés d'épinettes et de sapins, quand la tordeuse des bourgeons d'épinettes est arrivée elle était morte de rire, elle n'avait pas à se détourner, elle a tout coupé. 17-BB

À travers les propos de ces agriculteurs ci-haut, c'est aussi une critique de l'ingérence des « professionnels » qui ont participé, selon eux, à intervenir massivement sur un territoire jusqu'alors géré par la population et à commettre des erreurs qui ont marqué en

quelque sorte leur territoire. C'est une certaine méfiance à l'égard de la professionnalisation des expertises en matière d'aménagement du territoire qu'ils expriment lorsqu'ils font référence aux prescriptions des ingénieurs forestiers qui ont favorisé la replantation forestières en essences résineuses; plantations qu'ils critiquent ici. Cela semble avoir conduit, pour certains, au sentiment d'une certaine dépossession d'une maîtrise qui s'était jusque-là manifestée dans les champs comme dans la forêt. Rappelons que c'est à la même époque que sont arrivés des ingénieurs agronomes qui sont à l'origine du redressement de plusieurs ruisseaux et qui ont recommandé l'enlèvement de la végétation le long de ceux-ci. Cette méfiance à l'égard de l'expertise « professionnelle » est ressortie ici et là au cours des entretiens. Ainsi, le contexte de contradiction qu'ont vécu certains agriculteurs plus âgés, entre des prescriptions de performance et, plus tard, des prescriptions de protection de l'environnement, peinent à trouver un sens.

Cependant, pour un agriculteur en production porcine, ancien travailleur forestier, la forêt qu'il apprécie est aussi la forêt plantée en épinettes qui est associée au travail forestier qu'il a beaucoup aimé par le passé et qu'il a laissée pour la production porcine. Le regard qu'il porte sur la forêt est différent pour lui. La monoculture d'épinettes n'est pas associée à une perte de diversité et ne contredit pas l'idée d'entretien qui s'exprime pour lui par la coupe elle-même (coupe à blanc) et les cycles de replantation. Ce qui est intéressant ici c'est que cet agriculteur n'a pas, dans le quotidien de son travail, les mêmes pratiques agricoles que les autres agriculteurs rencontrés. Il ne possède pas de terre et ne pratique aucune activité de travail au champ. Cela le conduit peut-être à entrevoir différemment l'idée de continuité et d'entretien qu'il assimile plus aisément aux pratiques forestières passées qu'il a vécues. En même temps, ce qu'il apprécie et valorise — cette forêt buchée et replantée synonyme d'un travail bien fait — se confronte au regard de la société qui tend à condamner cette pratique. Il avait un réel malaise, une réelle difficulté à conjuguer son propre regard et celui des « autres ». En même temps, évoquer l'abandon de ce travail forestier faisait surgir une réelle tristesse.

Quand j'étais technicien forestier on était dans la forêt vierge [...] pis on ouvrait de la forêt vierge pis un coup que c'était ouvert c'était des beaux buchers, pis y avait de l'ouvrage de fait, c'était bien fait pis je trouvais ça beau, je trouvais ça correct. Moi je trouvais ça beau, mais Richard Desjardins y serait passé là pis y aurait pas dit que c'est beau. [...] Moi j'étais fier de l'ouvrage qu'on faisait, pis j'étais fier de mon métier, pis j'aimais ça; quand je travaillais, j'avais pas l'impression de travailler parce que j'aimais ça O.K. j'aimais ça en tabarouette. Question : Aimez-vous plus ça que ce que vous faites maintenant? Oui. C'est parce que je suis un gars de bois, j'ai été élevé dans le bois, depuis que j'ai six ans, moi j'arrivais de l'école et j'allais voir mes collets de lièvres [...] Mais y avait plus d'ouvrage, de coupes forestières. 18-P

C'est aussi pour ce répondant que la notion de paysage est apparue la plus difficile à exprimer notamment lorsqu'est venu le temps de prendre les photographies. Là aussi, le regard des autres semblait problématique.

4.4.4 La difficulté à faire partie du paysage : ce que le paysage a permis de dire

En effet, une problématique particulière est apparue pour ce représentant de l'agriculture hors sol qui le conduisait à un autre rapport au territoire. D'abord, la notion de paysage n'était pas évidente à faire ressortir justement parce que le territoire n'est pas investi de la même manière (pas de travail quotidien au champ, pas de possession de terres). Alors que la plupart des agriculteurs rencontrés ont facilement assimilé l'idée de paysage à celle de leur propre activité agricole, ce lien est plus difficile à faire ici. L'agriculture faisait bien selon lui le paysage (comme une citation plus haut le laissait sous-entendre), mais plus difficilement l'agriculture qu'il pratique.

Ben, vu qu'on n'a pas de terre, c'est ça le problème, tsé on parlait d'agriculture pis nous on n'a pas de terres, dans le fond il y a juste les bâtisses pis les lots à bois.
18-P

De plus, peu d'éléments du paysage étaient facilement identifiables pour exprimer le métier. Le discours de cet agriculteur s'est révélé fortement révélateur des tensions sociales suscitées par la présence de l'agriculture porcine sur le territoire. En effet, la production porcine est marginale dans la Matapédia puisque très peu de fermes de ce type existent. Elle soulève dès lors un autre registre notamment celui des conflits sociaux entourant la production porcine qui semble difficile à intégrer sans heurt dans une région où l'agriculture offre en général un tout autre visage. Par ailleurs, les difficultés ressenties et les propos ressortis lors de cet entretien ont permis de montrer à quel point le paysage permettait d'aborder les questions environnementales et les rapports sociaux plus difficiles associés aux pratiques inhérentes à cette production. La difficulté de s'intégrer au paysage, la difficulté d'en parler à travers les pratiques agricoles, a conduit à mettre en relief des éléments forts de la représentation socioprofessionnelle du métier qui semblent poser problème au plan social.

En effet, le paysage a permis d'aborder les difficultés ressenties par ce producteur. Cela est notamment le cas lorsqu'il tente d'expliquer l'importance que jouent les plantations d'épinettes autour de ses bâtiments. Ces plantations servent à apaiser des tensions, à cacher en quelque sorte tous les signes de sa production et donc à tenter de se soustraire aux regards des autres. À l'envers de tous les autres agriculteurs, il ne peut afficher la fierté de sa pratique qui dérange socialement. Alors, pour illustrer son métier, il montre, entre autres, celle d'un champ cultivé par un des agriculteurs chez qui il vend une partie de son lisier. Ce qu'il cherche à dire ici c'est l'issue positive du lisier (associé alors à la fertilisation d'un champ qu'il trouve beau). Mais très vite, parler de ce lisier l'amène à parler du cœur du problème social de sa production agricole. Cela le conduit à dire combien la gestion du lisier est difficile en termes de cohabitation avec les voisins. Combien cette gestion l'éloigne de la reconnaissance sociale qu'il souhaiterait.

Si j'avais une baguette magique là, je n'aurais plus de fosse (fosse à lisier) [...] les maudites fosses, c'est pas terrible. Je parlais avec un autre meunier qui étendait à

deux heures de routes, ça lui coûtait un million par année juste pour étendre (son lisier). [...] nous autres, le Lac y est contaminé par quoi là? La biologiste est venue pis elle a dit c'est à cause du déboisement, c'est à cause qu'il y a trop de chalets sur le long du lac, c'est à cause de ben des affaires [...] nous autres on n'étend même pas là pis on s'est fait viser. Ça j'ai trouvé ça cheap. 18/P

Il ajoute une autre photo pour montrer ce qui représente le mieux son métier; il montre alors un de ses chemins à partir duquel il a prélevé du gravier qu'il a offert à la municipalité lors de travaux de voirie antérieurs. Ce qu'il souhaite décrire c'est une notion d'entraide, un geste de don, qui fait contrepoids à la difficulté ressentie pour exprimer la fierté de son métier. Ce don, c'est une démonstration d'une implication sociale, d'une intégration dans la communauté avec laquelle par ailleurs il vit des conflits.

4.5 DES PAYSAGES QUI FRAGILISENT

Les paysages du quotidien peuvent aussi choquer, voire fragiliser le rapport au territoire que d'autres paysages contribuent à construire. Certains paysages ou certaines manifestations dans le paysage fragilisent notamment fortement les représentations du métier d'agriculteur. Ce qui est exprimé alors avec force, c'est la négation de ce qui constitue le rôle même de l'agriculture tel que les agriculteurs le perçoivent.

Ainsi, c'est à travers ce qu'ils montrent et disent au sujet des paysages qu'ils n'aiment pas que se traduit peut-être avec le plus de netteté les rapports sociaux et la manière dont l'agriculture est ressentie comme étant mal valorisée. C'est ici que se traduisent avec le plus de vigueur les sentiments parfois de profond désarroi face à la fragilité d'une agriculture somme toute en partie marginalisée. Les propos auront souvent été très émotifs, révélant de profondes inquiétudes et auront permis de mettre en mots et en images ce qui heurte les agriculteurs matapédiens. Il est important de mentionner que des récurrences fortes sont apparues et qu'elles sont révélatrices de malaises parfois profonds. Pour des

raisons différentes certes que ce qui était dit au sujet des paysages appréciés, les paysages dévalorisés auront servi à parler du métier d'agriculteur et à nommer ce qui constitue pour beaucoup une motivation réelle à l'exercer.

Trois éléments de paysage sont ressortis. D'une part les terres abandonnées (ou comme on peut le voir pour certains, celles dont la fonction agricole est détournée) et qui retournent en friche, les terres qui sont replantées et les coupes à blanc. Il est intéressant de signaler que loin d'être sans relation, et même si les coupes à blanc n'affectent pas les terres agricoles à proprement parler, ces éléments heurtaient plusieurs répondants pour des raisons touchant, de manière assez profonde, la façon dont les agriculteurs perçoivent leur travail.

4.5.1 La friche : visage d'une terre morte

La notion d'abandon est celle qui revient le plus dans le discours et dans le corpus de photos illustrant ce qui n'est pas apprécié dans le paysage. Ainsi, tous les signes visibles d'un abandon sont durement jugés, mais plus encore, ils fragilisent profondément le sens du métier lui-même, celui de garder vivant le territoire.

Les terres abandonnées qui reprennent en friche ne sont pas présentes de manière homogène sur le territoire matapédien. En effet, la disparition du nombre de fermes a touché la Matapédia comme ailleurs. Mais elle n'a pas représenté partout une diminution marquée de la superficie cultivée, car, comme ailleurs au Québec, les fermes en exploitation les ont souvent acquises et conservées en culture. Ce maintien de la superficie cultivée représente d'ailleurs une fierté réelle. Les agriculteurs qui ont acquis ces terres sentent le poids positif de leur pratique agricole. Cependant, comme le montre le tableau ci-bas, la superficie des terres mises en valeur par l'agriculture a tout de même diminué depuis les cinq dernières décennies.

Quelques statistiques agricoles pour la MRC de la Matapédia 1951-1981-2011 (Source : Statistiques Canada 1951, 1981, 2011. Compilation : J. Ruiz)

	1951	1981	2011
Nombre total de fermes	2 604	438	207
Superficie totale des fermes (ha) dont :	127 049	66 078	44 870
- Superficie des terres mise en valeur par l'agriculture (ha ; terres en culture, jachères et pâturages ensemencés), dont :	47 451	33 343	24 184
- Terres en culture (ha) dont :	32 469	24 459	22 048
Avoine (ha)	7 423	2 984	2 686
Orge (ha)	247	2 431	3 314
Foin cultivé	18 561	16 388	13 725
- Pâturages ensemencés (ha)	13 238	7 508	2 136
- Autres terres (forêt, pâturage naturel, milieu humide, etc.)	79 597	32 735	20 049
Nombre de vaches laitières	12 899	8 193	7 100
Nombre de porcs	15 308	2 248	<i>confidentiel</i>

Ainsi, plusieurs municipalités ont, à divers degrés, des portions de territoire qui sont concernées par ce phénomène qui s'accroît au fil des ans (MRC, 2001). Les terres en friches sont souvent la première étape d'un processus qui mène à l'obtention du droit de les replanter, qui pour les propriétaires qui le font assure un petit revenu. Pour les agriculteurs, la friche heurte de plein fouet la fierté à entretenir le territoire. La présence de la friche correspond à une négation profonde de la place accordée à l'agriculture et à la valorisation du travail d'agriculteur. Plus encore, ces friches sont la marque visible d'un abandon et donc d'une perte historique et sociale réelle par rapport à une réalité agricole qui a déjà été autre. Ces terres abandonnées illustrent une réalité agricole parfois précaire et, pour certains, l'incompréhension par la société en général du rôle essentiel qu'ils considèrent jouer sur le territoire matapédien. La friche fait d'autant plus mal que certains secteurs ont un historique de défrichage récent, parfois presque contemporain; celle du père par exemple.

Ouais, ben c'est de mon grand-père. La ferme est de mon grand-père. Mon grand-père y'est arrivé ici dans années 40 dans le rang, pis y'avait aucune terre de défrichée icitte avant. 02-BB

L'abandon des terres représente donc pour beaucoup quelque chose de difficile à accepter, voire de totalement inacceptable. Les mots employés sont souvent très forts et servent à exprimer une opposition ressentie entre une pratique jugée en grande partie responsable de la vitalité d'un milieu et son abandon, synonyme visible d'une atteinte à cette vitalité territoriale.

C'est pas cultivé! Ça fait plusieurs années que ça pas été relevé, ça... C'est là, c'est mort. C'est une terre morte, pis une belle terre de même morte sur le bord du chemin de même, c'est dans la vallée [...] J'ai dit c'est intolérable. 01-LB



Photo 12 : La friche : une terre morte 01-LB

Bien que la terre ne soit pas morte sur le plan écologique, puisqu'une reprise en friche est un retour éventuel à la forêt, elle n'en constitue pas moins une terre morte sur le plan social. En effet, la terre morte s'oppose à l'agriculture vivante, au travail agricole qui est

celui de produire du vivant et de garder vivant le territoire. Une « agriculture vivante » est d'ailleurs un leitmotiv qui revient tout au long des entretiens. Les agriculteurs parlent de leur activité agricole comme étant synonyme d'un territoire vivant. Ils ont l'intime conviction de participer activement à la vie du territoire dans lequel ils vivent et travaillent et ils considèrent qu'ils jouent un rôle fondamental, mais peu valorisé. Ils ressentent pour beaucoup une réelle responsabilité à maintenir en vie ce territoire. Pour certains, la poursuite de cet entretien représente un questionnement difficile, car, par-dessus tout, ce qu'ils souhaitent léguer et donc ce qu'ils souhaitent voir se poursuivre, c'est l'intégrité des espaces cultivés. Cet ancien producteur laitier devenu producteur céréalier après l'incendie de sa ferme explique bien sa crainte de la friche et son sentiment de responsabilité à maintenir ses terres en culture.

Je suis devenu producteur céréalier parce que je voulais pas abandonner les terres, pis je voulais que ça continue comme à être vivant parce que quand t'arrêtes complètement...07-C

Ce questionnement reste d'ailleurs une réelle préoccupation, car l'âge de la retraite approche et sa responsabilité devient plus difficile à assumer. Cela l'amène à questionner le sens même de l'agriculture dont l'expression n'est réellement possible que par les champs en culture fourragère ou céréalière.

Je pense que c'est pas beaucoup valorisé, les gens... des fois on entend parler des gens qui disent, *plante ça en épinettes*, y'en a un qui m'a déjà dit ça, ben oui là, pis mon père... Y'a des fois je me dis, *je devrais-tu planter quelque chose pour faire de la biomasse, est-ce que ça serait une forme d'agriculture*, je le sais pas si ça pourrait faire partie de l'agriculture... mais quelque chose qu'on pourrait produire pareil...

Question : Est-ce que cela revêt le même intérêt, est-ce aussi valorisant?

Non. Je trouve pas, supposons que je sèmerais du saule ou quelque chose de même, ça va être comme si ça reprend en friche...07-C

Ces questionnements sont difficiles à vivre et le sentiment de responsabilité individuelle à l'égard du maintien d'un territoire ouvert par l'agriculture est nettement ressenti. Ce sentiment de responsabilité qui est individuellement vécu est d'autant plus difficile à vivre qu'il concerne un territoire visible par tous et qui est en somme le fruit d'un héritage. Non pas nécessairement un héritage familial au sens propre (quoique cela soit aussi très souvent le cas), mais plus largement celui d'un héritage social dans le sens de la poursuite de l'agriculture sur ce territoire-là. Ne plus cultiver, c'est en quelque sorte être responsable du bris de cette continuité, c'est être l'acteur d'une rupture sociale. Car la friche est toujours, en définitive, une réalité sociale. Le sens qu'elle revêt est toujours celui d'une perte sur le plan social. Plus globalement, c'est en quelque sorte le sens à donner au territoire qui est questionné et la friche représente bien ici une perte de sens pour la majorité des agriculteurs rencontrés. Si le territoire vivant est celui qui est cultivé, qu'advient-il de celui qui perd peu à peu de ces espaces agricoles? Loin d'être anodin, ce questionnement pèse lourd pour plusieurs agriculteurs.

L'abandon qui est une notion éminemment temporelle et dont la friche est la manifestation la plus éloquente constitue bien le cœur de cette disqualification. Car l'abandon est l'abandon des attributs de l'agricole. Cette notion d'abandon empêche en quelque sorte la friche d'être associée à la forêt, sa référence historique est toujours celle de l'agricole. C'est un espace perdu tant physiquement que symboliquement. Ainsi, « la friche est doublement une anticulture : au sens économique et au sens culturel; une anticulture agricole et une anticulture esthétique » (Luginbühl, 1989 cité dans Mieville-Ott, 2002 : 88). D'où l'importance qu'elle revêt lorsqu'elle touche des terres jugées particulièrement cultivables.

Aussi, pour tous ceux que cette réalité affecte, l'abandon de terres particulièrement propices à la culture représente un véritable « non-sens ». En effet, le territoire qui connaît un relief plus ou moins accidenté par endroits n'est pas toujours facile à cultiver. Presque tous s'accommodent du relief malgré les difficultés qu'il implique et nomment cette caractéristique du paysage comme étant positive pour d'autres raisons, notamment pour la beauté du paysage qu'il produit et auquel ils sont attachés. Les agriculteurs jugent néanmoins avec une plus grande émotion l'abandon des terres ayant un relief plus plat, celles qui, plus que d'autres devraient être protégées de la friche. Aussi, lorsque les terres abandonnées sont facilement visibles et qu'elles s'offrent à la vue de tous, la difficulté de les accepter dans le paysage s'en trouve accrue. Elles sont le signe visible d'une perte de contrôle majeure dans l'espace agricole matapédien puisqu'il s'agit de portion de territoire facilement jugée par tous comme éminemment cultivable.

Mais c'est désolant parce que c'est des terres qui étaient facilement cultivables, mais là y se passe pu rien...Pis là y va en avoir de plus en plus par exemple. C'est triste à dire, mais vu que y'a beaucoup de fermes qui vendent, y va en avoir. 02-BB



Photo 13 : Repousse ligneuse d'une friche perçue comme le retour imminent et irréversible de la forêt dans l'espace agricole 02-BB

Ces terres qui ne sont plus cultivées illustrent aussi une réalité sociale qui inquiète et qui interpelle les agriculteurs, celle de la disparition des familles et de la difficulté à en attirer de nouvelles. Dans certains cas, c'est de la survie même d'un rang dont il est question et c'est, au-delà de leur espace immédiat, la réalité de toute une région qui inquiète.

Même une maison, une maison abandonnée même si y'a pas de terres dessus là, c'est triste. C'est désolant tsé. Y'avait de la vie là avant ça pis là y'a pu rien qui se passe. C'est désolant [...] Y n'a qui viennent finir leurs jours ici, mais... pas des jeunes familles. C'est plus dur à attirer les jeunes familles. 02-BB

Ben ça, moi tant qu'à moi, si je regarde toutes les maisons...y aura pu personne dans ce bout d'rang-là dans quelques années là. 11-P

La friche, c'est aussi tout ce qui vient avec elle dont l'abandon des bâtiments de ferme. C'est en quelque sorte la fragilisation du tissu social agricole. Se sentir seul sur son rang, ne pas pouvoir partager avec d'autres agriculteurs, correspond à quelque chose de difficile à vivre. En effet, la motivation à exercer le métier tient, pour plusieurs d'entre eux, au fait de savoir que d'autres l'exercent aussi.

On dit que un rang qu'y reste un agriculteur ne peut pas rester plus que cinq ans. Y se sent isolé, y se sent tout seul. Y'est pas motivé. L'agriculteur qui est tout seul à dire qu'y s'est levé à quatre heures à tous les matins, y'a pas de motivation. C'est son voisin sa motivation. 01-LB

Ben souvent on n'en parle pas, mais la vie sociale des agriculteurs c'est très difficile, pis c'est extrêmement important qu'il y ait justement une vie sociale entre les producteurs. 09-C

Le paysage de friche est, pour plusieurs, le paysage d'une dislocation sur le plan social et d'une remise en question du groupe social auquel ils se sentent appartenir. Plus qu'un enfermement sur le plan physique, il devient l'illustration matérielle d'un isolement social qui questionne alors le sens même d'un métier.

4.5.2 Quand la friche demeure une terre vivante

Dans d'autres cas, moins fréquents néanmoins, le profil de discours était marqué par des considérations environnementales qui accordaient une valeur puissante d'harmonie à la nature dans laquelle les agriculteurs se sentaient agir. La reprise en friche d'anciennes terres agricoles ne résonnait pas alors de la même façon. Pour les agriculteurs qui entretiennent ce type de rapport étroit avec cette nature plus sauvage, la friche est qualifiée différemment. Dès lors, la friche perd sa référence strictement agricole et sociale, elle acquiert une

référence plus franchement environnementale. Les terres en friche se collent à la réalité de la forêt, elles sont des forêts en devenir, elles peuvent être qualifiées positivement. Elles ne sont plus des terres mortes, car elles sont fondamentalement associées au vivant de la forêt.

Moi je dirais, pas vraiment. Parce que au fond, la forêt, c'est pas si pire que ça, non plus, la forêt c'est nature pareil. 15-BB

Bien moi j'ai l'impression, s'il y a une évolution qui se fait avec les arbustes pis les arbres c'est que la terre est en train de gagner en fertilité. 03-MB

Pour ces répondants, la friche n'est plus synonyme d'abandon, elle a perdu sa référence agricole, elle rejoint sans heurt le domaine de la forêt aimée.

4.5.3 Le reboisement : un retournement de sens qui blesse

Les terres replantées sont également considérées par beaucoup comme étant une réalité choquante et douloureuse parce qu'elles sont perçues comme un détournement de la vocation agricole des terres, détournement jugé insidieux et totalement irrémédiable. Il s'agit en quelque sorte d'un retournement de sens parfois plus absurde encore que la friche, car il est le fruit d'une action volontaire et donc réellement choquante. Et, le passé récent de défrichage rend les terres replantées particulièrement difficiles à accepter dans le paysage. Défrichées il y a à peine quelques décennies, ces mêmes terres replantées aujourd'hui nient le sens historiquement et socialement très significatif de l'occupation agricole du territoire. Il s'agit bien pour plusieurs agriculteurs d'une réelle négation de leur travail, mais plus encore de leur histoire intimement associée à l'histoire de leur famille et de leur village. Cela est vécu comme une violence et l'émotion était parfois très palpable bien plus que ce que les propos ne laissent paraître. À travers le dit, beaucoup de non-dits traversaient les

entretiens qu'il est difficile ici de traduire pleinement. Ces non-dits étaient mêlés de peine, de colère et d'inquiétude.



Photo 14 : Le reboisement vécu comme une violence 02-BB

Ben c'est ça, des fois on pense à ça pis y'ont travaillé fort pour défricher ça pis là, nous autres, on le replante en bois. Y'ont tellement travaillé. 07-C

C'est écœurant de voir que ça a été planté pis ça fait pas longtemps. 02-BB

Il s'agit bien ici de deux visions qui s'affrontent, qui mettent en jeu le rôle de la terre elle-même. Replanter une terre agricole c'est la ramener de manière volontaire dans l'espace de la forêt. Dans un territoire agro-forestier où, de surcroît l'agriculture est en partie marginalisée, l'équilibre entre l'agricole et le forestier apparaît précaire. Des visions divergentes entre voisins apparaissent plaçant le paysage au cœur d'enjeux plus politiques.

Certains questionnent alors le rôle des décideurs qui ont un pouvoir sur l'aménagement du territoire et, selon eux, une responsabilité à cet égard. Les propos de ce producteur de bœufs de boucherie sont éloquents à cet effet.

Bien, je te dirais que c'est pire là, si vraiment ce n'est pas des bonnes terres pis qu'on doit les remettre, des petits carreaux. Des petites affaires en plantation ça j'ai pas vraiment de problème avec ça, mais pas replanter des terres... Si tu fais un schéma d'aménagement tu devrais avoir des choses qui obligent les gens à faire de l'agriculture quand ce sont des terres agricoles, au moins minimum à faucher ces terres-là pour ne pas que les mauvaises herbes ça s'en viennent chez nous. 17-BB

De plus, ces plantations sont souvent essentiellement composées de résineux, sapins ou épinettes. Or, il ne va pas de soi qu'elles correspondent à la forêt aimée, valorisée. Car comme nous l'avons vu plus haut, c'est la forêt diversifiée qui est qualifiée positivement. L'attachement est associé à celle où poussent aussi les feuillus et notamment les érables qui sont associés au plaisir intime de la forêt, aux moments familiaux significatifs et donc, à une vie sociale. Les plantations d'épinettes banalisent en quelque sorte un paysage qui est apprécié au départ pour son aspect de paysage-mosaïque. Et, d'une certaine manière, les plantations s'opposent à l'association spontanée de la forêt à la nature.



Photo 15 : Une plantation d'épinette sur la montagne (carré vert foncé), la monoculture contre la diversité 03-MB

[...] Ce qu'on voit dans le paysage l'autre côté, on est à l'automne tous les feuillus sont jaunes, rouges pis un gros carré de plantation d'épinettes là, c'est une monoculture... Ce n'est pas naturel. 03-MB

Ramener une terre agricole dans l'espace de la forêt questionne aussi les caractéristiques du territoire habité. À la fois perçues comme le signe d'un changement sociodémographique, ces terres replantées représentent aussi l'impossibilité d'y vivre. En effet, pour beaucoup d'entre eux, n'est réellement habitable que l'espace agricole. La terre remise en forêt suggère implicitement, pour certains agriculteurs, une diminution éventuelle de l'espace à habiter.

Ça fait comme désorganisé, surtout quand on en a besoin, il y a des rangs complets qui sont replantés à cette heure mais il y a pu de monde. 16-L

Fait intéressant, la plantation des terres anciennement cultivées n'est pas une réalité qui choque partout de la même manière. Lorsque ces plantations ne sont pas visibles dans le paysage quotidien du répondant, elles semblent moins choquer. Ainsi, à Saint-Léon, cela ne semble pas poser problème et n'est pas relevé comme une problématique alors qu'à Sainte-Florence, Sainte-Irène, Saint-Damase et Amqui on nomme clairement cette pratique comme quelque chose qui dérange, qui pose problème. Le fait de côtoyer plus quotidiennement les terres replantées semble donner à cette réalité un sens plus aigu. Cela précarise de manière plus marquée l'activité agricole elle-même et la place concrète qu'elle occupe sur le territoire. Jusqu'à un certain point, la proximité de ces espaces agricoles en reboisement (spontané ou replanté) constitue une menace que l'on vit de façon plus personnelle.

4.5.4 Les coupes à blanc : manquement à la notion d'entretien

Les coupes à blanc sont apparues comme des éléments très négatifs du paysage pour plusieurs agriculteurs. Spécifiquement associées aux plantations mono-spécifiques de résineux, elles sont l'ultime issue de ces plantations. La coupe à blanc est, d'une certaine manière, la réalité ultime et choquante à laquelle mènent les plantations d'épinettes. Une forêt mixte est toujours variée en âge et en essence. C'est cette variété qui permet des prélèvements sporadiques, souvent associés au nettoyage de la forêt assimilée ici à son entretien.

Ben j'aime mieux une forêt mixte, parce qu'une forêt mixte tu peux aller prélever, une année tu vas aller prélever du sapin et de l'épinette, dans 4-5 ans tu peux dire j'vas aller me chercher du bouleau, les sapins ont le temps de reprendre, y a toujours un renouvellement qui se fait, pis c'est jamais coupé à blanc. C'est jamais coupé à blanc. Parce que là avec des forêts comme ce qu'on s'en vient, y ont tout le même âge, fait que tu coupes, pis tu replantes. 07-C

La forêt d'épinettes plantées c'est toute de la même hauteur, c'est tout cordé en rang [...] son destin c'est d'être coupé à blanc [...]. 03-MB

Cet aspect du paysage qui est ressorti à plusieurs reprises lors des propos sur les paysages dévalorisés est intéressant, car il met en évidence la façon dont ces boisés sont inclus dans l'espace agricole. De fait, les raisons évoquées pour la dévalorisation des coupes à blanc sont de natures agricoles. En effet, ces raisons font référence au geste drastique de la coupe à blanc qui s'oppose pour la plupart des agriculteurs rencontrés à la vision même d'entretien du territoire. Cet entretien, notion centrale chez tous les agriculteurs, s'inscrit dans un temps long, dans le temps de la continuité. Or, la coupe à blanc c'est bien autre chose qu'une récolte à leurs yeux, c'est une action diamétralement contraire au sentiment qu'ils ont de cultiver leurs boisés. Car cultiver, c'est en quelque sorte poursuivre une action passée, héritée, et s'inscrire dans une action qui pourra se poursuivre et se transmettre. Il y a une notion éminemment cyclique et reproductible dans l'acte de cultiver qui s'oppose à l'action d'une coupe totale qui rompt le cycle possible des actions et leur transmission.



Photo 16 : Les coupes à blanc : contraire à l'idée d'entretien et de continuité 06-O

Un bois, ça se cultive, c'est du long terme hein. Plusieurs générations. Parce que si je fais des mauvaises actions ces années-icitte, si mettons c'est, j'sais pas moé c'est les garçons à mon frère qui prendraient la ferme, c'est eux autres qui vont écoper plus tard! 02-BB

Je trouve ça malheureux que le gouvernement ne s'occupe pas plus de nos terres à bois, qui coupe tout ça à blanc, c'est pas très joli, il y avait des belles montagnes ici, toutes buchées! Tu te recules pis tu vois ça. Mon père il avait des lots, bucher avec un cheval, avec un cheval tu peux ramasser n'importe quoi. Un sapin, une épinette grosse de même (il montre avec ses doigts un diamètre de quelques centimètres), il ne le coupait pas, pis fais ben attention à toi si tu le coupais... 06-O

Pour nous ça nous décourage un peu toutes ces plantations d'épinettes partout parce que l'épinette ça va vite en dedans d'une vie tu as le temps de la planter pis de la récolter pis c'est ça qu'on veut avoir de l'argent tout de suite on veut pas que ce soit à la génération suivante, on ne veut pas avoir travailler pour rien [...] C'est quelque chose qui est extrêmement négatif à mes yeux....on devrait jardiner la forêt plutôt que de faire des coupes à blanc. 03-MB

Cette notion de continuité qui est au cœur de la définition de leur travail d'agriculteur fait partie d'une motivation intense à poursuivre, parfois même lorsque la ferme est économiquement précaire. Cette idée de continuité est vraiment cruciale pour tous les agriculteurs rencontrés, elle teinte le travail agricole du sentiment très fortement ressenti de construire un lien temporel et social, celui qu'ils tissent par leur travail d'une génération à l'autre. Dans ce contexte, les coupes à blanc correspondent à un manquement au fait d'entretenir pour la génération future.

4.6 LES TRACES DU PASSÉ AGRICOLE : ENTRE FIERTÉ, NOSTALGIE ET TEMPS RÉVOLU

Parler du passé agricole fait ressurgir des sentiments divers qui oscillent entre la fierté d'un métier, la nostalgie d'une agriculture et d'un mode de vie qui se sont transformés, et le

sentiment de ne vouloir en aucun cas revenir en arrière. Il est rare que les discours soient univoques, ils sont généralement chargés d'une certaine épaisseur de sens. Néanmoins, tenter d'illustrer ce qui représente le passé agricole de la région conduit à chercher des signes dans le paysage. Les bâtiments, les terres agricoles elles-mêmes en ce qu'elles portent en elles le travail très difficile et très récent du défrichage, et les traces de ce qui est jugé comme étant le signe de vieilles pratiques agricoles sont les principaux éléments que les répondants ont choisis pour illustrer ce passé.

Les vieux bâtiments de ferme n'évoquent pas pour tous spontanément la même chose. Pour certains, ils représentent une certaine négation de l'évolution de l'agriculture. Ils sont associés à des pratiques culturelles dépassées, voire malpropres, au sens où nous l'avons vu plus haut; il est important de démontrer cette maîtrise socioprofessionnelle fortement corrélée à l'idée d'entretien. Un vieux bâtiment de ferme est soit abandonné ou encore associé à des fermes jugées moins prospères donc moins significatives, voire problématiques, dans le paysage agricole que l'on souhaite vivant au sens social du terme. Dans les deux cas (abandonné ou ferme moins prospère), il y a l'idée qu'il ne s'y passe plus rien ou en tout cas plus rien de bon. C'est ce qui est dit ici par ce producteur laitier biologique dont la démonstration socioprofessionnelle du métier est centrale.

La grange, oui, c'est le passé ça...regarde c'est une ferme, l'écureur, y a pas de fosse à fumier. C'était ça le passé, pis ça a pas avancé. 01-LB



Photo 17 : Une vieille grange « comme figée dans le temps » donc négatif ici 01-LB

Le sentiment de quelque chose qui est resté figé dans le temps s'oppose à la fierté du métier qui doit sans cesse afficher sa capacité à évoluer, gage de vitalité ici. L'absence de fosse à lisier, élément qui est jugé comme un signe fort de propreté, est certainement ce qui choque le plus ici. Cependant, cela ne s'oppose pas à tout ancien bâtiment. C'est dans la mesure où un vieux bâtiment exprime une vieille agriculture qui s'oppose à l'agriculture prospère et vivante qu'il est problématique, c'est pourquoi ce même agriculteur conservera un vieux hangar sur sa terre parce qu'il est beau. Ce vieux bâtiment, dans le contexte de sa ferme, n'a plus le même sens.

Un vieux bâtiment de ferme est aussi le signe d'une activité passée, d'un temps révolu. Il peut faire ressurgir chez certains agriculteurs un réel sentiment de nostalgie, d'autant qu'ils sont souvent le fruit d'un savoir-faire. Aussi, cette antinomie entre la beauté d'une architecture valorisée, synonyme d'une maîtrise passée, et le fait qu'il ne s'y passe plus rien, provoque une tristesse. Pour cet agriculteur cité ci-bas, la vieille grange qui ne sert plus est un signe tangible d'une transformation profonde de son milieu de vie et, par ricochet, de son métier. Il y a un tiraillement fortement ressenti entre la modernisation de l'agriculture vécue comme une obligation et une certaine nostalgie de l'avant.

C'est fait très solide, chus déjà rentrée là-dedans avec le propriétaire. C'était ben faite là c'est vraiment solide du gros bois, c'était vraiment quelque chose de bien fait [...] ça va disparaître [...] on est condamné on dirait à la performance. 02-BB



Photo 18 : Une vieille grange qui évoque la nostalgie d'une vie disparue et valorisée 02-BB

En revanche le passé agricole peut aussi être synonyme pour d'autres de fierté qui pousse d'ailleurs à l'utilisation du possessif. Dans ces trois cas, les bâtiments dont il est question ont une fonction, ils servent, ce qui contribue à leur donner un sens.

C'est notre grange centenaire [...] c'est sûr qu'on se cachera pas le côté négatif c'est qu'ils (vieux bâtiments) ont besoin de quelques radous, mais je trouve ça intéressant l'histoire parce que c'est le fun de savoir d'où on vient pis ce qu'il y a eu avant là. Pis c'est la plus vieille grange du rang qu'on a ici, la plus vieille c'était à côté, mais elle, elle s'est effondrée il y a deux ans, trois ans...pis tu parles d'une maison qui a plus de cent ans, une grange aussi qui a plus de cent ans, tsé on se promène dedans pis il y a de l'histoire au bout là. 03-MB



Photo 19 : Une grange centenaire utilisée par ces maraichers : une fierté à poursuivre 03-MB

C'est ma grange [...] moi je lui conserve son look là. C'est sûr que je l'ai aménagée pour moi, mais j'ai conservé le bas en bardeaux, j'ai pas eu le temps de le terminer mais je veux tout refaire comme elle était. J'ai tout gardé les châssis, j'ai transformé un petit peu mais je garde comme son cachet, je veux pas trop... c'est sûr que je l'ai déguisée un petit peu, mais grosso modo je garde son look qu'elle avait. 09-C

C'est sûr que je trouve que c'est une belle bâtisse. Ça fait une couple d'années que je veux tout la re-peinturer, mais j'ai fait refaire ma couverture, ma couverture est refaite à neuf. 15-BB



Photo 20 : Une vieille grange utilisée pour les bêtes et jugée belle, car utile 15-BB

Ainsi, lorsque les vieilles granges sont encore d'apparence solide, on juge plus facilement qu'elles peuvent retrouver une utilité essentielle à leur qualification positive. C'est le cas de cette grange encore droite jugée carrément belle. La qualification est étroitement associée à la fonction possible du bâtiment. Un vieux bâtiment de ferme devient beau lorsqu'il est potentiellement utile. L'utilité rejoint ici la qualification vivante mais cette qualification est moins associée à l'idée de modernité qu'au sentiment positif d'un lien entre le passé et le présent, d'une certaine continuité possible qui montre bien que l'agriculture est encore vivante.



Photo 21 : Une vieille grange représentative de l'histoire de l'agriculture, belle, car potentiellement utilisable 05-LO

Outre les bâtiments, signe probablement le plus facilement repérable pour illustrer le passé agricole, la présence même des terres agricoles semble relier le passé au présent. Le fait qu'elles soient encore là, sorte de lien avec un travail passé de défrichage, représente quelque chose de positif. Il est intéressant de noter que pour cet agriculteur, la description des champs vient en même temps que celle des arbres qui ont été plantés il y a plusieurs années. Les arbres associés aux champs agissent un peu comme des médiateurs temporels qui relient tout autant les générations passées aux générations présentes et futures. Les arbres plus vieux qui devront être coupés seront remplacés, le cycle se poursuit tout comme le travail de la terre dont les champs sont le signe.

Les champs, les champs ça n'a pas bougé, les érables étaient là c'est mon grand-père qui les avait plantés, les pommiers... ben là y sont vieux en petit péché, là ils commencent...on les coupe au fur et à mesure mais là y en reste encore un ou deux à couper cette année parce qu'ils sont trop vieux. Ça fait qu'on va probablement se replanter des nouveaux pommiers. 04-L

Parler du passé conduit aussi à parler des champs et de leur différence de taille par rapport à aujourd'hui. Les terres qui étaient plus petites faisaient vivre, malgré tout, de grosses familles. Les valeurs familiales et les valeurs du travail qui demeurent centrales chez tous les agriculteurs s'expriment encore ici. Ces valeurs, très fortement significatives, sont des motivations intenses à poursuivre l'agriculture, car elles lui donnent un sens historique et social fort. Tous les agriculteurs rencontrés ont cette conscience d'être un fil conducteur entre une histoire passée et un futur à venir. Ils ont en quelque sorte une responsabilité de reconnaissance vis-à-vis la génération précédente et de transmission pour la génération future.

Ils avaient des grosses familles, pis une petite terre, pis y vivaient... Pis ils apprenaient à travailler, apprenaient les vraies valeurs de la vie. Asteure, on en a grand, j'en ai grand icitte à m'occuper... C'est pour ça que le passé agricole c'est les familles, les familles ont défriché... y ont bâti de quoi. 12-L-F

Pour d'autres, les champs et les tas de roches notamment représentent aussi les signes du travail dur, harassant, effectué par les anciens, travail valorisé mais aussi souvent associé à la difficulté et à la misère d'une époque révolue mais pas si lointaine. La majorité des agriculteurs rencontrés se sentent très concernés par le passé de défrichage qui a conduit aux terres qu'ils cultivent aujourd'hui.

Le passé...c'est nos parents proches, c'est pas nos arrières de la cinquième génération qui ont défriché, oui je pense qu'on peut être attaché à ça pis on peut être reconnaissant de ça. Moi quand je regarde la façon dont on travaille les terres aujourd'hui pis je me dis les gens qui le faisaient avec des chevaux, si j'avais eu une photo à prendre c'aurait été une photo d'un cheval avec une charrue, c'était épouvantable, ça c'était des travaux forcés. 17-BB

Il s'agit alors de valoriser ce travail passé, mais en même temps de se dissocier de la misère à laquelle on ne veut plus être associé. Le souvenir de cette misère donne une grande valeur aux terres durement acquises. Il provoque aussi une fierté, celle de poursuivre le travail de la terre, mais sans cette difficulté du travail physique, et d'avoir vaincu en quelque sorte les côtés sombres du métier d'avant.

4.7 LE FUTUR DE L'AGRICOLE DANS LA RÉGION : QUELLE AGRICULTURE POUR DEMAIN?

Parler de l'agriculture de demain c'est aussi, entre autres, illustrer ce qui a changé dans les pratiques et est perçu comme une manifestation de l'agriculture à venir. C'est pourquoi, assez spontanément, ce qui a été montré pour illustrer l'avenir de l'agriculture dans la région touchait les pratiques agricoles. Le semis direct dont nous avons parlé plus haut est associé à une nouvelle tendance dans les pratiques. Qu'elle soit positive ou non pour les agriculteurs, elle démontre bien une certaine tangente qui risque d'être de plus en plus présente et qui, comme nous l'avons vu, ne laisse personne indifférent. Le deuxième élément lié à une pratique agricole est celui de l'apparition de la balle ronde sous pellicule de plastique, élément très visible dans le paysage agricole. Dans une région où le fourrage représente une proportion élevée de la mise en culture, cette pratique représente aux yeux de tous quelque chose de très positif. La balle ronde sous plastique facilite le travail, diminue les investissements relatifs à l'achat des silos mais surtout permet un meilleur contrôle de l'alimentation en hiver.

Mais les propos les plus éloquents sont venus lorsque ce qui était montré ou ce que l'on souhaitait dire touchait de manière plus forte la pérennité de l'agriculture elle-même dans la région. Ainsi, parler de l'avenir de l'agriculture c'est entrevoir des modèles agricoles susceptibles de fonctionner, c'est parler de ce qui fait peur, c'est aussi parler de ce qui constitue des blocages, des contradictions entre ce qui est souhaité et ce qui semble possible. C'est inévitablement pour certains, parler des fermes les plus performantes, celles

notamment qui sont très mécanisées et dont les bâtiments sont neufs. Ces fermes sont généralement des fermes laitières qui sont les seules qui possèdent la régularité des paiements reliés à une production régie sous quotas, assurant une capacité d'emprunt qui permet des investissements plus importants. Mais cette agriculture plus performante pose aussi le problème de rejoindre un modèle plus difficile à soutenir dans une région comme la Matapédia. Pour certains, il y a quelque chose qui laisse perplexe, voire qui inquiète ou qui bouscule. En effet, certains éléments clés de l'amour du métier, notamment le rapport quotidien aux bêtes, s'en trouvent exclus. Pour ce producteur de bœuf de boucherie, le regard qu'il porte sur une ferme dans le rang voisin, la ferme laitière la plus mécanisée de la Matapédia, est positif sur le plan social. En effet, cela est associé à la pérennité de l'agriculture dans la région. Mais en même temps, cette agriculture est complètement en dehors de ce qui fait, pour lui, le sens du métier, sens qui se construit à travers le rapport quotidien aux bêtes, rapport hautement valorisé.

C'est sûr que c'est positif tsé y avancent mais c'est tu ça qui est le mieux? [...] C'est super high tech, c'est l'fun mais y aurait pu s'équiper... parce que lui y était écœuré de tirer des vaches à la main, mais y a mis 300 000 \$... y aurait été aussi mieux de payer quelqu'un pour tirer les vaches, pis d'avoir quelqu'un de proche des animaux tout le temps. Parce que ça c'est sûr, t'as moins de suivi des animaux. Tsé le contact humain avec l'animal tu l'as pu. [...] C'est parce que ça vient que c'est pus de l'agriculture. 02-BB



Photo 22 : Une ferme récente et mécanisée qui suscite une ambivalence entre sentiment positif pour la région et condamnation à la performance 02-BB

Cependant, cette agriculture de demain rejoint pour certains la belle agriculture. C'est celle qui sera encore là dans le futur et donc celle qui présente les signes d'une modernité synonyme d'une vitalité socioprofessionnelle. Pour l'agriculteur cité ci-bas, le fait qu'une ferme soit grosse est le gage de la pérennité agricole sur le territoire. Le type d'agriculture pratiquée ne fait pas l'objet ici de l'analyse, c'est la grosseur et une certaine modernité qui sont regardées. Bien que l'agriculteur qui parle soit un producteur laitier biologique dont la taille de la ferme est modeste, les fermes montrées et valorisées n'ont aucunement besoin d'être en production biologique. Voici ce qu'il dit en montrant une photo d'une grosse ferme laitière :

C'est une belle, c'est... ça représente regarde, c'est pas à cause des silos là, c'est à cause qu'on voit que c'est vivant. Pis c'est moderne, on voit que c'est moderne. Le gars... tu vois y a de la balle ronde, y a du silo, on voit que ça vit pis tout ça. Y en a une couple de même...c'est vivant, l'agriculture est vivante, pis on voit que c'est

gros. Ils sont 2-3, y a des employés sur cette entreprise là, c'est une grosse ferme...c'est pas la ferme idéale, c'est que elle, c'est une ferme qui va être là dans 15-20 ans selon moi, elle va être là parce qu'elle est assez grosse. 01-LB



Photo 23 : La ferme de demain, synonyme ici d'une agriculture prospère qui sera encore là dans 15 ans 01-LB

Le fait que cette ferme ne représente pas la ferme idéale n'a pas vraiment d'importance ici. Ce qui est retenu dans l'analyse, ce qui est valorisé, est d'une autre nature. Le sens du métier passe à travers cette projection d'une certaine prospérité agricole associée ici à une modernité. Cette modernité corrélée à la performance est forcément positive. Pour l'agriculteur cité plus haut, cette performance obligée oscillait entre quelque chose de positif socialement, mais de plus confrontant sur le plan plus personnel, pour le deuxième il n'y a pas cette même ambivalence. La réussite sociale du métier se révèle nettement prépondérante et suscite une réelle satisfaction.

Mais cette image de l'agriculture de performance (finalement essentiellement laitière) n'est pas la seule qui soit entrevue comme l'agriculture de l'avenir pour la région. D'autres

agriculteurs sont davantage convaincus que la diversité de l'agriculture est la seule qui soit durable et donc la seule à laquelle ils adhèrent. Penser à ce que sera l'agriculture de demain les amène à parler de cette diversité qui, d'une certaine manière, est plus facilement envisageable dans une région qui présente déjà des attributs de diversité (forêts, champs, montagnes, cours d'eau). La force de l'agriculture repose à leurs yeux sur certaines forces de la région notamment sur le jumelage de l'agricole et du forestier, ou plus encore, sur la mixité du modèle agro-sylvo-pastoral dont les traces sont encore bien présentes sur le territoire. D'une certaine manière, cette diversité agricole est plus facilement imaginable dans une région où les fermes très performantes, les très grosses fermes plus intensives, ne représentent pas la majorité des fermes matapédiennes. Dans leurs discours, il y a une certaine fierté liée à cet aspect particulier de leur agriculture restée pour ainsi dire, à leurs yeux, plus proche de la nature.

C'est l'agro-sylvo-pastoral : le jardin, l'agro, le pastoral, le pâturage et la sylviculture [...] les terres sont en train de s'épuiser complètement, ça prend les trois espaces restreints. Il faut qu'ils se touchent, que les feuilles mortes arrivent d'à quelque part, pis d'avoir un cycle entre les animaux en pâture, les jardins qui changent de place, pour éviter les maladies pis tout. On pense qu'on va retourner à une forme comme ça. [...] C'est la diversité qu'on voulait représenter, des jardins qui ont beaucoup de diversité parce qu'on pense que plus on va contre la nature et plus on attire les problèmes. 03-MB



Photo 24 : Paysage agro-sylvo-pastoral :
une trilogie fortement valorisée ici 03-MB

Faut pousser les performances des vaches pour réussir à vivre, tsé, c'est pas un modèle. [...] La diversité...je trouve ça durable, c'est durable. Les régions comme nous autres...Tsé dans l'ouest canadien c'est les céréales, l'bœuf, icitte je pense que la diversité c'est... ça permet de combler [...] (il ne termine pas complètement son idée mais il sous-entendait que ça complétait les revenus) Icitte c'est côteux, y a des érablières. [...] Icitte c'est spécial, icitte y a tout... on agit avec la nature... on protège le territoire. [...] Moi je pense que le modèle américain ça va être à Saint-Hyacinthe en descendant, Sainte-Luce dans ce coin-là c'est plus pour ça. [...] Eux autres ils ont moins de bois. ...Y a pas grand développement à faire là, fait qu'ils poussent dans le lait pis c'est correct. Mais icitte, y a toute dans la vallée, ça se développe, c'est bon. 12-LF

Pour d'autres, notamment cet agriculteur en production bovine qui nomme carrément la multifonctionnalité comme une caractéristique et une motivation dans sa vision de l'agriculture, c'est l'incorporation de l'agricole dans un territoire diversifié qui est nommé. Le fait que l'agriculture puisse se juxtaposer à d'autres forces du territoire, ici le récréotouristique, représente quelque chose de particulier à la Matapédia qui donne un sens à l'activité agricole et à la place qu'elle occupe sur ce territoire.

C'est pas chez nous mais c'est une terre où on est allé ramasser de la paille pis quand... c'est parce que là j'avais amené ma caméra parce que je savais que j'allais là pis je me disais la multifonctionnalité pour moi c'est important pis je m'en vais juste en face de Val-D'Irène. La station de ski peut vivre pis l'agriculture peut vivre à côté, ce propriétaire-là il avait des animaux déjà. Là il n'en a plus parce qu'il fait juste des céréales, mais ça peut vivre ensemble pis ça nuit-tu à quelqu'un ou à l'autre? Du tout, donc c'est dans ce sens-là mais quand je l'ai pris, je l'ai pris plutôt en fonction de la multifonctionnalité parce que c'est dans ce sens-là que ça m'intéresse actuellement d'avancer les choses. 17-BB



Photo 25 : Champ cultivé et montagne où se pratique le ski en hiver, une image de la multifonctionnalité du territoire 17-BB

Cette fierté à pouvoir faire autrement, ce sentiment que la région permet peut-être plus naturellement d'autres modèles agricoles, conduit aussi certains agriculteurs à manifester une frustration, un sentiment d'incompréhension de leurs réalités de la part des instances administratives (gouvernementales) et même des instances agricoles elles-mêmes (UPA par exemple). La fierté et les projets sont difficiles à concrétiser et cela colore toute leur vision de l'avenir de l'agriculture dans la région. Plusieurs nomment

l'incompréhension de l'UPA ou de la Financière agricole face aux réalités matapédiennes, incompréhension qui pousse souvent les agriculteurs à abandonner des projets ou des façons de faire. Ainsi, un agriculteur céréalier montre une certaine colère lorsqu'il parle des variétés céréalières qui pourraient être avantagées à cause notamment du climat matapédien mais qui ne font jamais partie des espèces végétales assurables via l'assurance récolte. Décider de les semer c'est prendre un risque financier majeur, à peu près impossible à prendre pour un petit producteur céréalier. C'est à ses yeux, une sorte de condamnation à l'uniformisation.

Mais leurs maudites politiques mur à mur là, comment tu veux essayer de faire ressortir ta différence. Si tu rentres pas dans le moule là, je regarde moi je te parle de rotation de cultures, moi chu un producteur de semences pis j'ai réussi à avoir une plus-value parce que je conditionne aussi, tsé j'ai le poste d'emballage, on met en sac pis ainsi de suite. Fait que j'ai réussi à avoir un peu plus d'argent. Moi là quand je te parle que j'ai fait du lin, j'ai fait du pois pis j'ai fait du sarrasin, pis j'ai fait de la caméline, pis j'ai fait de la fève de couleur là, pis même j'ai fait du maïs des années pis j'ai fait du soya les premières années que j'avais aucune assurance (il parle de l'assurance récolte, ces variétés n'étaient pas couvertes). Moi j'étais capable parce que moi j'ai ma marge de crédit là... mais pour 95 % des producteurs en région. (Ils se font dire): « Là tu vas semer quoi cette année? » Mettons mon voisin aurait dit tu fais 300 acres de grains là, de céréales, oui, « j'vas faire 100 acres de sarrasin ! » « Aie c'est pas à l'ASRA ça. Non moi je peux [pas] prendre garantie là-dessus. Moi je te donne pas une cenne pour semer ça là ». Comprends-tu? 09-C

Cette difficulté de se confronter à des modèles qui ne font pas de sens sur le territoire qu'ils habitent bloque constamment la possibilité de faire autrement.

Mais c'est sûr que la petite ferme typique, ça c'est nos gouvernements qui l'ont détruit la petite ferme typique, parce qu'ils ont dit c'est la production de masse aujourd'hui. La production de masse c'est pas vrai que c'est elle la plus payante là. Mais ça tantôt quand je te disais que le malheur de certaines personnes c'est d'essayer d'être le miroir des États-Unis ou ben des grandes régions à maïs. Nous

autres on peut pas être le miroir de c'tes régions-là. Parce qu'y a trop de choses différentes, mais c'est sûr que nos agronomes de l'époque, nos ministres de l'époque, nos sous-ministres, nos hauts fonctionnaires là eux autres au Québec c'est les plaines du St-Laurent qui sont les plus importantes... fait que les lois mur à mur qu'y avait pis... le climat, quand même que moi je voudrais faire pousser du maïs de 3000 unités thermiques icitte, c'est ben d'valeur, y en poussera jamais. Du 2200 je peux peut-être essayer d'en semer, une fois sur deux m'a le réussir, mais quand même qu'un fonctionnaire me dirait tu vas faire du 3000 comme dans la région de Valleyfield pis autour de St-Hyacinthe, c'est pas vrai là. À un moment donné les fonctionnaires c'est mur à mur, toutes les lois pareilles toute la même affaire. Pis ça marche pas ça. Ben moi j'ai toujours dit, une affaire qu'on pense même pas mais à cause du phénomène de nordicité qu'on est, c'est un peu plus frais, donc les productions OGM dans nos régions sont très très peu implantées. Alors pourquoi ne pas se proclamer une région non OGM. À cause d'une faiblesse c'est une force qu'on a. 09-C

Et en parlant de la fermeture de la meunerie régionale :

Pis ça va aussi enlever la chance aussi à certains petits producteurs de faire moudre leurs propres grains. Un petit producteur qui veut avoir son grain il fait on dirait pas le mot biologique, mais il le fait d'une certaine façon, il veut moudre son grain pour nourrir ses poules ou ses moutons, ou ses quelques vaches, on pense que ça existe pas mais c'est sûr qu'avec toutes les lois qu'on a ça existera plus parce que y a rien pour aider ça. 09-C

Il en est de même en production de bœuf de boucherie ou en production ovine, dont les tentatives de faire autrement se sont souvent soldées par des revers difficiles à accepter alors même que ces tentatives représentaient des opportunités de circuits plus courts et de maîtrise régionale de l'ensemble de la chaîne de production intimement associées à l'avenir de leur agriculture. Cette uniformisation des étapes (notamment l'abattage en dehors de la région et l'impossibilité d'assurer la traçabilité de cette viande en lui donnant un label régional auprès du consommateur) s'oppose aux possibilités envisagées par les agriculteurs de faire vivre certains projets. En effet, plusieurs agriculteurs nomment des avantages non négligeables relatifs au territoire qu'ils habitent, notamment la grande distance avec des cheptels potentiellement porteurs de maladies, la distance physique entre les fermes qui s'avère positive en production biologique, car elle assure une non-contamination du sol par

des intrants chimiques de fermes conventionnelles, ce qui diminue le temps requis pour l'accréditation biologique, et même le climat plus frais qui offre d'autres possibilités de cultures céréalières. Pour plusieurs, ces possibilités sont tout simplement disqualifiées par les instances décisionnelles (MAPAQ, Financière agricole, UPA) et cela est vécu comme une perte de légitimité de leur agriculture sur leur territoire.

Ce producteur de bœufs en a assez gros sur le cœur et sa vision de l'agriculture de demain dans la Matapédia est fortement teintée de ces revers difficiles à accepter :

C'est incroyable, actuellement on a accepté en 2010 d'aller abattre à Toronto. On a fini l'abattage en région pis la transformation (en région)... ça a été huit employés de moins à l'abattoir de Luceville. [...] Parlant de l'acheteur d'une chaîne de supermarché de l'extérieur : « la première fois qu'on l'a fait descendre au Bas-Saint-Laurent, il est arrivé à Mont-Joli il faisait une grosse tempête au mois de décembre, il a pas trouvé ça beau du tout, il a trouvé que c'était ben loin, il est jamais revenu depuis ce temps là. » [...] Là il n'y a pu aucun bœuf de distribué nulle part, depuis septembre 2010 il n'y a plus aucun bœuf dans les épiceries. 17-BB

Cela traduit pour lui l'impossibilité d'avoir pu maintenir un circuit court pour sa production de bœufs. L'absence de soutien ayant permis de conserver des infrastructures d'abattage régionalement, la difficulté voire l'impossibilité d'avoir pu intégrer une traçabilité de la viande de ses bœufs, se jumèlent aussi à une vision jugée uniformisante des coûts de production et des réalités propres à la Matapédia, provoquant à ses yeux une réelle stagnation de l'agriculture matapédienne voire, de la Matapédia toute entière.

[...] la régionalisation des coûts de production, tenir compte de nos degrés jour qu'on a dans notre région, ...il va falloir que pour les régions on ait autre chose, la multifonctionnalité par exemple de nos régions par rapport au secteur touristique. [...] On est là, on est là, on a développé déjà des choses est ce que ça coulerait pas un peu moins cher d'investir un peu ici pis d'en mettre un peu moins dans le plan

Nord?⁸ [...] Je reste ici, pis on va continuer à défendre des principes de multifonctionnalité. Dans le sens qu'effectivement ça va coûter plus cher de faire de l'agriculture ici mais les touristes qui vont venir, est-ce que l'on ne doit pas garder une certaine agriculture? De quelle façon ça se monnaie ça auprès des agriculteurs ces choses-là? [...] On s'entend qui va falloir continuer à nourrir le monde et on s'entend que le principe des marchés courts c'est pas juste pour le fun qu'on invente ça. Je veux dire le plus proche possible ...pis nous on prend des bœufs ici pis on les abat à Toronto... c'est inadmissible qu'on fasse ça...c'est cette dimension-là que je défends à l'UPA. D'ailleurs je suis très mal vu à l'UPA, à cause de ça, (on me dit) « as-tu fini avec tes affaires qu'on n'a pas le même paysage, on n'a pas la même température », tsé. [...] Moi j'ai alerté la MRC à la suite de ça, j'ai dit « bon ben là je pense qu'il va falloir qu'on se rende compte que l'agriculture dans une région comme la nôtre est importante pis elle fait partie de la vie, de l'aménagement du territoire, elle fait partie de la vie du milieu pis y va peut-être falloir que tout le monde mette l'épaule à la roue. » 17-BB

Cette question de la régionalisation des coûts de production et de la reconnaissance des différences entre les territoires qui n'est pas prise en compte par les décideurs questionne la légitimité de faire de l'agriculture autrement dans la Matapédia. Au final, cela est ressorti chez la majorité des agriculteurs et est vécu comme un réel blocage à leurs yeux qui rend plus difficile d'imaginer l'avenir de l'agriculture dans la région. Les producteurs laitiers sont peut-être pour l'instant les moins touchés, mais tous les autres le ressentent fortement. Les propos cités plus haut résument ceux de plusieurs agriculteurs entendus lors de cette recherche. Bien qu'il y ait une relève agricole matapédienne, cette relève est davantage en production laitière, les productions de bœufs et d'agneaux semblent davantage problématiques.

⁸ Le Plan Nord est un programme de développement économique du nord du Québec proposé en 2011 par le gouvernement québécois et relancé en 2014. <http://plannord.gouv.qc.ca/fr/vision/>

Oui les agriculteurs sont fiers, pis y a une relève sauf qu'y faut faire attention, y a pas de relève dans le bœuf, il n'y en a pas dans l'ovin, il en a dans la production laitière...17-BB

Il y a un réel écartèlement entre la fierté d'un métier, la fierté d'exercer ce métier sur ce territoire, les espoirs de pouvoir l'exercer encore dans l'avenir et les blocages ressentis, inhérents non pas au territoire lui-même mais à la vision qu'ont souvent d'autres acteurs (souvent extérieurs à la région) de leur territoire et de ses possibilités agricoles. On le voit, parler du passé agricole et de ce qui est entrevu pour l'avenir de l'agriculture aura permis de mettre à jour à la fois la fierté d'un métier mais aussi le très grand sentiment d'un isolement face à des structures et des modèles d'agriculture qui ne correspondent pas toujours aux aspirations et aux réalités des agriculteurs rencontrés. D'une certaine manière, plusieurs ressentent une incompréhension à leur égard quant au sens qu'ils donnent au métier qu'ils exercent, sens qui apparaît dans les discours totalement indissociable du territoire dans lequel ils l'exercent.

4.8 SYNTHÈSE DES RÉSULTATS : AU-DELÀ DES TYPES DE PRODUCTIONS AGRICOLES

Il était légitime d'imaginer que la variété des pratiques agricoles qui façonnent le paysage puisse être liée, en partie du moins, au type de production agricole. Les résultats nous montrent une réalité plus complexe, plus foisonnante de sens. Un agriculteur en production laitière biologique peut partager avec un agriculteur conventionnel en production bovine les mêmes motivations à l'égard des haies par exemple. Plus encore, ce producteur biologique peut valoriser une certaine conception de la performance et prioriser cette performance lors de certaines pratiques si celle-ci renvoie l'image d'une santé de l'agriculture sur le territoire et de la maîtrise des agriculteurs en tant qu'entité socioprofessionnelle sur ce territoire. Peut-être pouvons-nous apercevoir des parentés plus grandes de sensibilités entre les producteurs maraichers et quelque chose de plus trouble du

côté des agriculteurs en production porcine. Mais globalement, nous retenons une variété dans les motivations et les représentations qui structurent les propos que nous avons entendus. De même, le possible biais relatif à la représentativité des différentes classes d'âge que nous assumions lors de l'échantillonnage, ne semble pas déterminant. En effet, la façon dont nous avons mené l'enquête ne nous permet pas d'effectuer une quelconque typologie relative à l'âge des répondants.

Ainsi, les pratiques agricoles sont toujours motivées par plusieurs raisons et les dimensions qui sont mobilisées pour motiver les choix qui sont faits sont multiples et interviennent souvent simultanément. Le pragmatisme et les motivations plus fonctionnelles qui sont susceptibles de mener à une pratique sont très souvent accompagnés ou supplantés par des motivations de natures différentes mais très souvent fortement sociales. De plus, les éléments eux-mêmes, soient ceux qui font l'objet des pratiques (la haie, la végétation aux abords des cours d'eau, un arbre dans un champ, la forêt), ont tendance à influencer ces motivations et à mobiliser des registres différents d'attention de la part des agriculteurs. Certains éléments du paysage se collent davantage au registre plus social, d'autres glissent plus facilement du côté de l'intime, de l'affectif et conduisent à d'autres attentions. En somme, les pratiques sont indissociables des représentations du paysage, de celles de la nature et des représentations du métier. Ces représentations et ces pratiques sont elles-mêmes largement influencées par le contexte historique et social et par les individus eux-mêmes. C'est cette combinaison, cette co-construction, qui structure les représentations et les pratiques et leur permet de prendre un sens, de faire du sens.

L'importance de la nature cultivée est omniprésente chez tous les agriculteurs rencontrés, elle structure de manière forte l'identification au territoire. Cette nature cultivée cohabite cependant de manière évidente avec une nature plus sauvage, dont les attributs de la diversité sont fortement valorisés. Cette diversité représente très certainement un fil conducteur puissant du regard que les agriculteurs portent sur le territoire auquel ils s'identifient et dans lequel ils agissent en tant qu'agriculteurs. Les agriculteurs matapédiens parlent tous de leur paysage comme d'une mosaïque et l'agriculture participe à cette

mosaïque où les champs, la forêt, les lacs et les rivières prennent place. La forêt occupe une place particulière dans cette nature. Elle est à la fois dans la nature sauvage, mais elle rejoint aussi l'espace cultivé quand il s'agit de l'entretenir. La forêt rejoint symboliquement l'idée de transmission et de continuité, notions qui sont centrales dans les représentations du métier d'agriculteur.

Par ailleurs, ce qui est dévalorisé dans le paysage, ce qui choque ou fragilise ce sentiment d'identification au territoire et de représentation du métier d'agriculteur se cristallise de manière assez franche autour de trois éléments récurrents : la friche, le reboisement d'anciennes terres agricoles et les coupes à blanc. Dans les trois cas, la fragilisation dont il est question touche de plein fouet les agriculteurs dans ce qui donne un sens fort au métier qu'ils pratiquent, soit l'histoire de l'agriculture sur leur territoire. La friche est un élément particulièrement chargé socialement : elle est associée à l'idée d'abandon et de mort du territoire, car l'agriculture est fortement associée au vivant du territoire. La référence de la friche est donc le plus souvent agricole au sens d'une perte de l'empreinte agricole sur le territoire. Elle n'est que rarement associée à la forêt vers laquelle pourtant elle conduit. Les reboisements représentent quant à eux une réalité qui est particulièrement choquante, car ces reboisements sont le fruit d'une action volontaire et d'une certaine manière anti-agricole. Ces reboisements s'opposent aussi le plus souvent à la diversité de la forêt qui est, par ailleurs, fortement valorisée. Les reboisements et les coupes à blanc sont associés l'un à l'autre, les coupes à blanc étant vues comme l'ultime destin des forêts replantées de résineux. La dévalorisation des coupes à blanc est le plus souvent de nature agricole. Cette dévalorisation est motivée par le fait que le sentiment de continuité, essentiel pour tous les agriculteurs et constitutif de la représentation du métier, est totalement bousculé par l'action drastique de ces coupes. L'idée d'héritage et celle de transmission qui sont centrales dans les motivations à exercer le métier d'agriculteur ne peuvent trouver leur sens dans le paysage issu de ces coupes, il n'y a plus rien à transmettre pour la génération prochaine. La coupe à blanc s'oppose à toute notion d'entretien d'un territoire que l'on souhaite transmettre.

Parler du passé agricole et du futur de l'agriculture conduit plusieurs agriculteurs à manifester les tristesses, les angoisses mais aussi la fierté qu'ils ressentent. Cela les conduit aussi à tenter de décrire le sentiment qu'ils vivent, soit celui d'une incompréhension de leur agriculture, de la part d'acteurs extérieurs à leur territoire. Tous croient à la légitimité d'exercer l'agriculture sur leur territoire et ce territoire donne un sens à leur désir d'être agriculteur. Par ailleurs, des blocages sont fortement ressentis, et fragilisent leur vision de l'avenir.

CHAPITRE 5

DISCUSSION

INTRODUCTION

Les résultats présentés au chapitre précédent confirment la richesse des propos des agriculteurs rencontrés. Loin d'être homogènes, ces propos nous disent la complexité des sens attribués au territoire, à la nature et au métier d'agriculteur. Comme l'a constaté Menadier (2012), travailler à partir du paysage, stimuler la discussion autour de celui-ci, conduit les agriculteurs à s'exprimer de manière inédite et souvent particulièrement libre sur ce qui motive leurs pratiques et sur les façons dont ils conçoivent leur territoire, la nature et leur métier, ce que notre propre recherche a également montré. À la suite notamment de Luginbühl (2001), de Caillault et Marie (2009), de Percot et Delavigne (2005) et de Menadier (2012), nous avons jugé pertinent de nous intéresser aux représentations du paysage ainsi qu'aux pratiques quotidiennes, car nous partions de l'idée que représentations et pratiques se construisent mutuellement, qu'elles sont constamment remodelées par le contexte social, toujours changeant auquel les agriculteurs prennent part. Il s'agit bien d'une co-construction qui s'inscrit à la fois dans le temps plus long de l'histoire mais qui se construit aussi individuellement à travers l'expérience. Ce dont il est question dans les résultats présentés précédemment n'est donc pas quelque chose de figé. La même recherche faite à un autre moment donnerait sans doute des résultats différents, ce qui montre bien l'importance d'actualiser sans cesse ce type de connaissances.

La discussion qui suit porte d'abord sur l'intérêt des choix méthodologiques utilisés et sur ce qu'ils ont permis d'approcher. Nous discuterons ensuite des éléments forts qui sont ressortis des discours entendus et de ce qu'ils peuvent nous offrir comme piste de

réflexion. Nous tenterons enfin de relier ces résultats au projet matapédien qui est en cours de réalisation, soit celui de l'Écoterritoire habité de la Matapédia. Ce projet propose un modèle de développement qui s'appuie sur les forces du territoire et de sa population et sur l'idée de multifonctionnalité, il implique aussi une autre forme de gouvernance, à laquelle la communauté matapédienne est conviée. Nous évoquerons des pistes pour penser cette multifonctionnalité. Nous discuterons aussi des blocages qui heurtent les agriculteurs mais aussi plus largement qui représentent un frein au projet matapédien.

5.1 LE PAYSAGE, UNE ENTRÉE PERTINENTE?

Dans cette recherche, à la suite de Menadier (2012), Guillaumin et Pernot (2009), Marie (2007), nous avons utilisé le paysage comme un véritable outil de dialogue. La méthode d'enquête utilisée ici privilégiait en effet l'utilisation du mot paysage dans les consignes préalables à la prise de photographies par les agriculteurs ainsi que lors du déroulement de la seconde partie des entretiens. Faire parler sur et autour du paysage pouvait, nous pensions, donner accès à tout un répertoire de valeurs associées au territoire. Ce parti-pris sous-entendait donc que les agriculteurs sont à même de paysager leur espace de vie et de travail. Rappelons que cette posture théorique ne fait pas l'unanimité. Pour tout un courant de pensée pour lequel le paysage reste du côté de l'esthétique essentiellement, les agriculteurs sont trop imprégnés du lieu dans lequel ils travaillent pour être à même d'y voir un paysage (Cueco, 1995; Roger, 1995; Cuisenier, 1989 et William, 1973 cités dans Lykke Syse, 2010; Lenclud, 1995). Comme le paysage ne peut être apprécié qu'esthétiquement, ils présument que ce regard esthétique ne peut être vécu par les agriculteurs en situation de travail. Car, « dans la mesure où leur métier est lié à l'exploitation et à la mise en valeur de l'espace, certains chercheurs estiment qu'ils ne peuvent être porteurs de préoccupations esthétiques, contrairement aux acteurs, visiteurs, observateurs non gestionnaires de l'espace » (Menadier 2012 : 96). Les agriculteurs seraient trop collés sur leur espace de vie et de travail et n'auraient ainsi pas assez de recul

pour accéder à la distanciation essentielle pour manifester une sensibilité au paysage. D'emblée, nous ne nous sommes pas collée à cette posture théorique, préférant l'idée que les agriculteurs peuvent déployer tout un registre de sensibilités au paysage révélant un jugement sur les paysages associés à leur métier et que ces sensibilités sont indissociables des pratiques agricoles (Menadier, 2012).

Nous avons ainsi privilégié la notion de « sensibilité paysagère des habitants » telle que la définit Bigando (2006). Selon elle, les rapports des habitants au paysage traduisent une sensibilité au paysage qui met en œuvre une forme d'affectivité ainsi que des sentiments, et donc que l'expérience intime des lieux est elle-même constitutive d'un regard paysager possible. La proximité au lieu (de vie ou de travail) ne serait pas un obstacle à la sensibilité paysagère, au contraire, elle permettrait même une autre forme de regard. Ces propos rejoignent ceux de Larrère (2002) pour qui trois types de regards paysagers peuvent advenir dont un serait spécifiquement lié à la proximité quotidienne de l'habitant et de l'agriculteur, et qu'il nomme le regard initié. Plusieurs travaux de recherche vont dans ce sens (Le Floch et Candau, 2001; Le Floch et Devanne, 2007; Luginbühl, 2001, Menadier, 2012; Michelin, 1998). Ainsi, comme le rappelle Menadier, la notion de sensibilité serait, en quelque sorte, « l'interface entre la matérialité, les objets paysagers, et les représentations ou images paysagères » (Menadier, 2012 : 93). Les représentations du paysage et les pratiques agricoles qui transforment le paysage adviendraient à travers cette sensibilité.

Les résultats que nous avons obtenus confortent cette position. Quelques éléments nous semblent favoriser cette constatation. D'une part au niveau méthodologique, l'intérêt qu'ont montré les agriculteurs rencontrés à se prêter au jeu des photographies nous semble un point important. Prendre le temps de photographier leurs paysages ou encore pour certains de commenter des photographies qu'ils possédaient déjà, sous-entendait une réelle implication de leur part mais aussi une réelle attention aux consignes demandées qui prenaient toutes le paysage comme point de départ. Loin de faire peur ou d'apparaître incongrues, ces consignes ont porté fruit, elles ont été vécues par les agriculteurs comme de

vrais points de départ pour parler des rapports intimes qu'ils entretiennent quotidiennement avec leur territoire. Ces consignes ont mené à un registre riche de sensibilités et de valeurs ouvrant tout un pan du discours vers des pistes plus fines de connaissance nous informant sur les motivations, les inquiétudes et les espoirs qui habitent les agriculteurs matapédiens. En cela, nos résultats rejoignent ceux de Menadier (2012) lorsqu'elle mentionne comment, loin d'être dérangement, la notion de paysage donne l'occasion aux agriculteurs d'aborder des thèmes qui sont peu abordés d'ordinaire.

Ainsi, ce parti-pris, qui confère d'emblée aux agriculteurs une sensibilité paysagère, s'est avéré éminemment juste. Notre travail souligne la pertinence de reconnaître une sensibilité paysagère aux agriculteurs et confirme la richesse des discours qui en émergent. Nos résultats montrent que le paysage peut agir comme un outil de dialogue et de compréhension, ce qui rejoint plusieurs recherches antérieures s'intéressant au paysage (Le Floch et Devanne, 2007; Lelli et Paradis, 2005; Menadier, 2012; Michelin, 2005). La proximité au lieu, le parcours quotidien du territoire et le travail de la terre apparaissent ici comme étant éminemment constitutifs des sensibilités au paysage qui participent aux représentations paysagères. Plus encore, cette proximité semble favoriser une sensibilité particulière à tous les signes qui traduisent des transformations dans le paysage qui ne sont jamais vécues comme des changements neutres sur le plan social, comme l'a suggéré Larrère (2002). Autrement dit, cette proximité engendre une lecture plurielle du paysage marquée par l'histoire collective et individuelle liée au territoire. Elle favorise une certaine épaisseur de sens, nourri à la fois par la mémoire et par le quotidien. Le paysage aujourd'hui est à la fois ce qu'il n'est plus et ce qu'il peut devenir, il se transforme. Et pour les agriculteurs, sa lecture maintenant, aujourd'hui, est toujours empreinte d'une mémoire passée et d'aspirations futures. Le paysage aura été un outil précieux pour aborder plusieurs aspects des rapports que les agriculteurs entretiennent avec le territoire et la nature et qui donnent un sens au métier qu'ils exercent.

5.2 PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS : DES DIVERGENCES ET DES CONVERGENCES

Les représentations du paysage interprètent en quelque sorte le réel. Elles se réfèrent à la fois au groupe social et à l'individu en tant que membre de ce groupe social (Luginbühl, 2008). En ce sens, elles « représentent une des bases de l'action et des projets [...] et constituent donc un socle identitaire individuel et collectif qui permet de comprendre les pratiques qui en découlent » (Menadier, 2012 : 95). On comprend bien, dans cette optique, comment les représentations et les pratiques gagnent à être abordées conjointement, les unes informant sur les autres et vice versa. Dans le contexte agricole, cette double attention aux pratiques et aux représentations fut féconde.

Nous sommes partie de l'idée que les agriculteurs ne forment pas une classe d'acteurs homogène et que les représentations du paysage et les pratiques agricoles qui façonnent le paysage seraient plurielles. Nous pensions aussi que le contexte d'agriculture plus marginalisée et certaines caractéristiques du territoire pouvaient servir de fil conducteur pour comprendre comment articuler l'idée de multifonctionnalité avec la réalité des agriculteurs matapédiens. Ainsi, le contexte agricole marginalisé du territoire matapédien pouvait, selon nous, offrir des pistes de lecture pour réfléchir sur les façons de rendre opératoire cette multifonctionnalité (multifonctionnalité qui parcourt le projet d'Écoterritoire habité de la Matapédia proposé par la MRC matapédienne).

Pour valider cette hypothèse, nous nous étions fixé trois (3) objectifs principaux. Le premier visait à apporter des éléments de compréhension sur les rapports que les agriculteurs entretiennent avec leur territoire notamment à travers leurs rapports à la nature. Cet objectif souhaitait permettre de mieux saisir certains des processus qui participent à la construction du lien agriculteur-territoire; nous nous intéressions ici particulièrement aux pratiques des agriculteurs. Le second objectif visait à comprendre un peu mieux de quelle façon les représentations du paysage et les pratiques de territoire traduisent au fond des manières d'envisager le métier d'agriculteur, et ce, dans un contexte d'agriculture marginalisée; nous nous intéressions ici tout particulièrement aux discours ayant émergé

des photographies prises par les agriculteurs. Enfin, nous souhaitons profiter de l'élan actuel impulsé par la MRC matapédienne pour réfléchir sur la multifonctionnalité et voir, à la lumière des résultats obtenus au terme de ce travail, ce qui pouvait constituer des blocages ou au contraire être des facilitateurs à l'intégration des agriculteurs à l'idée de multifonctionnalité promue par le projet de la MRC matapédienne.

5.2.1 Cultiver la nature

Être agriculteur, c'est transiger quotidiennement avec la nature; c'est, à certains égards, produire une nature cultivée, voire faire de la nature. Mais de quelle nature s'agit-il au juste? Très tôt dans les entretiens, les discours sur les pratiques ont permis de mettre au jour des motivations diverses impliquant des conceptions différentes de la nature chez les agriculteurs rencontrés. Pourquoi certains ne souhaitent-ils pas garder de haies sauvages entre leurs champs, alors que pour d'autres elles sont valorisées? Quelle est la différence entre la végétation sauvage et la végétation cultivée faisant l'objet de ces haies? De quelles façons des objets spécifiques du paysage agricole (haie, végétation près des cours d'eau, arbres isolés dans un champ, proximité de la forêt) orientent des registres de motivations différents? En somme, de quelles façons ces rapports à des objets du paysage traduisent-ils des représentations de la nature différentes qui nous informent sur les liens entre les agriculteurs et leur territoire et qui révèlent des façons de concevoir l'agriculture elle-même? Mais aussi, de quelles façons ces rapports à la nature traduisent-ils également les liens que les agriculteurs souhaitent maintenir avec la société et donc participent à l'identification socioprofessionnelle des agriculteurs?

Nos résultats soulignent, à l'instar de Mieville-Ott (2001), que les conceptions de la nature sont au cœur des liens agriculteur-territoire et qu'elles conduisent à mieux comprendre certains des mécanismes qui entrent en jeu dans les façons de se définir comme agriculteur. De plus, c'est par la notion d'entretien, qui est réellement centrale pour tous les agriculteurs que nous avons rencontrés, que se traduisent des conceptions différentes de la

nature. En ce sens, un paysage entretenu et donc cultivé montre toujours un territoire vivant. Cette importance de l'entretien qui fait le vivant du territoire est une notion clé dans nos résultats. Cette notion est indissociable de celle de nature.

Pour Mieville-Ott (2001), différentes conceptions de la nature peuvent être mobilisées par les agriculteurs. Elle décrit une nature toute puissante séparée de l'homme et que l'homme doit maîtriser, ordonner, contrôler, une nature davantage à égalité avec l'homme envisageant des rapports harmonieux ou de cohabitations avec elle, et enfin une nature davantage spirituelle, voire sacrée. Nos résultats ont montré que des conceptions différentes de la nature ont tendance à être mobilisées par les agriculteurs lorsqu'ils justifient leurs pratiques agricoles et que ces conceptions s'apparentent à celles décrites par Mieville-Ott. Nous avons vu que tantôt la nature devait être particulièrement contrôlée. Le propre est apparu alors comme une catégorie de sens véritablement significative qui parcourait le discours. Dans ce contexte, le propre est conjoint à l'idée d'entretien, il en est pour ainsi dire indissociable. Entretien, c'est maintenir propre et ordonné l'espace agricole. Ce qui ressort alors, c'est le besoin d'afficher aux yeux de tous une maîtrise socioprofessionnelle dont l'ordre et la propreté sont les signes centraux (Mieville-Ott, 2001; Percot et Delavigne, 2005; Ruiz, 2009). Le paysage cultivé doit afficher lisiblement cette maîtrise, car celle-ci doit traduire la vitalité d'un métier et son importance tant sur le territoire que dans la communauté. Savoir contrôler cette nature et savoir faire la démonstration de ce contrôle sont alors le cœur du travail agricole. Lorsque les discours étaient plus productivistes (ce que nous avons rencontré plus fortement chez deux agriculteurs : un producteur porcin et un producteur laitier), ce contrôle de la nature n'était pas tant socialement important, qu'essentiel à la concrétisation de la performance. Le discours était axé davantage sur l'importance de la performance et l'entretien n'était pas tant démonstratif (d'ailleurs chez ces agriculteurs les portions jugées les moins productives avaient tendance à être délaissées) qu'essentiel à la performance elle-même.

Outre l'importance accordée au contrôle de la nature, la nature pouvait aussi faire, pour certains plus que pour d'autres, l'objet d'un respect dans le sens environnemental du terme, tel qu'il est socialement compris. C'était « respecter la nature » qui devenait le motif central de valorisation socioprofessionnelle et qui se collait à l'idée d'entretien. Entretien passait, dans le discours du moins, par tout un vocabulaire qui tentait de donner un sens moral à l'acte de cultiver. « Prendre soin », « faire attention », « respecter la nature et respecter les autres », « être sensible » parcouraient le discours. La valorisation sociale ne passait plus uniquement par la démonstration du contrôle de la nature, mais aussi et surtout pour certains, par la démonstration d'une attention envers la nature.

Cependant, il est intéressant de constater que ces deux conceptions de la nature (une nature redoutée qu'il faut maîtriser et une nature à égalité avec l'homme qu'il faut respecter) ne s'excluent pas mutuellement (en revanche, nous verrons plus loin qu'il n'en va pas de même lorsque la nature est envisagée comme le modèle ultime). Pour certains agriculteurs, l'importance de la maîtrise qui se traduisait par un contrôle affirmé de la nature pouvait être prédominante, mais rarement exclusive. En fait, ce que nous avons remarqué, c'est que la majorité des agriculteurs rencontrés mobilisent l'une et l'autre de ces deux conceptions de la nature selon l'objet dont ils parlent (haie, arbre, végétation aux abords d'un cours d'eau). Dans ce sens, nos résultats rejoignent ceux de Ruiz (2009) qui montre que certains objets du paysage tels que les haies bordant les champs, sont essentiellement considérés dans une logique fonctionnelle et seront plus facilement modifiés ou modifiables, alors que d'autres objets mobilisent davantage le registre intime, voire hédoniste ou carrément spirituel, et conduiront à une attention plus grande favorisant leur conservation dans le paysage. C'est ce que nos résultats ont montré à l'égard de l'arbre isolé dans un champ par exemple qui a souvent fait surgir une affectivité particulière. De plus, il est possible d'accorder une grande place à l'idée du propre au sens social du terme mais, en même temps, valoriser la végétation aux abords d'un cours d'eau dans une logique différente en lui retirant alors le qualificatif de « brousses » qui caractérise très souvent la végétation sauvage aux abords des espaces cultivés. Nos résultats tendent à montrer que lorsqu'un objet du paysage qui est en lien avec une pratique agricole acquiert une certaine

valeur sociale, notamment environnementale, il peut faire l'objet d'une toute autre logique. Ainsi, nos propos s'accordent avec l'idée d'accumulation, de superposition et de recompositions dont parle Luginbühl à propos des représentations de la nature. Selon lui, cette « superposition-recompositions permet de comprendre les contradictions internes aux représentations sociales de la nature qui peuvent, pour une même société, un même groupe social, être opposés » (Luginbühl, 2006 : 243).

Par ailleurs, en nous intéressant aux pratiques paysagères il nous avait semblé légitime d'explorer une diversité de productions agricoles. Nos résultats montrent qu'il convient de dépasser toute idée de stéréotypes liés au type de production. Ainsi, nous avons bien senti chez les agriculteurs en production porcine que l'idée de performance et de contrôle était très présente. Mais il pouvait en être de même pour un producteur laitier. D'ailleurs, nos résultats ont également montré qu'il est possible d'être un agriculteur en production biologique (laitière ici) et d'accorder une très grande importance au sens social de la notion du propre. Dans notre échantillon, cet agriculteur biologique était de loin le plus préoccupé par cette idée du propre comme signe absolu de la maîtrise du métier. Cela rejoint d'ailleurs une constatation similaire faite par Percot et Delavigne (2005) qui montrent que agriculture biologique et désir du propre comme signe social peuvent cohabiter. En revanche, le choix de pratiquer l'agriculture maraîchère biologique nous a semblé associé à une certaine communauté de valeurs et d'aspirations.

Outre les deux premières conceptions de la nature dont nous venons de discuter, pour un répondant (couple en culture maraîchère biologique), c'est la nature elle-même qui est apparue comme un modèle. Il ne s'agissait plus ici de respecter la nature pour faire la démonstration socioprofessionnelle d'une agriculture en phase avec la société mais littéralement de fondre la nature cultivée dans une nature totale. C'est la nature qui devenait la valeur par excellence, c'est elle qui s'imposait comme modèle. Dans ce cas, les autres conceptions de nature ne semblaient plus envisageables tant celle-ci agissait de manière absolue. Nos résultats ont révélé que la nature acquiert alors un statut particulier, il s'agit littéralement d'un guide que le geste agricole doit suivre. Cultiver, c'est reproduire ce que

la nature fait si bien toute seule et dont la forêt représente le modèle ultime. Cette importance de la forêt (essentiellement de feuillus) comme modèle est ressortie très fortement et ce résultat confirme ceux obtenus par d'autres chercheurs sur les représentations de la nature en agro-écologie où la forêt devient « le modèle » de nature par excellence dont tout geste agricole doit s'inspirer. La forêt est alors l'archétype de cette nature et présente les mécanismes écologiques les plus riches d'enseignement. Aussi, « les regards des « imitateurs » agro-écologues convergent-ils remarquablement vers le modèle forestier » (Tassin, 2011 : 50). Dans ce contexte, le propre n'est plus un signe social, l'entretien n'est plus démonstratif d'une maîtrise ou d'un savoir-faire, il doit traduire une éthique. L'ordre prend un tout autre sens : celui de la nature elle-même. L'apparent désordre dont beaucoup d'agriculteurs souhaitent s'affranchir en combattant « les brousses » par exemple devient ici l'ordre que l'on tend à reproduire. Tassin (2011) a bien montré comment les règles d'agro-écologie fondent leur logique sur cet ordre de la nature et que cette nature prend une dimension éthique mais aussi possiblement tout autant spirituelle. Cette posture s'est avérée nettement plus marginale mais très fortement marquée symboliquement. Elle traduit ici un cas de figure particulier, à peu près absent chez les autres agriculteurs rencontrés mais qui correspond possiblement à ce que Mieville-Ott retrouve lorsqu'elle parle des agriculteurs polyréférés. Ces agriculteurs sont souvent issus d'un milieu extérieur au milieu agricole (Mieville-Ott, 2000; Mieville-Ott, 2001). Il s'agissait ici d'un couple d'individus issus d'autres milieux que le milieu agricole, ayant délibérément choisi la région, ayant des références multiples et pratiquant d'autres métiers pour assurer le revenu familial.

Cependant, nous souhaitons relever le fait que le discours autour d'une pratique, celle du semis direct, semble avoir intégré des emprunts au vocabulaire agro-écologique. En effet, nous avons remarqué que certains agriculteurs, qui par ailleurs ne partageaient pas cette conception d'une nature comme modèle ultime, utilisaient néanmoins un argumentaire qui reprenait une certaine rhétorique propre à l'agro-écologie. L'accent était mis sur ce que la nature fait toute seule, sur le travail de la terre elle-même et, en somme, sur le « retrait des opérations techniques » reléguées du côté de l'artificiel (Goulet, 2011 : 58). Comme le

montre Goulet, le sol devient l'objet central du discours qui supprime les autres objets techniques jugés « artificialisants », comme le tracteur ou même le semoir pourtant spécifique à la pratique elle-même. La pratique du semis direct et surtout le discours qui en émerge touchent, on le voit, à quelque chose d'important dans la représentation même du travail de l'agriculteur. Il n'est pas anodin que ce soit spécifiquement le retrait de l'étape du labour qui soit abondamment narré, étape qui, comme nous l'avons vu, est pour plusieurs agriculteurs, traditionnellement celle qui permet d'affirmer la maîtrise d'un savoir-faire et un certain contrôle sur la nature⁹. Il n'est pas anodin non plus que les étapes de fertilisation et de désherbage chimiques ne soient jamais nommées. Probablement parce qu'elles sont en fait contradictoires avec le discours tenu au sujet du sol. Ainsi, même si le semis direct, tel qu'il est pratiqué par les agriculteurs rencontrés, n'était pas une agriculture de type écologique (puisqu'elle impliquait, dans tous les cas rencontrés, l'utilisation d'herbicides et d'engrais chimique), il apparaissait important d'en justifier la pratique non pas en mettant l'accent sur le gain en travail et en temps, mais bien sur la fertilité du sol préservée voire protégée ainsi. Il s'agissait de mettre en avant un argumentaire d'ordre éthique, voire écologique plus qu'économique, sans pour autant que la nature prenne ce sens absolu de nature comme modèle. Car, dans le même temps, comme le montre Goulet (2008) il s'agit aussi de se distinguer du « bio » et de justifier la pratique en montrant qu'elle rejoint aussi et beaucoup mieux l'intérêt collectif (incarné notamment par ses plus grandes capacités de production non pas tant économiquement justifiées que moralement justifiées : produire efficacement pour nourrir la planète). Il y a lieu de penser que cet argumentaire du semis direct défendu par quelques répondants répond d'une certaine manière à deux désirs de reconnaissance par la société : celle qui advient par la démonstration d'une connaissance de la nature et de son fonctionnement (mise en scène dans le discours sur le sol) et celle qui provient de la capacité d'utiliser au mieux le sol afin de le rendre apte à nourrir la planète : une performance à caractère moral en somme.

⁹Que l'on pense aux concours de labours qui existent lors des activités festives qui réunissent les agriculteurs dans différentes régions du Québec, aux nombreux articles notamment dans le *Bulletin des agriculteurs*, qui vantent le labour et les machines imposantes qui sont utilisées.

Dans ce sens, les arguments en faveur du semis direct nous permettent peut-être d'entrevoir certains mécanismes qui peuvent être à l'œuvre dans la construction des représentations sociales du métier et qui semblent perméables aux aspirations de la société pour laquelle la demande de nature est devenue cruciale. Nous pourrions nous demander si, à travers ce retrait du labour, mais surtout à travers la façon dont il est défendu dans le discours, nous n'entrevoions pas un certain désir d'affirmer autrement la maîtrise du métier, d'atténuer l'idée même du contrôle de la nature que le labour symbolise. Cela nous amène en tout cas à ne pas sous-estimer l'importance accordée par les agriculteurs à la reconnaissance sociale de leur métier, ce que confirment d'autres travaux (Menadier, 2012; Papy, Mathieu et Ferrault, 2012). Ce très grand désir de reconnaissance est apparu franchement comme un thème majeur dans nos résultats et représente très certainement une clé pour comprendre les motivations des agriculteurs à exercer ce métier.

5.2.2 La nature cultivée et l'autre nature : une même lecture du territoire

Rappelons que ce qui est ressorti avec force dans les propos des agriculteurs, c'est le leitmotiv d'un territoire mosaïque, l'importance de la nature (certains ont dit « vierge », pure) partout présente et aimée, l'accent mis sur la diversité comme caractéristique puissante et hautement valorisée de leur territoire. Tous les agriculteurs ont, d'une manière ou d'une autre, parlé de cette diversité comme d'une force de leur territoire. Ainsi, malgré des conceptions différentes de la nature cultivée, nos résultats ont montré que pour les agriculteurs matapédiens, une nature plus « sauvage » qu'ils ont nommée « la nature » caractérise leur territoire. Cette nature, c'est celle qui est non travaillée par l'homme, elle correspond à « une nature au sens naturaliste » comme le proposent Percot et Delavigne (2005). Cette nature côtoie de près tous les espaces cultivés. Tous les champs sont bordés de forêt, toutes les terres comprennent des espaces boisés, tous les agriculteurs sont à proximité d'un cours d'eau. Mais ces deux natures ne sont pas en opposition. Au contraire,

elles participent toutes deux à la construction de la mosaïque globale du territoire, elles sont, pour ainsi dire, indissociables.

Cette juxtaposition d'une nature cultivée et d'une nature plus sauvage est ressortie comme une composante significative du lien que les agriculteurs matapédiens tissent avec leur territoire. Elle est apparue centrale dans la lecture qu'ils font de leur territoire. La nature puissante et variée est bien ici une catégorie forte qui donne un sens à la nature cultivée. Or, cette catégorie d'une « nature plus sauvage » n'est pas présente dans toutes les campagnes. De leur côté, Percot et Delavigne (2005) ont montré que le « sauvage » n'est pas présent dans une campagne fortement humanisée où tous les espaces sont occupés par la production, où il n'y a pas de forêt. À l'instar de ceux de Percot et Delavigne, nos résultats ont démontré que les caractéristiques du territoire participent fortement à la construction des liens que les agriculteurs tissent avec ce territoire. Pour les agriculteurs matapédiens, la juxtaposition d'une nature cultivée à cette nature environnante incarnée par la forêt et l'eau pure des rivières et des lacs est incontournable dans la lecture qu'ils font de leur territoire et, plus encore, dans la façon dont ils s'incorporent eux-mêmes à ce territoire.

De plus, nous proposons, à la suite de Mieville-Ott (2001), que les caractéristiques d'une agriculture plus extensive participent possiblement fortement à cette lecture où le naturel et le cultivé ne s'opposent pas. En effet, nos résultats s'accordent ici avec ceux de cette auteure qui souligne que pour les agriculteurs qui pratiquent une agriculture extensive, l'idée du naturel peut tout à fait englober des paysages modifiés par l'agriculture alors même que l'agriculture intensive restera du côté de l'artificiel. C'est le cas des agriculteurs de montagne dans le Jura suisse, pour lesquels elle montre que le naturel est aussi profondément culturel, qu'il n'y a pas d'opposition entre naturel et cultivé. Nos résultats ont montré que le cultivé peut être perçu comme naturel, ce qui permet peut-être à la nature cultivée de se juxtaposer plus aisément à une nature plus sauvage. Nous avons vu l'importance de la nature cultivée et la façon dont elle participe à la construction de ce territoire mosaïque. Cette nature cultivée qu'ils produisent (peu importe la façon dont il la conçoive) fait le paysage et y contribue de manière puissante, elle reste néanmoins du côté

du naturel et côtoie sans problème l'autre nature qui peuple leur territoire. Nous émettons l'hypothèse que le caractère effectivement plus extensif de l'agriculture matapédiennne, sa marginalisation par rapport aux modèles plus intensifs, permettrait peut-être d'accoler plus facilement le naturel au cultivé. Il y aurait, d'une certaine manière, une sorte de fil moins distendu entre la nature cultivée et cette nature plus sauvage qui l'entoure. Nos résultats montrent que, malgré les différences dans les façons d'aborder la nature lors des pratiques agricoles, une convergence existe dans la lecture que font les agriculteurs de leur territoire et, d'une certaine manière, dans la façon dont ils envisagent le lien de l'agriculture avec leur territoire.

D'ailleurs, pour la majorité des agriculteurs rencontrés, l'idée de ressources naturelles et donc d'utilisation de la nature ne s'oppose pas à l'idée de conservation, voire de protection de la nature (sauf dans le cas des coupes forestières à blanc qui marquent une réelle rupture avec toute idée de protection pour la très grande majorité des agriculteurs). Il est frappant que l'idée de pollution agricole ne soit que très peu envisagée par les agriculteurs matapédiens, ce qui rejoint ce que d'autres recherches ont montré en zones d'agriculture plus extensive (Larrère, Fleury et Payant, 2007). La pollution est une réalité qui ne touche pas réellement leur territoire (mais qui les touchent d'une autre manière cependant comme nous le verrons plus loin). Et en cela, la présence d'une nature « sauvage » (truites et saumons dans les rivières, orignal à l'orée du bois au bout d'un champ, coyotes et renards) qui se colle à leur nature cultivée fonctionne bien ici comme une sorte de preuve que l'agriculture matapédiennne est une « autre » agriculture, une agriculture, à leurs yeux, plus proche de la nature.

5.2.3 La continuité, un fil conducteur

Les agriculteurs rencontrés nous ont révélé qu'ils ressentent fortement et positivement le lien qu'ils représentent entre la terre et la société. Et ce lien social dont ils se sentent les acteurs ne peut être compris sans la notion de continuité qui aura traversé tous

les propos recueillis. Nos résultats nous forcent à ne pas sous-estimer l'importance de la continuité, du sentiment de responsabilité qui l'accompagne et du sens que revêt l'idée de transmission. Être agriculteur c'est toujours poursuivre quelque chose, s'inscrire dans une continuité qui renvoie par la suite à une certaine obligation de transmettre. Jouvenot et Gillet (2001) et Gillet, Guigon et Jacques-Jouvenot (2002) qui se sont intéressés à la question de la transmission des fermes en agriculture, montrent que ce qui est important plus que tout, même lorsque la transmission de la ferme n'est pas possible à l'intérieur de la famille, c'est bien cette « nécessaire continuité de l'activité [de la ferme] dans cet espace [...], continuité qui s'inscrit dans une « temporalité qui peut dépasser celle de leur simple génération, une temporalité qui engage ce qui doit suivre dans ce qui précède » (Gillet, Guigon et Jacques-Jouvenot, 2002 : 119). Selon eux, outre le patrimoine familial souvent relié à l'histoire de la ferme, il existerait aussi un « patrimoine professionnel » une sorte de lien de l'agricole vers l'agricole. Nos résultats nous incitent à penser que cette idée de transmission et d'héritage qui englobe et dépasse à la fois la simple transmission familiale renvoie à une notion patrimoniale forte qui fonde une grande partie du sens du métier. Ces résultats s'accordent avec ceux de Handfield (2006) qui met en évidence l'importance tant symbolique que matérielle de cette notion de patrimoine et les façons dont ce patrimoine peut être vécu et pensé en fonction des réalités que vivent les agriculteurs. Ainsi, l'héritage dont il est question peut dépasser celui que la famille aurait pu transmettre. C'est l'idée plus globale d'avoir hérité socialement de la terre et d'une certaine tradition, c'est l'idée de poursuivre une activité qui maintient le territoire socialement vivant. Il s'agit en somme d'un héritage collectif, d'un patrimoine familial mais aussi professionnel, dont les agriculteurs se sentent responsables. Ainsi, la continuité (de la ferme, de l'activité agricole, de l'entretien d'un territoire vivant, d'un savoir-faire, d'un mode de vie) peut être envisagée ici comme un réel fil conducteur permettant de comprendre des aspects essentiels du métier. À travers les paysages aimés et ceux qui sont jugés négatifs, à travers les propos qui expliquent des pratiques, nos résultats ont montré que cette idée de continuité est déterminante; c'est par elle que semblent se traduire les valeurs accordées au paysage. Le sens du métier et celui qu'on accorde aux paysages se construisent à partir de cette idée très

forte de la responsabilité à l'égard d'un patrimoine. Les propos entendus nous permettent d'affirmer que sans considérer cette idée forte de continuité, on peine à comprendre les aspirations futures et les craintes des agriculteurs matapédiens ainsi que les désarrois parfois fortement ressentis. Dans le même temps, assurer cette continuité dans une région où l'agriculture est plus marginalisée représente pour certains, un vrai défi. Il s'agit d'un patrimoine à la fois fort et fragile, dont l'avenir reste incertain.

5.3 DES PISTES POUR INTÉGRER LES AGRICULTEURS À UN PROJET DE TERRITOIRE

Nous partions de l'idée que les représentations du paysage peuvent agir comme des « outils de connaissance préalables à l'action » menant à un projet de territoire comme le montre Guisepelli (2005). Nos résultats ont permis à cet égard d'ouvrir quelques pistes de réflexion qui pourraient contribuer à impliquer plus solidairement les agriculteurs au projet matapédien d'Écoterritoire habité. Rappelons que le projet proposé par la MRC matapédienne se veut un modèle de développement territorial prenant appui sur le territoire et sa communauté à travers l'idée de multifonctionnalité territoriale. La concrétisation de l'Écoterritoire habité de la Matapédia a conduit jusqu'ici, et conduira inévitablement encore, au besoin de mettre en place des moments et des lieux souvent répétés pour négocier, délibérer, partager les visions de développement qui doivent au final tenter de converger vers un modèle commun qui fasse du sens pour l'ensemble de la communauté puisqu'il doit être porté par elle. Ce préalable est clairement mentionné comme étant essentiel à la réussite du projet matapédien. Ainsi, « la concertation et la participation sont au cœur de cette démarche et l'Écoterritoire habité de la Matapédia doit être un modèle à ce chapitre » (MRC, 2015 : 31).

Disons aussi que le projet mise sur le renforcement de l'identité sociale, culturelle et territoriale passant notamment par le renforcement du sentiment d'appartenance (MRC 2015). Comme le rappellent Guisepelli et Fleury (2007), les processus de négociation et de dialogue peuvent être grandement enrichis par le partage et la mise à jour

des représentations paysagères qui peuvent agir autant comme outil de diagnostic que comme moyen pour stimuler des stratégies de développement territorialisées. Plus encore, il convient alors d'envisager ce diagnostic plus fin des acteurs (dans notre cas les agriculteurs), « non comme l'expression de représentations biaisées d'une réalité objectivable mais comme le fruit d'une expérience vécue au quotidien et qui tient précisément sa légitimité et sa pertinence dans cette expérience, où se mêlent des faits et des désirs » (Guisepelli et Fleury, 2007 : 262) C'est dans ce contexte qu'il nous apparaît utile de poursuivre cette discussion et de mettre nos résultats en résonance avec le projet d'Écoterritoire habité. Nous souhaitons que les représentations paysagères que nous avons tenté de saisir, et qui se sont avérées riches de sens, puissent être reléguées vers un processus de partage et de délibération susceptibles d'enrichir le projet matapédiens. Car à travers le paysage sont apparues les dimensions tout autant matérielles et techniques du rapport que les agriculteurs entretiennent avec le territoire que des dimensions plus immatérielles et d'ordre plus symbolique. S'approcher de ces dimensions c'est toucher, un peu du moins, aux sens que les agriculteurs donnent au territoire, mais aussi, comprendre les façons dont les agriculteurs se projettent sur ce territoire, les façons dont ils se sentent des acteurs agissant sur ce territoire. Cela pourrait être vu comme des clés favorisant le dialogue essentiel à la mise en route de l'Écoterritoire habité.

5.3.1 L'abandon de l'agricole : une mort sociale qu'on ne peut ignorer

Comprendre ce que certains objets du paysage symbolisent pour plusieurs des agriculteurs matapédiens nous semble une prémisse importante à toute tentative de dialogue intégrant les agriculteurs au projet d'Écoterritoire matapédiens. Ainsi, nos résultats ont montré que les signes de l'abandon de l'agricole dans le paysage, que la friche symbolise, et les signes de la négation de l'agricole dans ce paysage, que les replantations en résineux incarnent, touchent à des éléments particulièrement sensibles et significatifs de la lecture que font plusieurs agriculteurs de certaines caractéristiques de leur territoire. Il est

important de dire cependant que la friche n'est pas partout présente et, au final, ne représente pas d'importantes superficies soit environ 1 % du territoire agricole matapédien selon la MRC (2015).¹⁰

Ce qui nous semble intéressant, c'est qu'elle cristallise néanmoins quelque chose de fort pour plusieurs agriculteurs, ce qui tend à montrer comment certains éléments du paysage peuvent se charger symboliquement, en fonction du sens social et historique qu'ils revêtent. Nous pouvons penser que c'est bien son repérage en tant que transformation du paysage qui donne à la friche ce sens plus aigu. Cela rejoindrait ce que Larrère (2002) suggère en parlant du regard initié qui tend à concentrer le regard sur les transformations du paysage à partir desquelles l'évaluation du paysage est opérée. La friche est donc apparue comme un élément de paysage particulièrement confrontant, ce que d'autres recherches ont également montré pour d'autres territoires où le phénomène de déprise agricole est présent (Luginbühl, 1999; Mieville-Ott, 2001). Pour plusieurs agriculteurs matapédiens, le fait que la friche soit présente et que, selon eux, des mesures musclées ne soient pas prises pour remédier à cette réalité (ce que ressentent plusieurs agriculteurs) tend à montrer le caractère politique de cet enjeu. En effet, derrière ce qui est perçu, soit l'inaction concernant la friche et la façon dont ces inactions sont comprises par ces agriculteurs, se cache la manière dont plusieurs agriculteurs se sentent ou non entendus. D'une certaine manière, la friche, qui signifie symboliquement pour plusieurs agriculteurs la mort sociale d'un métier, pourrait s'avérer un bon point de départ pour discuter des enjeux de territoire à prendre en compte. Il s'agit bien ici d'une réalité matérielle, repérable sur le territoire mais qui est lourdement chargée symboliquement pour les agriculteurs. Par la friche, ou les plantations d'anciennes terres agricoles auxquelles la friche conduit souvent, la lecture du territoire qui est faite par

¹⁰ Il y a une différence importante entre l'évaluation de la superficie des terres agricoles en friche faite par la MRC soit 1037 hectares en 2013 et les déclarations des agriculteurs dans les fiches d'enregistrement du MAPAQ de 2010 soit 204 hectares (MRC, 2015a). Les raisons invoquées par la MRC seraient que certaines de ces terres peuvent appartenir à des propriétaires non enregistrés au MAPAQ ou encore que les friches aient été oubliées lors de ces déclarations ou que certaines d'entre elles n'aient pas été considérées comme des terres en friche. À la lumière des résultats obtenus, il serait difficilement envisageable qu'un oubli puisse expliquer cette différence. Par ailleurs, se pourrait-il que pour certains agriculteurs, la présence de la friche sur certaines portions de leurs terres, soit difficile à déclarer, justement à cause du poids de ce qu'elles représentent?

beaucoup d'agriculteurs est celle d'un anti-développement et du « sentiment d'abandon » par la collectivité du destin de l'agriculture sur le territoire (Luginbühl, 1999 : 27).

Bien plus qu'une problématique ponctuelle d'aménagement de territoire ou du risque accru d'incendie pour les noyaux villageois, la friche nous semble ici une caractéristique du territoire particulièrement forte qui peut représenter un frein à la mise en projet de celui-ci. Comprendre ce sens social de la friche, saisir ce qui est symboliquement et intimement vécu par plusieurs agriculteurs au sujet de cet objet du paysage et partager cette connaissance avec les autres acteurs appelés à débattre du territoire avec les agriculteurs est très certainement une clé pour solidariser les agriculteurs à tout processus délibératif et permettre une meilleure connaissance mutuelle des acteurs de la communauté.

Par ailleurs, nos résultats ont aussi montré que la friche n'est pas connotée aussi fortement par tous les agriculteurs. Pour certains d'entre eux, c'était moins la friche que la désorganisation de l'espace agricole qui était perçue négativement. Il serait possiblement utile et souhaitable que les agriculteurs puissent échanger entre eux de ces rapports sensibles aux paysages qui les entourent. Cela pourrait conduire à admettre et partager des visions différentes à l'intérieur même du monde agricole et prendre la mesure d'une certaine diversité de regards tout en partageant du reste des aspirations souvent communes.

5.3.2 Le désarroi de la solitude face à la responsabilité

En lien avec la présence de la friche, contrer l'abandon de l'activité agricole et tenir la friche à distance sont ressentis par plusieurs agriculteurs comme une réelle responsabilité. Comme nous l'avons montré, ce sentiment très fort de responsabilité est intimement lié à l'idée d'avoir hérité et de devoir transmettre. Nos résultats ont montré que cette responsabilité est vécue par certains comme quelque chose de difficile à assumer et qu'elle peut être la source d'un profond désarroi. On peut imaginer que pour solidariser ces agriculteurs au projet matapédien, ce désarroi devrait être apaisé. Nos résultats suggèrent

qu'il pourrait être important que soient imaginées des façons d'alléger le poids de cette responsabilité individuellement ressentie, de la partager collectivement en somme. Nous pensons qu'il est souhaitable, sachant cela, qu'une attention plus fine soit portée à certains secteurs du territoire et à certains agriculteurs qui sont en situation de fragilité. Nous proposons qu'il puisse s'avérer important de comprendre le rôle que certains individus jouent sur le paysage matapédien actuel. En effet, les propos montrant le plus de désarroi à l'égard du poids de cette responsabilité provenaient d'agriculteurs qui se retrouvaient seuls sur leur rang. Cette solitude physique et sociale nous est apparue comme une réelle détresse dont la collectivité matapédiennne devrait prendre la mesure. Ainsi, un diagnostic plus fin par ferme devrait être amorcé afin de documenter plus justement les fermes les plus vulnérables et de mieux saisir la portée du territoire qu'elles entretiennent. À cet égard, la production bovine nous a semblé particulièrement fragilisée. Un des agriculteurs rencontrés peinait à rentabiliser sa ferme et il était le dernier agriculteur de son rang. L'arrêt de sa production pourrait avoir des conséquences tangibles sur le paysage de cette municipalité. Une meilleure connaissance des réalités actuellement vécues par les agriculteurs pourrait permettre de contrer la disparition complète de l'activité agricole dans certains rangs dont l'entretien ne dépend plus que d'une seule personne. De la même manière, les difficultés rencontrées par les producteurs ovins pourraient bien représenter plus rapidement que prévu, des modifications significatives du paysage agricole actuel. Disons aussi que la culture fourragère inhérente aux productions bovine et ovine, implique à certains égards moins d'impacts négatifs sur l'environnement puisqu'il s'agit d'une culture qui représente un faible travail du sol (labour et semis aux 6-8 ans) et le plus souvent une fertilisation essentiellement basée sur le fumier solide composté au champ. Sans entrer dans les considérations techniques, il convient de considérer ce que ces pratiques ont de positif pour le territoire. Rappelons enfin, que majoritairement plébiscitée par les agriculteurs, le paysage pastoral qui découle de la pratique de mise en pâturage (dans tous les cas de notre enquête les fermes en production bovine mettent les bêtes en pâturage) est une source profonde et vive de l'appréciation du paysage agricole. Autrement dit, les productions ovine et bovine participent au caractère pastoral de la trilogie agro-sylvo-pastorale qui

caractérise le paysage agricole matapédien tel qu'il semble être compris et valorisé par la MRC. Nous pourrions dire que symboliquement et matériellement ces productions façonnent un paysage valorisé et valorisable, d'où l'importance de comprendre les difficultés vécues par certains agriculteurs et les risques, pour le territoire matapédien, de les voir disparaître.

5.3.3 Faire le territoire vivant

Pour les agriculteurs matapédiens, territoire vivant, territoire habité, territoire cultivé sont bien des synonymes. Historiquement, comme le rappelle Roy (1992), la colonisation de la Matapédia s'est d'abord engagée conjointement à l'établissement des compagnies forestières. Mais elle rappelle qu'il est « possible que l'agriculture ait davantage contribué à enracer le peuplement » (*op.cit.* : 7). Quoi qu'il en soit, concrètement, ce sont majoritairement des paysages cultivés qui bordent l'essentiel des municipalités matapédiennes, bien que globalement le territoire soit largement forestier. Il serait intéressant de valider l'importance ressentie par l'ensemble de la population matapédienne vis-à-vis ces paysages agricoles de proximité. Le sens collectivement donné à ces paysages est-il plus important que ne le laissent croire les superficies effectivement concernées? Auquel cas, cette lecture conjointe du territoire faite par les agriculteurs et par l'ensemble de la communauté matapédienne pourrait être envisagée comme un point de convergence non négligeable pouvant être mis à profit lors des dialogues entre les différents acteurs participant au projet matapédien et intégrant les agriculteurs.

Rappelons que nos résultats ont mis en évidence le fait que les agriculteurs ressentent fortement leur rôle dans la matérialité du paysage matapédien. Très largement partagé par tous les agriculteurs rencontrés, ce rôle est pour plusieurs la contrepartie de la friche; en somme, c'est le revers symbolique de la terre morte par abandon de l'agricole. Nous pouvons affirmer que pour tous les agriculteurs rencontrés, cette participation au paysage, qui provoque la fierté à faire la campagne et à faire le paysage, est d'autant plus forte

qu'elle met en scène un travail constant mais aussi, comme nous l'avons vu, un geste hérité et que l'on souhaite transmettre. Autant l'importance de la friche est à considérer avec attention, autant la fierté de maintenir un paysage vivant et donc cultivé est fort et significatif pour l'ensemble des agriculteurs. En ce sens, toute action ou tout projet prenant le paysage comme point d'ancrage est susceptible de trouver écho auprès des agriculteurs matapédiens. Comme le propose Menadier (2012), la question du paysage peut aider les agriculteurs à maintenir ou renouer les liens avec la société. Car, comme elle le souligne, agir sur le paysage peut renvoyer aussi pour les agriculteurs à la prise en compte du regard d'autrui. Ce désir chez les agriculteurs de tisser des liens avec la société, nous l'avons senti tout au long des entretiens. Il peut être envisagé favorablement dans le processus d'intégration des agriculteurs au projet matapédien.

5.4 LA PLACE DES AGRICULTEURS DANS L'ÉCOTERRITOIRE HABITÉ DE LA MATAPÉDIA : FORCES ET FAIBLESSES

L'Écoterritoire habité de la Matapédia propose huit (8) objectifs spécifiques qui concernent l'agriculture :

- Consolider et diversifier les activités agricoles ;
- Viser la pleine utilisation du potentiel agricole incitant la valorisation des terres agricoles non utilisées ;
- Favoriser une agriculture durable en favorisant les filières courtes et/ou en chaînes de valeur ;
- Assurer l'occupation dynamique du territoire ;
- Favoriser la multifonctionnalité de l'agriculture en y intégrant des activités touristiques, culturelles et paysagères ;

- Privilégier une agriculture où l'humain est au cœur du développement ;
- Valoriser l'agriculture, le savoir-faire ainsi que le travail des agriculteurs et favoriser le dialogue ;
- Viser une certaine souveraineté alimentaire et favoriser les achats de produits locaux.

À la lumière des objectifs que s'est fixés la MRC matapédienne et des éléments de discussion que nous avons posés, nous souhaitons porter notre attention sur ce qui pourrait être considéré comme des aspects positifs favorisant l'intégration concrète des agriculteurs au projet d'Écoterritoire habité. Nous souhaitons aussi souligner certains points qui, par ailleurs, peuvent représenter des freins à l'atteinte des objectifs que la MRC s'est fixés.

Quelques points forts

La discussion des résultats que nous venons de proposer nous a permis de repérer quelques clés pour déverrouiller certaines portes qui ont tendance à garder de part et d'autre des acteurs qui gagnent pourtant à partager leurs points de vue et leurs expériences. Comme le souligne à juste titre la MRC, la mise en œuvre du projet matapédien n'est possible que par la participation active des citoyens. Quels sont alors les éléments positifs qui ressortent de nos résultats et qui pourraient être pris en compte?

Le paysage agricole québécois n'est pas uniforme et, comme l'a montré Ruiz (2009), les transformations de l'agriculture qui ont eu cours dans le sud-ouest du Québec n'ont pas touché de la même manière l'ensemble des régions du Québec. D'entrée de jeu, disons que l'agriculture matapédienne se distingue de celle qui caractérise certains territoires ayant vu apparaître des modèles plus intensifs de production. Pour la MRC, le paysage « [...] est un facteur de l'identité matapédienne. Il résulte des nombreuses interrelations entre les activités humaines et le milieu naturel. Dans le cas de la Matapédia, il s'agit d'une ressource importante, tant par sa qualité que par sa diversité » (MRC, 2015).

Par ailleurs, nous avons rencontré des agriculteurs qui sont tous très conscients des particularités de leur territoire, de leur agriculture et de ses atouts possibles. Tous les agriculteurs matapédiens qui ont participé à cette recherche nous ont manifesté une grande *fierté* mais surtout ressentent de manière profonde la *légitimité* à faire de l'agriculture sur le territoire matapédien et à faire une autre agriculture. Peu d'agriculteurs ont souhaité se coller aux modèles plus intensifs d'ailleurs peu présents dans la Matapédia. Cette légitimité, fortement ressentie, représente un élément positif pour l'adhésion des agriculteurs au projet d'Écoterritoire qui propose une agriculture durable, à échelle humaine qui occupera de façon dynamique le territoire.

Ainsi, la valorisation d'une agriculture moins intensive et par essence positive sur le territoire devrait être envisagée et défendue comme un élément clé de la force de l'agriculture matapédienne. Le projet d'Écoterritoire gagne à s'intéresser aux nouvelles niches, aux nouveaux produits, aux nouvelles façons de faire, mais, dans un premier temps, elle doit surtout valoriser nommément l'agriculture matapédienne qui existe présentement en lui reconnaissant cette différence et cette légitimité. En ce sens, l'attention qu'elle manifeste en écrivant son désir de « valoriser l'agriculture, le savoir-faire ainsi que le travail des agriculteurs [...] et favoriser le dialogue » est juste et crucial (MRC, 2015 : 84).

De plus, plusieurs agriculteurs nous ont parlé de leur désir que cette différence territoriale soit valorisée, de manière concrète, par les produits eux-mêmes, en somme qu'une spécificité matapédienne puisse paraître à travers les productions agricoles. Nous rejoignons ici l'importance de ne pas négliger le sentiment qu'ont les agriculteurs de jouer d'abord et avant tout un rôle de production (souvent essentiellement alimentaire) comme le souligne Mieville-Ott (2001). Certains nous ont parlé du travail qui a été fait et qui reste à faire pour que leur production bovine puisse jouir d'un label de qualité. D'autres nous ont parlé des possibilités relatives au climat pour la culture de certaines plantes plus performantes en région plus froide. D'autres ont insisté sur l'avantage à habiter loin des régions agricoles intensives qui concentrent souvent certains problèmes sanitaires, dont les maladies. Ainsi, la qualité des produits, à leurs yeux territorialisés, et qu'ils souhaiteraient

voir reconnue, rejoint en cela pleinement les objectifs de l'Écoterritoire. De plus, les représentations que se font les agriculteurs de leurs rôles et de leurs différences par rapport à d'autres régions d'agriculture intensive les rendent possiblement plus perméables à inclure l'idée de multifonctionnalité dans la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes. La manière dont ils s'ancrent au territoire est très certainement un atout favorisant leur adhésion au projet matapédien.

Dans ce sens, comme le souligne Ambroise (1990, cité dans Rumpala, 1998) l'idée de qualité peut représenter quelque chose de fort, car il est autant du domaine économique que du domaine culturel et, de ce fait, il est capable de susciter la mobilisation d'énergie. Cette idée de qualité réfère à la fois à la qualité d'un produit, à la qualité des paysages et à la qualité de vie. Or, le projet matapédien peut trouver une résonance dans cette tentative de rendre lisible et cohérente l'agriculture matapédienne via cette triple qualification. En ce sens, comme Ambroise le rappelle : « ce sont des connaissances à acquérir, un regard à exercer, des résonances à trouver, des compétences à rapprocher » (*op.cit.* : 40).

Cette multifonctionnalité dont il est question dans le projet matapédien, quelle pourrait en être son échelle d'application? Pour Van Huylenbroeck *et al.* (2007, cités dans Ruiz, 2009), l'échelle spatiale de la multifonctionnalité est une question centrale à sa mise en application. En effet, est-ce le système individuel de production (l'échelle de la ferme) qui doit être multifonctionnel ou est-ce plutôt la connexion de systèmes spécialisés (l'ensemble des fermes matapédiennes) sur un territoire? Ainsi, on peut imaginer des projets spécifiques à chaque ferme qui rejoignent l'idée de multifonctionnalité, mais on peut aussi envisager la multifonctionnalité en termes de territoire et à cette échelle favoriser le maintien ou le développement d'un patron agricole global agro-sylvo-pastoral porteur d'une pluralité de fonctions tant agricoles que territoriales. Ainsi, à l'échelle de la ferme, il nous a semblé important de proposer qu'un diagnostic plus fin soit initié afin d'être à même d'anticiper des tendances possibles dans l'évolution du paysage agricole matapédien. Mais globalement, il nous semble utile d'envisager la multifonctionnalité agricole matapédienne à l'échelle du territoire et de faire en sorte que sa trame variée puisse être maintenue et

favorisée. Dans ce sens, il nous apparaît pertinent qu'un questionnement émerge rapidement afin de trouver des moyens pour faire en sorte que certaines productions qui contribuent à cette diversité puissent demeurer viables. Comment faire par exemple pour que les productions ovine et bovine soient davantage soutenues justement parce qu'elles remplissent des fonctions sur ce territoire (superficies entretenues, pâturages qui produisent un paysage de campagne qui répond aux attentes de la communauté, moindre impact sur l'environnement) dont la communauté ne peut se passer?

Disons enfin que ce qu'il faut peut-être retenir, c'est la pertinence de reconnaître la diversité des regards, la diversité des représentations d'une nature idéale, la diversité des sensibilités au paysage qui nous ont été révélées lors de cette enquête. Comme le suggère Ruiz (2019), cette diversité est en soi productrice de variété. Elle se traduit effectivement par des pratiques différentes et cela se traduit ensuite, concrètement, sur le territoire. Ce ne sont pas des visions homogènes de l'agriculture qui sont garantes d'un territoire multifonctionnel, mais bien davantage son hétérogénéité. Aussi, ce n'est pas tant le consensus à tout prix qui doit être recherché par la communauté matapédiennne mais surtout la mise en place de vrais espaces de dialogues, voire de débats et de délibérations permettant de donner une voix à des visions différentes mais légitimes. En cela, être sensibles à cette variété et reconnaître l'importance de la présence de productions agricoles variées comme facteurs de diversité peut être envisagé comme un atout pour le projet matapédienn. Et le paysage pourrait, dans ce contexte, être envisagé comme un réel outil de délibérations et de partages, un outil qui touche, nous l'avons vu, plusieurs dimensions du rapport au territoire et qui touche les agriculteurs matapédiens comme nous avons pu le constater.

Quelques blocages à l'horizon

L'Écoterritoire habité de la Matapédia envisage sa gouvernance dans l'optique d'une gouvernance de proximité (telle que l'envisage la Loi sur le développement durable du

Gouvernement du Québec) et de « décentralisation des pouvoirs, de subsidiarité et d'autonomie régionale à l'échelle de la MRC » (MRC, 2015). En ce sens, l'Écoterritoire habité qui met le développement durable au cœur de sa réflexion, rejoint bien les tentatives de plus en plus nombreuses en Europe et ailleurs en Occident, d'établir de nouveaux rapports collectifs au territoire et à la nature comme le remarquent Papy, Mathieu et Ferrault (2012). La réflexion qui est amorcée par la MRC matapédiennne tente d'inclure les différents groupes d'acteurs de la communauté dans les prises de décisions et surtout dans l'élaboration de solutions qui favoriseraient le développement durable du territoire matapédienn. Elle souhaite « territorialiser » son développement, l'ancrer de manière cohérente au territoire. C'est d'ailleurs ainsi qu'elle envisage l'agriculture lorsqu'elle se fixe les objectifs cités plus haut. Mais dans quelle mesure cette gouvernance est-elle envisageable si rien ne change au niveau des politiques publiques et, notamment de la Politique agricole québécoise offrant peu de marges de manœuvre aux MRC?

Car, par rapport à l'agriculture, nous pourrions dire que l'essentiel de ce qui fait blocage au projet matapédienn vient de cette différence majeure entre la façon dont est envisagée l'agriculture dans la Politique agricole québécoise et la façon dont elle est envisagée dans le projet d'Écoterritoire habité. En effet, la Politique agricole actuelle du Québec ne favorise pas l'ancrage territorial de l'agriculture, alors même que l'Écoterritoire habité souhaite ancrer au territoire toutes les activités qui s'y déroulent. Rappelons qu'en ce sens cette vision, portée par la MRC matapédiennne, rejoint la majorité des agriculteurs rencontrés qui se sentent profondément ancrés dans leur territoire, ce qui donne un sens à leur métier. La Politique agricole actuelle bloque, dans les faits, les tentatives d'ancrage spécifiquement territorial de l'agriculture puisqu'elle ne prend pas vraiment en compte les différences qui existent entre les territoires et surtout les rôles que l'agriculture joue sur ces territoires. C'est notamment ce qu'avait noté Saint-Pierre en 2009 dans le rapport qu'il remettait au gouvernement québécois. Par exemple, il montre comment le Programme ASRA¹¹ (assurance-stabilisation des revenus agricoles administré par la Financière agricole

11 Les révisions périodiques du calcul des coûts de production servant à établir les montants des compensations auxquelles ont droit les agriculteurs tendent à retirer du calcul les fermes les moins

du Québec) qui base son calcul de compensation sur des coûts de production estimés à partir d'un modèle étalon d'entreprise qui fait fi des réalités territoriales, favorise les disparités régionales et conduit souvent à une certaine uniformisation de l'agriculture pratiquée. Ainsi, la Politique agricole actuelle (fonctionnant essentiellement de haut en bas) ne laisse que peu de marge de manœuvre pour permettre aux territoires d'infléchir leur agriculture. Dans ce contexte, comment favoriser une agriculture durable en développant des filières courtes, comment privilégier la multifonctionnalité de l'agriculture (en considérant les fonctions sociales, paysagères, environnementales), comment en somme réaliser un « projet territorial agricole », tel que le souhaite la communauté matapédienne dans le contexte actuel de la Politique agricole du Québec?

Mundler et Ruiz (2015) proposent d'intégrer pleinement la notion de multifonctionnalité dans la politique agricole en ajoutant un volet « Territoires et Communautés » conduisant à faire de la multifonctionnalité un vrai levier tant pour l'agriculture que pour le développement régional. Ils soutiennent également l'intérêt de privilégier une approche ascendante. En ce sens, ils proposent que la Politique agricole « offre aux territoires la possibilité de déterminer quelles mesures ils souhaitent adopter en fonction de leurs spécificités et des attentes qu'ils manifestent » (*op.cit.* : 102). Ce qui est suggéré ici c'est une plus grande autonomie des territoires à l'égard des choix susceptibles d'orienter leur agriculture, c'est d'une certaine manière, une nouvelle forme de gouvernance en matière d'agriculture mais aussi de développement régional qui est sous-entendue. Notons que cette proposition fait écho au besoin grandissant de réfléchir autrement l'articulation entre les institutions et les communautés comme le soulignent Papy et Mathieu (2012). Le projet d'Écoterritoire habité matapédien tel qu'il est envisagé par la MRC et souhaité par la communauté, ne fait que mettre en évidence la pertinence d'une telle proposition et l'urgence de la voir se concrétiser. Cela souligne, par la même occasion,

performantes défavorisant les agriculteurs qui auraient pourtant le plus besoin de ces aides. Au moment de notre enquête, un nouveau calcul venait d'entrer en vigueur pour le secteur de la production ovine. Il semblait représenter un coup fatal pour certains producteurs ovins qui se retrouvaient une fois de plus défavorisés alors qu'ils étaient déjà fragiles. Ces agriculteurs n'ont pas fait partie de notre échantillon (ayant décliné notre

le décalage qui existe entre une vision qui semble figée de l'agriculture portée par la Politique agricole actuelle et celle, potentiellement beaucoup plus cohérente avec son territoire et porteuse de solutions, qui est proposée, à l'échelle locale et régionale, par la communauté matapédiennne. Comme que le pensent Papy et Mathieu (2012 : 189), les institutions sont souvent « réticentes à laisser une part d'initiative aux communautés d'acteurs pour formuler des problèmes et imaginer des solutions », alors même que plusieurs initiatives pourraient en émerger.

Finalement, il est important de ne pas sous-estimer la double frustration ressentie par plusieurs agriculteurs que nous avons rencontrés. Plusieurs perçoivent le regard critique porté par la société sur l'agriculture — regard essentiellement apparu avec les problèmes de pollution agricole associée à l'intensification de l'agriculture ces dernières années — et qui les affecte bien qu'ils ne se sentent pas participer à cette réalité décriée socialement. Ce regard porté par la société partout en Occident a changé des choses dans les rapports entretenus avec la société et ceux que la société entretient avec l'agriculture et cela, les agriculteurs le vivent comme une rupture identitaire non négligeable, un bris de confiance difficile à accepter (Mieville-Ott, 2003; Hervieu, 1993 cité dans Goulet, 2011). D'autre part, dans la majorité des cas, qu'il s'agisse d'entreprises plus grosses ou de petites entreprises agricoles, en aucun cas les fermes matapédiennes ne peuvent rivaliser avec les normes de productivité qui existent dans les régions d'agriculture intensive. Or, les agriculteurs matapédiens se sentent souvent regardés et jugés par leurs pairs, ceux qui pratiquent cette agriculture de performance. Cela s'est traduit, pour plusieurs agriculteurs rencontrés, par la manifestation d'un sentiment d'incompréhension entre agriculteurs. En effet, même à l'intérieur de l'UPA, plusieurs agriculteurs nous ont parlé de la difficulté à faire valoir leurs réalités auprès des agriculteurs issus d'autres régions. Ils ont souvent l'impression d'être regardés de haut par leurs pairs extérieurs à la région et de ne pas être écoutés. Il ressort de cela le sentiment d'être incompris et disqualifiés par une partie du monde agricole lui-même. Ainsi, ils sont à la fois associés au monde agricole global dont le

invitation) mais nous avons eu des échanges avec certains d'entre eux et leurs propos laissaient entrevoir, pour certains, l'arrêt de leurs activités agricoles à court terme.

rôle négatif sur le plan environnemental a été largement médiatisé, en ce sens ils partagent avec l'ensemble des agriculteurs, la part négative d'une certaine disqualification sociale. En même temps, ils pratiquent une agriculture qui ne peut rivaliser avec les critères de productivité dictés par les modèles agricoles intensifs dont ils sont exclus sans pour autant bénéficier d'une valorisation réelle de leur agriculture par la société. Cette frustration, telle qu'elle est ressentie par les agriculteurs, devra pourtant trouver un apaisement pour que soit possible leur intégration positive au projet d'Écoterritoire. Pour l'instant, elle nourrit parfois un sentiment de repli, de défense et de méfiance, qui pourrait, à terme, être contre-productif. Comprendre ce sentiment de frustration, voire de disqualification pour certains et y être sensible peut cependant devenir une clé pour saisir les enjeux auxquels font face les agriculteurs matapédiens et tenter de sensibiliser la communauté aux multiples réalités auxquelles ils sont confrontés.

5.5 CONCLUSION

Le besoin de sociabilité et de reconnaissance chez les agriculteurs représente, on l'a vu, une clé pour initier un dialogue sur l'avenir du territoire qui inclurait les agriculteurs (Papy et Mathieu, 2012). Effectivement, ce qui est apparu avec force et récurrence dans nos résultats, c'est ce besoin de maintenir des liens avec la société et de se sentir valorisé par elle. En fait, dans la majorité des cas, comme les agriculteurs matapédiens se sentent faire le paysage et produire un territoire vivant, les agriculteurs sont possiblement sensibles à toute forme de reconnaissance des rôles qu'ils jouent ou qu'ils pourraient jouer dans l'entretien du territoire. Reconnaître en somme « la richesse symbolique et culturelle du métier d'agriculteurs » (Menadier, 2012 : 433), ressort comme une prémisse essentielle à la réalisation de l'Écoterritoire habité.

Ainsi, une écoute attentive et une reconnaissance des sensibilités agricoles multiples peuvent offrir une base pour une intégration solidaire des agriculteurs à un projet territorial comme celui envisagé par la MRC. Elles peuvent aussi permettre une certaine

solidarisation de la communauté avec l'agriculture qui façonne son territoire. Cette reconnaissance sociale et cette valorisation deviennent essentielles à la capacité de collaborer et de décroquer certaines attitudes et transformer certaines perceptions (sentiment de méconnaissance de l'agriculture par la société vécu par plusieurs agriculteurs, impression par la société que l'agriculture s'est éloignée de la nature) favorisant possiblement l'acceptation par les agriculteurs des rôles non marchands qu'ils sont appelés à jouer. Comme le montrent plusieurs études rapportées entre autres par Papy, Mathieu et Ferrault (2012), les initiatives locales et régionales sont souvent le lieu de l'émergence de solutions viables. Pour peu qu'elles arrivent à trouver les moyens réels de les mettre en œuvre, ces initiatives sont porteuses de nouvelles façons de penser le « vivre ensemble » dans les campagnes. L'Écoterritoire habité matapédien est, à cet égard, fort intéressant. Il lui reste cependant des défis majeurs s'il veut voir le jour de manière concrète. Il devra d'une part, convaincre les instances gouvernementales que des moyens doivent accompagner de telles initiatives, moyens financiers entre autres, mais aussi changements dans les politiques publiques afin de donner des marges de manœuvres plus grandes aux régions notamment en matière d'agriculture. D'autre part, il devra permettre de débattre collectivement des sens accordés par différents groupes d'acteurs au territoire commun, c'est-à-dire partager les visions divergentes, chercher les espaces de convergence, et non de consensus, tenter de trouver des avenues qui permettent à tous d'y trouver un sens. Qu'on le veuille ou non, les actions doivent refléter des rapports au monde qui fond du sens, habiter un territoire c'est aussi tenter d'y trouver un sens. La solitude et le désarroi que vivent plusieurs agriculteurs, mais aussi leur détermination et leur grande fierté à exercer ce métier, doivent trouver un espace de partage favorisant une plus grande solidarité entre la société et les agriculteurs. En effet, le territoire « ne ressort pas simplement de la fonction de l'avoir, mais de l'être. Oublier ce principe spirituel, c'est s'exposer à perdre son territoire » et ainsi perdre le sens ou les sens possibles de ce territoire (Bonnemaison, 1996 cité dans Bédard, 2002 : 340).

Ce dont il est question, c'est bien de renouer des liens de confiance essentiels aux réinventions du « vivre ensemble ». Le paysage peut, à cet égard, servir de pont pour de nouveaux espaces de dialogue. Les propos entendus nous le laissent croire.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Le grand chemin [...] est, bien sûr, celui qui traverse et relie les paysages de la terre.
Il est aussi, quelquefois, celui du rêve, et souvent celui de la mémoire, la mienne et
aussi la mémoire collective [...].

Julien Gracq (1992)

Cette recherche nous a conduite, à travers la notion de paysage, à entrevoir la richesse des rapports que les agriculteurs matapédiens entretiennent avec le territoire et avec la nature et qui s'avèrent déterminants dans les façons dont ils se représentent leur métier. Ce travail d'enquête fut d'abord le fruit d'une réflexion personnelle, initiée quelques années auparavant, par l'observation du travail constant, parfois acharné, de voisins agriculteurs. Il est venu d'un désir de comprendre ce qui motive les agriculteurs, ce qui contribue, pour eux, à faire le sens de leurs actions quotidiennes et donc le sens de leur métier. Il nous est apparu intéressant d'initier cette réflexion dans un contexte où l'agriculture est questionnée notamment à travers l'idée de multifonctionnalité. Au fil des lectures et au fil de cette réflexion initiale, la notion de paysage nous est apparue un point d'ancrage stimulant et possiblement fort pertinent.

Retour sur une démarche

Pour effectuer cette enquête, nous souhaitons donc travailler à partir de la notion de paysage. À la suite de plusieurs travaux récents prenant le paysage comme point de départ, nous souhaitons nous intéresser aux représentations du paysage ainsi qu'aux pratiques quotidiennes que le travail agricole implique. Nous partions en effet de l'idée que pratiques

et représentations se construisent mutuellement. Notre démarche impliquait que la proximité au paysage, telle que la vivent les agriculteurs, induit une sensibilité particulière à celui-ci. Cette sensibilité qui met en œuvre une forme d'affectivité advient en quelque sorte à travers cette expérience intime des lieux (Bigando, 2006; Menadier, 2012).

Pour toucher à la fois aux pratiques et aux représentations, nous avons privilégié une méthodologie d'enquête en deux temps. Nous avons utilisé deux outils de collecte : des photographies prises par les agriculteurs en réponse à cinq consignes prenant le paysage comme point de départ, ainsi que des entretiens longs semi-directifs effectués de trois à huit semaines après la remise des consignes pour la prise des photographies. Nous abordions lors de la première partie de l'entretien les pratiques elles-mêmes, notamment les actions concrètes à l'égard de certains objets du paysage. La seconde partie de l'entretien s'effectuait à partir des photographies, il s'agissait alors de faire parler du paysage, d'orienter la discussion autour du paysage.

Cette méthodologie assez lourde — puisqu'elle impliquait deux rencontres pour chaque agriculteur et une somme considérable de matériel récolté — fut néanmoins riche de résultats. Elle a d'abord permis de valider le grand intérêt d'une démarche axée sur le paysage. La conduite du terrain a permis d'aborder tout autant les natures idéales qui sous-tendent les actions lors des pratiques agricoles, les liens que les agriculteurs tissent quotidiennement avec le territoire, que les représentations qu'ils se font du métier d'agriculteur. Cette démarche conforte l'idée que le paysage puisse agir comme un réel outil de connaissance et qu'il représente une entrée fort pertinente pour aborder cette complexité de relations homme-territoire-nature.

La légitimité d'une autre agriculture

Plus spécifiquement, nous nous intéressons aux agriculteurs de la Matapédia. Nous nous demandons si les caractéristiques du territoire et celles d'une agriculture plus marginalisée par rapport aux modèles d'agriculture intensive, pouvaient jouer un rôle dans

les façons dont les agriculteurs envisagent leurs rapports au territoire et à la nature. Ce questionnement nous apparaissait particulièrement pertinent dans le contexte actuel où l'agriculture intensive est remise en question par la société, où les campagnes agissent comme des emblèmes des rapports des sociétés occidentales à la nature dans un monde où les questions environnementales ont ébranlé ce lien homme-nature (Micoud, 2001) et où les initiatives des collectivités rurales pour inventer de nouveaux modes d'habiter leur territoire apparaissent discrètement mais certainement (Papy, Mathieu et Ferrault, 2012).

Nous avons montré que des conceptions de la nature sont au cœur des liens agriculteurs-territoire. Ces conceptions conduisent à mieux comprendre certains des mécanismes qui entrent en jeu dans les façons d'entrevoir le métier d'agriculteur. À travers les propos des agriculteurs matapédiens, nous avons pu apercevoir une certaine diversité de conceptions de la nature cultivée. Concevoir différemment cette nature à cultiver revient souvent à faire des choix dans les pratiques agricoles. Nous avons ainsi remarqué que trois grands types de nature étaient en cause : une nature qui devait être contrôlée (pour certains c'était davantage une question de performance mais très souvent il s'agissait aussi de rendre lisible aux yeux de tous une réelle maîtrise du métier), une nature qui faisait l'objet d'un respect au sens environnemental du terme et enfin nature absolue, voire spirituelle. Dans tous les cas, c'est par la notion d'entretien que se traduisent ces différentes conceptions de la nature. Nous avons aussi montré que les pratiques agricoles sont toujours motivées par plusieurs raisons et que plusieurs dimensions sont susceptibles d'être mobilisées et interviennent souvent simultanément. Chaque agriculteur agit différemment. Nous pensons néanmoins que le pragmatisme et les motivations plus fonctionnelles (facteurs techniques, économiques ou autre) qui mènent à une pratique sont souvent accompagnés et parfois supplantés par des motivations très souvent davantage sociales. De plus, les éléments eux-mêmes, ceux qui font l'objet des pratiques ne sont pas neutres, ils influencent les motivations et font surgir des registres différents d'attention. Ainsi, certains éléments du paysage qui ont acquis au fil des ans une certaine valeur environnementale pour la société peuvent faire l'objet d'un consensus chez les agriculteurs qui tenteront, par leurs pratiques, de les valoriser. Cette nature cultivée, bien qu'elle puisse être différente

d'un agriculteur à l'autre, fait dans tous les cas le paysage tel que les agriculteurs matapédiens le conçoivent. Par ailleurs, tous les agriculteurs matapédiens rencontrés collent à cette nature cultivée une nature plus sauvage, qu'ils valorisent abondamment, dont la diversité représente à leurs yeux une qualité fortement positive. Ainsi, tous les agriculteurs rencontrés juxtaposent aisément leur nature cultivée à cette nature plus sauvage. Pour tous, ces deux natures apparaissent indissociables. Plus encore, pour plusieurs, c'est cette proximité entre les deux qui donne à leur nature cultivée une légitimité singulière, une sorte de preuve qu'ils agissent positivement sur le territoire. En effet, cette proximité prouve en quelque sorte que leur agriculture est différente, qu'elle n'a pas, au contraire de celle produite de manière intensive dans d'autres régions, dégradé l'environnement de leur territoire. C'est d'une certaine manière une preuve de qualité.

Malgré tout, les agriculteurs matapédiens se sentent souvent en porte-à-faux entre le sentiment d'agir positivement sur le territoire et celui de ne pas être valorisés pour leur travail. Ainsi, la fierté et la frustration, voire le désarroi, sont des sentiments fortement ressentis par plusieurs agriculteurs. En effet, ils envisagent leur agriculture comme étant étroitement liée au territoire matapédien, sans pour autant ressentir les possibilités réelles de mettre en avant cette différence qui pourrait passer par la valorisation de cette qualité. Au-delà des dimensions économiques, il nous semble urgent dans ce contexte, de tenir compte des dimensions sociales et culturelles afin de permettre à d'autres modèles, en marge des modèles d'agriculture intensive, de trouver les possibilités de se développer. À cet égard, la triple qualification dont parle Ambroise (1990), qui réfère autant à la qualité d'un produit, à la qualité des paysages qu'à la qualité de vie, trouverait possiblement un écho puissant chez les agriculteurs matapédiens. Cela rejoint la reconnaissance effective de la multifonctionnalité de cette agriculture qui, au lieu d'être marginalisée, pourrait ainsi être valorisée. Nous rejoignons pleinement ce que Mundler et Ruiz (2015) proposent, soit d'intégrer de manière concrète la multifonctionnalité dans la Politique agricole québécoise. C'est, il nous semble, la seule façon de rendre cohérentes les aspirations de la société pour une agriculture multifonctionnelle et les politiques publiques qui devraient, en principe,

rejoindre ces aspirations. C'est aussi de cette manière que la société pourra valoriser une agriculture en lien avec le territoire où elle s'enracine.

Des pistes pour lier cette recherche au projet d'Écoterritoire habité

Comme nous l'avons souligné, le besoin de sociabilité et de reconnaissance représente chez les agriculteurs une clé à ne pas négliger. Ce besoin de maintenir des liens avec la société et de se sentir valorisé par elle peut être envisagé comme une clé de voute pour la réussite de l'intégration des agriculteurs au projet d'Écoterritoire habité de la Matapédia. À bien des égards, la façon dont les agriculteurs matapédiens envisagent l'agriculture rejoint possiblement largement celle qui est envisagée par la MRC matapédienne. Dans ce sens, les réflexions soulevées par cette recherche permettent quelques propositions pour renouer ces liens de confiance entre la société et les agriculteurs, entre la collectivité matapédienne et ses agriculteurs.

La première piste, nous l'avons déjà soulevée dans la discussion des résultats, mais nous y revenons tant elle nous est apparue cruciale. Il s'agit de l'importance, pensons-nous, qui devrait être accordée à la réalisation de diagnostics à l'échelle des fermes afin de repérer les réalités que vivent certains agriculteurs. Comme nous l'avons relevé, certains d'entre eux vivent des difficultés importantes et sont appelés à prendre des décisions sur leur avenir parfois dans des délais rapprochés. Or, comme nous l'avons montré, certaines fermes en production bovine entretiennent de larges pans du territoire même lorsque économiquement elles apparaissent fragiles.

Deuxièmement, tel que le suggère Menadier (2012), nous pensons qu'il serait souhaitable de favoriser des démarches participatives afin d'amener les agriculteurs à parler de leurs pratiques, de leurs difficultés mais aussi de leur sensibilité. Ce partage, entre les agriculteurs mais aussi avec la collectivité, pourrait permettre de changer les regards, d'ouvrir au dialogue et de solidariser la collectivité matapédienne à son agriculture. Il nous est apparu que de pouvoir parler des difficultés, des espoirs mais aussi des sensibilités

ressenties à l'égard notamment du paysage, a permis aux agriculteurs d'aller vers d'autres registres, de partager des réalités plus intimes, qui fondent cependant le sens de leur métier. Très souvent, lorsque l'on parle de développement, ce sont les thèmes économiques qui prennent l'avant. Emprunter les chemins de traverse que l'attention au sensible ouvre, pourrait permettre de toucher à d'autres aspects des réalités vécues et sans doute conduire à envisager d'autres avenues pour valoriser l'agriculture matapédienne sur le territoire. En ce sens, le paysage peut offrir une voie d'accès à ces aspects plus sensibles, complexes, riches du rapport des agriculteurs à leur territoire et, plus largement des sens qu'ils attribuent à ce territoire.

Outre ces démarches participatives, une certaine retransmission des discours des agriculteurs sur le sens qu'ils donnent à leur métier mériterait d'être reléguée vers le grand public. Dans cette optique, un type d'enquête comme celle que nous venons de mener, bien qu'elle n'ait pas, au départ, de visée opérationnelle, a conduit tout de même à générer une certaine quantité de discours et de photographies. Dans notre enquête, l'utilisation de l'image — les photographies prises par les agriculteurs — a permis de parler à la fois des aspects matériels du paysage mais a aussi conduit à dire beaucoup plus, notamment à parler de certains aspects plus immatériels du rapport au territoire, traduisant à la fois la richesse symbolique et culturelle du métier d'agriculteur et les rapports sociaux vécus ou désirés par ces agriculteurs. Les photographies ont l'avantage d'offrir une assise concrète à partir de laquelle le discours prend un sens. Ainsi, exposer et rendre lisible, par tous, une partie de ces photographies pourrait être envisagé comme un moyen de partage mais aussi comme un point de départ pour tenter de trouver des pistes d'actions pour intégrer pleinement non seulement l'agriculture mais aussi et surtout les agriculteurs au projet d'Écoterritoire. L'image permet très certainement, plus facilement que les mots seuls, un certain partage de regard. Elle a permis dans cette recherche de faire le focus sur ce qui préoccupe les agriculteurs, sur ce qui les fragilise, sur ce qui fait leur fierté et leur frustration. Et, comme le rappelle Steyaert (2012 : 179), il est peu productif et même contre-productif de « démarrer un processus délibératif par l'énoncé de ce qui est connu : il faut d'abord s'intéresser à ce qui préoccupe les acteurs invités autour de la table ».

Enfin, on peut proposer que dans le contexte matapédien, l'enjeu n'est pas tant la « dépatrimonialisation de l'appareil de production » et la « repatrimonialisation de l'espace public de cadre de vie » comme le suggère Hervieu (2012), mais peut-être davantage celui de tenter de tirer parti de la façon dont les agriculteurs envisagent ce patrimoine agricole en assumant qu'à travers la production de biens marchands, l'agriculture matapédiennne produit aussi des « biens identitaires » (Barthélémy et Nieddu, 2003) puissants et potentiellement significatifs tant pour les agriculteurs que pour l'ensemble de la communauté matapédiennne. Envisagée de la sorte, l'agriculture matapédiennne n'est pas une agriculture dans la marge. Elle devrait être considérée comme productrice de modèles possiblement en phase avec les attentes de la société qui souhaite des campagnes vivantes et vivables, des modèles qui devraient être soutenus par la Politique agricole du Québec. À cet égard, l'Écoterritoire habité de la Matapédia pourrait être envisagé comme un vrai laboratoire pour une « autre » gouvernance en matière d'agriculture. Une gouvernance de proximité, seule capable d'être sensible aux multiples réalités que vivent les agriculteurs de la Matapédia.

ANNEXE 1 GUIDE D'ENTRETIEN

Le guide d'entretien et la fiche-guide accompagnant les appareils photos s'articulent autour de cinq thèmes principaux suivants :

- L'identification des éléments du paysage qui participent à sa reconnaissance et l'échelle territoriale de cette reconnaissance.

- Les façons dont les représentations du paysage participent à la construction de l'identité tant celle plus individuelle que d'autres plus collectives et les manières dont elles sont plus ou moins ancrées à la notion de territoire.

- Les éléments autour desquels se construit le jugement de valeur sur le paysage (éléments jugés comme étant « positifs » et « négatifs » et comment cela nous renseigne sur la conception de la nature et les manières de s'appropriier le territoire à travers les pratiques agricoles notamment.

- La manière dont se manifestent la sensibilité et la reconnaissance des changements du paysage (description des changements perçus et les raisons évoquées de ces changements).

- Le sentiment de responsabilité et d'engagement envers le paysage. La prise en compte du paysage dans les pratiques. La vision du rôle de l'agriculture dans le paysage.

Fiche-guide de consignes pour la prise des clichés

Pour chacune des demandes, effectuez entre 1 à 3 clichés maximum. Les photos peuvent représenter des plans larges ou au contraire des détails qui vous semblent importants. Ils peuvent être pris sur votre propriété ou de façon plus large autour de celle-ci.

1. Photographiez un ou des paysages ou éléments du paysage que vous appréciez, auxquels vous vous identifiez spontanément, qui, selon vous, vous représentent (1 à 3 clichés)
2. Photographiez un ou des paysages ou éléments du paysage que vous n'appréciez pas, pour lesquels vous portez un jugement négatif, voire qui vous choquent ou que vous trouvez horribles (1 à 3 clichés)
3. Photographiez un ou des paysages ou éléments du paysage que vous jugez valorisants pour votre métier, qui représentent quelque chose de positif pour votre travail (1 à 3 clichés)
4. Photographiez un ou des paysages ou éléments du paysage qui, selon vous, sont représentatifs du passé agricole de la région (1 à 3 clichés)

5. Photographiez un ou des paysages ou éléments du paysage qui, selon vous, sont révélateurs des changements de l'agriculture et de l'évolution future de celle-ci dans la région (1 à 3 clichés)

Guide d'entretien (durée prévue 1 ½ heures environ)

Trajectoire de vie et trajectoire de ferme

1. Depuis quand êtes-vous agriculteurs?
2. Avez-vous toujours résidé dans la vallée de la Matapédia? Dans cette localité? Sinon, où habitiez-vous auparavant? En avoir l'opportunité (emploi, ressources économiques, ...) déménageriez-vous pour aller ailleurs?
3. Quelles sont les principales raisons de votre installation ici?
4. Où considérez-vous avoir passé la majorité de votre vie?
5. Avez-vous acheté cette ferme? Est-ce la ferme familiale? Avez-vous toujours été agriculteur? Si non que faisiez-vous avant?

Caractéristiques de la ferme

6. Parlez-moi de votre production agricole, quelle est votre principale production? Avez-vous des activités agricoles connexes ou d'autres activités non-agricoles mais en lien avec l'agriculture que vous pratiquez?

7. Quelle est la superficie de votre propriété? Décrivez-moi votre milieu de travail, parlez-moi de votre exploitation agricole.

Pratiques agricoles valorisées/dévalorisées, éléments du paysage valorisés/dévalorisés

8. Pouvez-vous me décrire les principales étapes de votre travail? Si nous commençons avec le printemps, quelles sont ces étapes?

9. Qu'est-ce qui a le plus changé sur votre exploitation et dans vos pratiques depuis que vous êtes sur la ferme?

10. Lorsque vous travaillez, y-a-t-il des gestes qui vous permettent directement ou indirectement d'entretenir votre espace agricole tel que vous le souhaitez? Un bel espace agricole qu'est-ce que c'est pour vous? Pouvez-vous me montrer ce que vous considérez comme le plus bel endroit de votre propriété? Pourquoi est-ce le plus beau?

11. Lorsque vous travaillez, est-ce que le relief du terrain, les buttes, les côtes, les dépressions représentent un obstacle à votre travail? Avez-vous modifié le relief de certaines portions de votre propriété? Pourquoi?
12. Avez-vous modifié le drainage de certaines portions de votre propriété? Pourquoi?
13. Lorsque vous travaillez, la présence des haies sauvages entre les champs vous est-elle favorable ou non? Pourquoi? Qu'en faites-vous? Avez-vous planté vous-même des haies entre les champs?
14. Un arbre isolé dans un champ est-ce un obstacle ou non à votre travail? Avez-vous dans vos champs un ou des arbres que vous avez maintenu? Pourquoi? Qu'en faites-vous?
15. De quelle manière entretenez-vous les bords de champs? Quelles en sont les principales raisons?
16. Avez-vous, sur votre propriété, un ou des cours d'eau? Qu'en faites-vous? De quelle manière entretenez-vous les bords de ces cours d'eau? Que pensez-vous de la végétation qui pousse spontanément près de ceux-ci?
17. Y a-t-il, sur votre propriété, de vieux bâtiments agricoles? Que comptez-vous en faire? Pourquoi?
18. Que représentent les espaces boisés sur votre propriété ou à proximité de celle-ci?

19. Dans vos activités d'agriculteur, que représente la forêt pour vous? Y avez-vous des activités (prélèvement de bois, chasse, cueillette ou autre)?

Identité (individuelle, en tant qu'agriculteur, ancrage au territoire...)

20. Pouvez-vous me parler de ce que c'est que d'être agriculteur ici?

21. Quelles sont selon vous les caractéristiques du lieu où vous vous sentez chez vous (pays, localité, coin...)?

22. Quelle est la région à laquelle vous vous sentez appartenir?

23. Est-ce que votre municipalité est représentative de la région? En quoi? En quoi s'en différencie-t-elle?

24. Que montrez-vous en premier à vos visiteurs (parents ou amis)? En dehors de votre propriété quel endroit préférez-vous sur le rang?

25. Si vous deviez décrire votre région à quelqu'un qui ne la connaît pas, comment la décririez-vous?

26. Si je vous dis le mot « paysage » qu'est-ce que cela signifie pour vous?

Parlez-moi du paysage ou élément du paysage que vous appréciez particulièrement et qui vous représente le plus? Qu'est-ce qui vous semble le plus important dans ce paysage? Quels sont les éléments que vous retenir tout particulièrement? À l'aide des photos que vous avez prises pouvez-vous m'en parler?

Changements dans le paysage : valorisation/dévalorisation

27. Trouvez-vous que le paysage a changé depuis quelques années? Que pensez-vous de ces changements? Quels changements sont positifs selon vous? Lesquels sont négatifs? Pourquoi?
28. Qu'est-ce qui, selon vous, fait du paysage un beau paysage? Quelles sont les principales qualités du paysage qui vous entoure? Qu'est-ce que vous aimez?
29. Qu'est-ce qui, selon vous, peut transformer négativement, voire défigurer fortement le paysage? Quelles sont les principales faiblesses du paysage qui vous entoure? Qu'est-ce que vous n'aimez pas? À l'aide des photos que vous avez prises pouvez-vous m'en parler?
30. Y a-t-il des choses qui représentent le passé agricole de votre région? À l'aide des photos que vous avez prises, pouvez-vous m'en parler? Qu'évoque ce passé agricole? Faut-il le garder vivant (par le paysage par exemple)?
31. Connaissez-vous des endroits qui n'ont presque pas changé depuis que vous êtes agriculteur? Qu'en pensez-vous? Quelles en sont, selon vous, les raisons?

32. Si je vous demandais de me commenter les photos plus anciennes qui représentent votre ferme qu'est-ce que vous souhaiteriez me dire? Quelle est la plus grande différence, selon vous, entre ces images et votre propriété actuelle? Est-ce positif pour vous? Avez-vous des regrets par rapport à certaines transformations?
33. Qu'est-ce qui, selon vous, représente l'évolution future de l'agriculture dans la région? À l'aide des clichés que vous avez pris voulez-vous m'en parler? Est-ce positif pour vous? Pourquoi?

Rôles des agriculteurs versus le paysage, sentiment de responsabilité, avenir de l'agriculture :

34. De quelle manière trouvez-vous que les agriculteurs participent au paysage de votre région? Pensez-vous que les agriculteurs ont un rôle important à jouer dans le paysage de la région? Pourquoi?
35. Quelles sont les fonctions que vous pensez remplir en tant qu'agriculteur pour votre région?
36. Quels sont vos principaux projets pour l'avenir?
37. Comment aimeriez-vous laisser votre propriété avant de quitter ou en héritage? Qu'est-ce qui serait le plus important à léguer selon vous?

38. Comment voyez-vous l'avenir de l'agriculture dans la Matapédia, quelles sont les forces de cette agriculture? Quelles sont ses faiblesses? Quel est votre principal défi en tant qu'agriculteur matapédien?

Activités ludiques ou autres :

39. Lorsque vous ne travaillez pas, pratiquez-vous certaines activités de loisirs, lesquelles? Où les pratiquez-vous?

40. Lorsque vous voulez vous reposer ou vous ressourcer, y a-t-il des lieux que vous affectionnez particulièrement, où vous aimez aller?

Âge :

41. Puis-je vous demander dans quelle classe d'âge vous vous situez (18-30; 31-40; 41-50; 51-65; 65 et plus)

En vous remerciant grandement pour cet échange, je terminerais en vous demandant si vous avez, à votre tour, des questions à me poser ou des commentaires plus généraux à exprimer?

Merci à nouveau!

ANNEXE 2 CERTIFICAT D'ETHIQUE ÉTUDIANT



CERTIFICAT D'ÉTHIQUE ÉTUDIANT

Titulaire (s) du projet :	Valérie Jean
Nom du programme :	Maîtrise en développement régional
Nom de la directrice :	Nathalie Lewis
Titre du projet :	Le paysage : représentations et pratiques d'agriculteurs dans la Matapédia. Une entrée pertinente dans un contexte de réflexion sur la mise en place d'un projet de développement inspiré du modèle du PNR français (parc naturel régional)
Organisme subventionnaire ou autre (s'il y a lieu) :	---

Le CÉR de l'Université du Québec à Rimouski certifie, conjointement avec le titulaire du certificat, que les êtres humains, sujets d'expérimentation, pour ce projet seront traités conformément aux principes de l'Énoncé de politique des trois Conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains ainsi que les normes et principes en vigueur de la Politique d'éthique avec les êtres humains de l'UQAR (C2-D32).

Réservé au CÉR

N° de certificat :	CÉR-64-355
Période de validité du certificat:	Du 20 avril 2011 au 19 avril 2012

Bruno Leclerc, président du CÉR-UQAR

Date de la réunion : 20 avril 2011

ANNEXE 3 FORMULAIRE DE CONSENTEMENT



FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre de la recherche :

Paysage : représentations et pratiques d'agriculteurs dans la Matapédia. Une entrée pertinente dans un contexte de réflexion sur la mise en place d'un PNR (Parc naturel régional).

Chercheur : Valérie Jean

Directeur de la recherche : Nathalie Lewis (direction de mémoire de maîtrise)

A) RENSEIGNEMENTS AUX PARTICIPANTS

1. Objectifs de la recherche

Cette recherche a pour but de mieux comprendre les rapports que les agriculteurs établissent avec le territoire et avec la nature et les façons dont ils se définissent comme agriculteurs à travers leurs perceptions du paysage et leurs pratiques quotidiennes. La recherche s'intéresse aux agriculteurs qui vivent dans une région où l'agriculture qui a imprégné le paysage matapédien est partiellement marginalisée et où des réflexions sont en cours sur la mise en place éventuelle d'un projet de développement local axé sur le paysage et la participation des acteurs du milieu. Cette recherche veut permettre une meilleure compréhension des agriculteurs et de leur action sur le paysage afin que ceux-ci puissent, dès l'amont, être intégrés aux phases de réflexions collectives préalables à la mise en place de ce projet.

2. Participation à la recherche

La participation du répondant au projet de recherche consiste en deux entretiens avec le chercheur et la prise de photographies par le répondant à l'aide d'un appareil photo jetable remis lors du premier entretien. Le lieu des entretiens est prévu au domicile du répondant à l'heure et au jour qui lui convient de choisir parmi quelques propositions. La durée du premier entretien est relativement courte (une demi-heure environ). Lors de cet entretien, les étapes et détails du projet seront transmis au répondant, de même qu'un appareil photo jetable accompagné d'une fiche-guide et d'explications relatives à la prise de clichés. Le second entretien, d'une durée d'environ une heure et trente minutes, est prévu trois à quatre semaines après le premier contact. Cette rencontre prévoit un entretien enregistré, plus en profondeur, alimenté par l'utilisation des clichés du répondant. Cet entretien portera sur les façons dont les agriculteurs perçoivent le paysage qui les entoure et qu'ils contribuent à façonner ainsi que sur les pratiques quotidiennes liées à l'agriculture.

3. Confidentialité

La confidentialité du répondant sera préservée à tout moment pendant et après le déroulement de cette recherche. Le chercheur garantit cette confidentialité en attribuant un numéro de code au dossier de chaque participant. Ces informations protégées (photos, enregistrements et liste de codes) seront classées dans un endroit sécuritaire et fermé à clé. À aucun moment, le répondant ne pourra être identifié de façon directe ou indirecte (par recoupements d'informations par exemple). La liste nominative sera détruite dès la diplomation de l'étudiante et aucune information personnelle ne sera transmise à quiconque ou à quelconque organisme. Les seules informations qui demeureront seront dénominalisées afin d'assurer la confidentialité des participants. Tout le matériel de recherche incluant les enregistrements sera détruit sept ans après la fin de l'étude selon les procédures prévues à cet effet. Les résultats seront utilisés exclusivement par la chercheuse principale et sa directrice lors de travaux en lien avec cette thématique ou de communications scientifiques. Certaines photos prises par

les participants pourraient également être utilisées pour illustrer la thématique. À cet effet, la chercheuse et sa directrice s'engagent à demander aux répondants la permission d'utiliser les clichés et, afin de respecter les droits d'auteur, l'autorisation de mettre les noms des auteurs. Cela sera laissé à la discrétion des répondants, soit la photo est rendue publique sans le nom de l'auteur, soit elle l'est avec le renseignement de protection des droits (auteur, année), soit elle n'est tout simplement pas rendue publique.

4. Avantages et inconvénients

En participant à cette recherche, vous pourrez contribuer à une meilleure compréhension des motivations des agriculteurs matapédiens liées à leurs pratiques quotidiennes, de même que leurs perceptions à l'égard du paysage agricole. La participation à cette recherche permettra aussi que soient dégagées des pistes de réflexions sur l'avenir et le développement de la MRC qui prendraient davantage en considération les réalités agricoles de la Matapédia. Outre le temps requis de la part du répondant, aucun inconvénient n'est relié à cette recherche.

5. Droit de retrait

Votre participation est entièrement volontaire. Vous êtes libre de vous retirer en tout temps par avis verbal, sans préjudice et sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer avec le chercheur, au numéro de téléphone indiqué à la dernière page de ce document. Si vous vous retirez de la recherche, les renseignements personnels et les données de recherche vous concernant et qui auront été recueillis au moment de votre retrait seront détruits.

B) CONSENTEMENT

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche.

Après réflexion et un délai raisonnable, je consens librement à prendre part à cette recherche. Je sais que je peux me retirer en tout temps sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Signature : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Par ailleurs, je consens à ce que les photographies que j'ai prises dans le cadre de cette recherche soient utilisées pour illustrer la recherche au sein du mémoire, d'articles ou de toute autre communication.

Oui _____

Non _____

Si oui, je tiens à ce que mon nom figure comme étant l'auteur des photos retenues.

Oui _____

Non _____

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature du chercheur : _____ Date : _____
(ou de son représentant)

Nom : Jean _____ Prénom : Valérie _____

Pour toute question relative à la recherche, ou pour vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer

avec _____ Valérie Jean _____, (Chercheure),

au numéro de téléphone suivant : (418) 736-5329 _____ ou à l'adresse de courriel suivante :

Valerieclaude@gmail.com _____

Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis au participant

ANNEXE 4 SYNTHÈSE DES CARACTÉRISTIQUES PAR FERME

Profil des fermes rencontrées

01-LB :

- Production : Ferme laitière biologique
- Production ou activité connexe liée à la ferme : aucune
- Cheptel : 35 vaches en lactation
- Superficie totale : 350 acres
- Superficie cultivée : 225 acres environ
- Superficie en boisés : 20 % le reste en cours d'eau
- Relève : Peut-être
- Âge : 50 ans
- % du revenu annuel : 100 %
- Scolarité : 9^{ième} année
- Ferme acquise par achat en 1980
- Municipalité : Saint-Damase
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis toujours rang familial

02-BB :

- Production bœuf de boucherie (90 % de l'activité) jumelée à activité forestière sur les fonds de terre (10 %)
- Production ou activité connexe liée à la ferme : activité de sylviculture sur les fonds de terre
- Cheptel : 110 bœufs
- Superficie totale équivalent à 9 terres : Un peu moins de 1000 acres
- Superficie cultivée : 400 acres
- Superficie en boisés : 550 acres
- Relève : aucune mais il est encore jeune
- Âge : 30-40 ans
- % du revenu annuel : 75 à 100 %
- Scolarité : collégial
- Ferme familiale en copropriété avec son père
- Municipalité : Saint-Tharcisus
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis toujours

03-MB :

- Production : Maraîcher biologique
- Production ou activité connexe liée à la ferme : Participation au marché public d'Amqui, panier Bio
- Transformation : Un peu
- Superficie totale : 100 acres
- Superficie cultivée : 2.5 acres
- Superficie en boisés : Le tiers, le reste est en prairie
- Relève : Trop tôt pour l'instant c'est eux la relève
- Âge : 30-40 ans
- % du revenu annuel : Moins de 25 %
- Terre achetée en 2008
- Municipalité : Causapscal
- Scolarité : Elle universitaire Lui collégial
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis 2008

04-L :

- Production : Ferme laitière
- production ou activité connexe liée à la ferme : quelques chevaux, activités scolaires en lien avec les chevaux, cours d'équitation
- Cheptel : 53 vaches en lactation
- Superficie totale : 480 acres
- Superficie cultivée : 380 acres
- Superficie en boisés : 100 acres
- Relève : Trop tôt
- Âge : 30-40 ans
- % du revenu annuel : 75 à 100 %
- Scolarité : Collégial
- Ferme familiale achetée du père en 2000
- Municipalité : Val-Brillant
- Durée de séjour dans la municipalité : Depuis toujours

05-OL :

- Production : Ferme laitière + ferme de production d'agnelles de reproduction
- Production ou activité connexe liée à la ferme : pas autre que agnelles
- Cheptel : entre 33 et 40 vaches en lactation/agnelles (pas de données)
- Superficie totale : 300 acres
- Superficie cultivée : 200 acres
- Superficie en boisés : 100 acres
- Relève : Oui en cours de finalisation par le fils
- Âge : 50-60 ans
- % du revenu annuel : 75- 100 %
- Scolarité : Collégial
- Ferme familiale achetée du père du mari en 1980 laitier 1989 ajout de production d'agnelles
- Municipalité : Val-Brillant
- Durée de séjour dans la municipalité : Depuis toujours

06-O :

- Production : ovins de boucherie
- Production ou activité connexe liée à la ferme : diversité d'animaux de toutes sortes, vente d'œufs à la ferme, et historique d'activité forestière dans les chantiers
- Cheptel : 125 moutons
- Superficie totale : 192 acres
- Superficie cultivée : 150 acres
- Superficie en boisés : 40 acres
- Relève : Non
- Âge : 80 ans
- % du revenu annuel : Moins de 25 % maintenant à l'époque les activités forestières comblaient pour 75 %
- Scolarité : probablement l'équivalent d'une 8ième
- Ferme acquise en 1977
- Municipalité : Val-Brillant
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis 1977

07-C :

- Production : céréales
- Production ou activité connexe liée à la ferme : aucune
- Superficie totale : 362 acres
- Superficie cultivée : 165 acres
- Superficie en boisés : presque 200 acres
- Relève : non
- Âge : 60 ans et plus
- % du revenu annuel : 50 %
- Scolarité : 9^{ième} année
- Ferme familiale laitière acquise en 1982 convertie en ferme céréalière après incendie
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis toujours
- Municipalité : Saint-Irène

08-MB :

- Production : maraîcher Biologique
- Production connexe liée à la ferme : Production de fruits, de volailles
- Transformation : Herbes séchées, tisanes, fruits congelés
- Superficie totale : 89 hectares (elle a de la difficulté à donner la mesure mais mentionne que c'est l'équivalent de 2 terres)
- Superficie cultivée : Est resté flou Probablement autour de 3 acres
- Superficie en boisés : Est resté, elle avait de la difficulté à donner les chiffres (probablement l'équivalent d'une terre)
- Relève : Trop tôt pour l'instant
- Âge : 30-40 ans
- % du revenu annuel : Moins de 25 %
- Scolarité : universitaire
- Ferme familiale de son conjoint acquise en 2002
- Municipalité : Amqui
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis 2002 (son conjoint est natif)

09-C :

- Production : céréales de semences
- Production connexe liée à la ferme : aucune
- Superficie totale : Près de 600 acres
- Superficie cultivée : 250 acres
- Superficie en boisés : un peu plus de 300 acres
- Relève : oui
- Âge : 40-50 ans
- % du revenu annuel : 100 %
- Scolarité : 9^{ième} année
- Ferme familiale acquise en 1993
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis toujours

11-P :

- Production : Porcins
- Production connexe liée à la ferme : acquisition récente de quotas de volailles
Nombre d'animaux : 200 truies naisseurs-finisseeurs (production annuelle de 4400 porcs) + 8000 poules pondeuses
- Superficie totale : 50 acres
- Superficie cultivée : aucune terre cultivée mais en association avec son frère qui a une ferme laitière
- Superficie en boisés : aucune à lui
- Relève : Trop tôt
- Âge : 30-40 ans
- % du revenu annuel : 75 à 100 %
- Scolarité : collégial
- Ferme initiée en 1998
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis toujours

12-LF :

- Production : ferme laitière prochainement biologique et activité forestière
- Production connexe liée à la ferme : Érablière
- Cheptel : 45 vaches en lactation
- Superficie totale : 650 acres
- Superficie cultivée : 200 acres
- Superficie en boisés : 450 acres
- Relève : trop tôt c'est lui la relève
- Âge : moins de 30 ans
- % du revenu annuel : 75 à 100 % (2/3 laitier et 1/3 forestier et acériculture)
- Scolarité : Collégial
- Ferme familiale acquise à 100 % en 2010
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis toujours

13-L :

- Production : ferme laitière
- Production connexe liée à la ferme : aucune
- Cheptel : 70 vaches en lactation
- Superficie totale : 480 acres
- Superficie cultivée : 380 acres
- Superficie en boisés : 100 acres
- Relève : oui
- Âge : 40-50 ans
- % du revenu annuel : 25-50 %
- Scolarité : Collégial
- Ferme acquise en 1995
- Durée de séjour dans la municipalité : 20 ans

14-C :

- Production : Céréales
- Production connexe liée à la ferme : aucune
- Superficie totale : 45 acres
- Superficie cultivée : 18 acres
- Superficie en boisés : + ou – 25 acres
- Relève : non
- Âge : 40-50 ans
- % du revenu annuel : 0-25 %
- Scolarité : secondaire
- Ferme acquise en 2006
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis 2006 sur cette terre natif de la municipalité

15-BB :

- Production : bœuf de boucherie
- Production connexe liée à la ferme : aucune
- Cheptel : 200 bœufs
- Superficie totale : 182 acres + terres louées (équivalent de 3 terres)
- Superficie en culture : ?? flou mêlée au pâturage??
- Superficie en pâturage : 250 acres
- Superficie en boisés : 4-5 acres seulement
- Relève : non
- Âge : 40-50 ans
- % du revenu annuel : 75-100 %
- Scolarité : 9^{ième} année
- Ferme acquise 1990
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis 1990 mais native de Amqui juste à côté

16-L :

- Production : ferme laitière
- Production connexe liée à la ferme : aucune
- Cheptel : 45 vaches en lactation
- Superficie totale : 750 acres
- Superficie cultivée : 330 acres
- Superficie en boisés : environ 420 acres
- Relève : non
- Âge : 50-60 ans
- % du revenu annuel : 75-100 %
- Scolarité : collégial
- Ferme familiale acquise en 1986
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis toujours

17-BB : (la seule ferme qui n'est pas une ferme familiale proprement dite, deux associés et des employés)

- Production : Bœufs de boucherie
- Production connexe liée à la ferme : aucune
- Cheptel : 1400 bœufs
- Superficie totale : 3200 acres environ
- Superficie en culture : 1400 acres en culture + 250 acres loués
- Superficie en pâturage : 600 acres
- Superficie en boisés : 1800
- Relève : aucune (en co-propriété avec un ami depuis 1989)
- Âge : 60 ans et plus
- % du revenu annuel : 50-75 %
- Scolarité : secondaire
- Ferme acquise en : 1979
- Durée de séjour dans la municipalité : La ferme est à Sainte-Irène mais il vit depuis les années 79 à Lac-au-Saumon

18-P :

- Production : Porcs de consommation et de cochettes (naisseur-finisseur donc toute la chaîne)
- Production connexe : aucune
- Cheptel : N'avait pas été nommé il avait comparé sa production à celle de 400kg/lait jour
- Superficie totale : 80 hectares
- Superficie en culture : aucune
- Superficie en boisés : les mêmes 80 hectares moins la superficie des bâtiments
- Relève : trop jeune pour l'instant
- Âge : 30-40 ans
- % du revenu annuel : 50 %
- Scolarité : Collégial
- Ferme acquise en : 2001
- Durée de séjour dans la municipalité : depuis 1999 natif de Ste-Marguerite/Causapscal

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKPAKOUMA, Ayitre. 2016. *Entretien téléphonique suivi d'un échange de courriers électroniques accordés à Valérie Jean*, à titre de conseiller régional en grandes cultures au MAPAQ, direction régionale du Bas-Saint-Laurent, 19 septembre
- ALDHUY, Julien. 2008. « Au-delà du territoire, la territorialité? », Géodoc, <http://halsh.archives-ouvertes.fr/halsh-00278669>, [document consulté le 15 mars 2016]
- ALPHANDÉRY, Pierre. 2004. « L'agriculture française à l'heure de l'environnement et de la gestion des territoires » dans O. Marcel (dir.) *Le défi du paysage: un projet pour l'agriculture*, Seyssel : Champ Vallon, p. 128-150
- ALPHANDÉRY, Pierre et Martine BERGUES. 2004. « Territoires en question : pratiques des lieux, usages d'un mot », *Ethnologie française*, no 34, p. 5-12
- AMBROISE, Régis. 2004. « Agriculture et paysage. Quelques bonnes raisons d'investir ce chantier » dans O. Marcel (dir.) *Le défi du paysage : un projet pour l'agriculture*, Seyssel : Champ Vallon, p. 151-160
- AMBROISE, Régis. 1990. « Le beau paysage », communication présentée au Colloque intitulé Paysages sur commande tenu à Rennes les 16 et 17 mars 1990.
- BAILLY, Antoine. 1985. « Distances et espaces : vingt ans de géographie des représentations », *Espace géographique* vol. 14, no 3, p. 197-205
- BAILLY, Antoine. 1974. « La perception des paysages urbains, essai méthodologique », *Espace géographique*, vol. 3, no 3, p. 211-217
- BAREL, Y. 1984. *La société du vide*, Paris : Seuil, 267 p.
- BARTHÉLÉMY, Denis et Martino NIEDDU. 2003. « Multifonctionnalité agricole : biens non marchands ou biens identitaires? » *Économie rurale*, vol. 273, no 1, p. 103-119.
- BECK, Corinne, Yves LUGINBÜHL et Tatiana MUXART (dir.) 2006. *Temps et espaces des crises de l'environnement*, Versailles : QUAE, 412 p.

- BÉDARD, Mario. 2002. « Symbolique et iconosphère bourguignonnes. Continuité ou rupture paysagère? Le cas de Beaune », *Cahiers de Géographie de Québec*, vol. 46, no 129, p. 323-343
- BERQUE, Augustin. 2008. *La pensée paysagère*. Paris : Archibooks et Sautereau éditeurs, 111 p.
- BERQUE, Augustin. 2000. *Médiance. De milieux en paysages*. Paris: Éditions Belin, coll. Géographiques Reclus, 156 p.
- BERQUE, Augustin. 1994. « Paysage, milieu, histoire » chap. 1 dans A. Berque, M. Conan, P. Donadieu, B. Lassus, et A. Roger, *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Seyssel : Champ Vallon, p. 13-29
- BERQUE, Augustin, Pascal AUBRY, Pierre DONADIEU, Arnaud LAFFAGE, Jean-Pierre LE DANTEC, Yves LUGINBÜHL. 2006. *Mouvance II, du jardin au territoire, soixante-dix mots pour le paysage*, Paris : Éditions de la Villette, 120 p.
- BERTRAND, Georges. 1978. « Le paysage entre la nature et la société », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, vol. 49, no 2 p. 239-258
- BIGANDO, Eva. 2008. *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (commune de Médoc et de la basse vallée de l'Isle)*. Thèse de doctorat en Géographie, Université Michel de Montaigne- Bordeaux III, 490 p.
- BONIN, Sophie. 2004. « Au-delà de la représentation, le paysage ». *Strates* [en ligne], vol. 11, mis en ligne le 14 janvier 2005, <http://startes.revues.org/390> [document consulté le 22 août 2011]
- BONNEMAISON, Joël. 1981. « Voyage autour du territoire ». *L'Espace géographique*, vol. 10, no. 4, p. 249-262
- BONNEMAISON, Joël. 1996. *Les fondements géographiques d'une identité-L'archipel des Vanuatu. Essai de géographie culturelle*, Paris : Orstrom, 460 p.
- BORIANI, Morizio. 2004. « Le paysage historique : quelques problèmes de protection, de gestion et d'usage », dans O. Marcel (dir.), *Le défi du paysage : un projet pour l'agriculture*, Seyssel : Champ Vallon, p. 287-300

- BOUDES, Philippe. 2008. *L'environnement, domaine sociologique : la sociologie française au risque de l'environnement*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Victor Segalen-Bordeaux II, 536 p.
- BROSSIER, Jacques, André BRUN, Jean-Pierre DEFFONTAINES, Jean-Louis FIORELLI, Pierre-Louis OSTY, Michel PETIT et Marc ROUX. 2008. « Pays, paysans, paysages : trente ans après », *Courrier de l'environnement de l'INRA*, no. 55, p. 111-123
- BRYANT, Christopher R. 2007. « La place des espaces ruraux périurbains et de l'environnement dans le développement régional », dans A. Mollard, E. Sauboua, et M. Hirczak (dir.) *Territoires et enjeux du développement régional*, Versailles : QUAE, p. 159-172
- CAILLAULT, Sébastien et Maxime MARIE. 2009. « Pratiques agricoles, perceptions et représentations du paysage : quelles articulations? Approche croisée Nord/Sud », *Norois*, no 213, p. 9-20
- CANDAU, Jacqueline et Philippe DEUFFIC. 2006. « Paysage : un mot ou des maux pour se dire agriculteurs », dans L. Auclair, C. Aspe et P. Baudot (dir.) *Le retour des paysans ? À l'heure du développement durable*, Aix-en-Provence : IRD-Edisud, p.155-174
- CANDAU, Jacqueline, Olivier AZNAR, Marc GUÉRIN, Yves MICHELIN et Patrick MOQUAY. 2007. « L'intervention publique paysagère comme processus normatif », *Cahier d'économie et sociologie rurale*, no 84-85, p. 167-190
- CHAPUIS, Robert. 2014. « Espace rural » *Hypergeo*, <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article481>, [page consultée le 21 octobre 2014]
- CHETELAT, Joël et Elise LEY. 2002. « Intégration des représentations sociales dans la gestion du paysage jurassien » *Cybergeo :European Journal of Geography* [en ligne], document 228 mis en ligne le 18 novembre 2002, <https://cybergeo.revues.org/2048> [document consulté le 1 avril 2010]
- CLAVAL, Paul 1974. « La géographie et la perception de l'espace », *Espace géographique*, vol. 3, no 3, p. 179-187
- COLLOT, Michel. 1986. « Point de vue sur la perception des paysages », *Espace géographique*, vol. 15, no 3, p. 211-217

- COMMISSION EUROPÉENNE, Direction générale de l'agriculture et du développement rural. 2012. *La Politique agricole commune. Un partenariat entre l'Europe et les agriculteurs*, Luxembourg : Office des publications de l'Union européenne, 16 p. ISBN 978-92-79-22971-5
- CORBIN, Alain. 2014. *La douceur de l'ombre. L'arbre source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris : Flammarion, coll. Champs histoire, 392 p.
- CUECO, Henry. 1995. « Approches du concept de paysage », dans A. Roger, *La théorie du paysage en France (1974-1994)*, Seyssel : Champ Vallon, p. 168-181
- CUISENIER, Jean. 1989. « À l'ombre des Carpates », *Ethnologie française*, no 3, p. 244-252
- DEBAILLEUIL, Guy. 1999. « La gestion des ressources renouvelables : un concept à revisiter », *Cahiers agriculture*, no 8, p. 289-294
- DEBAILLEUL, Guy. 1998. « Le processus d'intensification de l'agriculture québécoise et ses impacts environnementaux : une rétrospective à méditer », *Vecteur environnement*, vol. 31, no 2, p. 49-54
- DESCOLA, Philippe. 2004. « Philippe Descola : Le monde, par-delà la nature la culture, entretien avec Marie-Laure Théobule », *La Recherche*, no 374, p. 63
- DESCOLA, Philippe. 2008. « À qui appartient la nature? » *La vie des idées*, <http://www.laviedesidees.fr/A-qui-appartient-la-nature.html>, [page consultée le 10 janvier 2014]
- DI MÉO, Guy et Pascal BULÉON. 2007. *L'espace social : lecture géographique des sociétés*, Paris : Armand Colin, 303 p.
- DI MÉO, Guy et Nicolas POISSONNIER. 2005. « Entre pratiques et représentations des lieux, quelle identité territoriale? (Le pays de Serre en Agenais) », *Revue géographique des Pyrénées du Sud-Ouest*, no 19, p. 7-19
- DI MÉO, Guy, Claire SAUVAÎTRE et Fabrice SOUFFLET. 2004. « Les paysages de l'identité, le cas du Piémont béarnais à l'Est du Pau » *Géocarrefour*, vol. 79, no 2, p. 131-141
- DOMON, Gérald et Julie RUIZ. 2007. *Paysage et multifonctionnalité des territoires : enjeux et atouts pour l'agriculture de demain*, mémoire présenté à la commission sur l'avenir de l'agriculture et l'agroalimentaire au Québec, 57 p.

- DONADIEU, Pierre. 2007. « Le paysage, les paysagistes et le développement durable : quelles perspectives? » *Économie rurale*, no 297-298, p. 10-22
- DROZ, Yvan et Valérie MIEVILLE-OTT. 2005. « Le paysage de l'anthropologue » dans Y. Droz, et V. Mieville-Ott (dir.) *La polyphonie du paysage*, Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, p. 5-20
- DROZ, Yvan, Valérie MIEVILLE-OTT, Rachel SPICHIGER et Jérémie FORNEY. 2005. *Le champ du paysage : représentations paysagères et processus de légitimisation des usages sociaux du paysage de la vue des Alpes au Pays d'Enhaut*, rapport, Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel, Suisse, 67 p.
- DURKHEIM, Emile. 1968. *Les formes élémentaires de la vie religieuse : Le système totémique en Australie*, Paris: PUF, 647 p.
- ÉCO RESSOURCES CONSULTANTS. 2008. *Comment mettre en place une Politique de multifonctionnalité et de reconnaissance de la production de biens et services environnementaux par le milieu agricole*, rapport final remis au Ministère du Conseil exécutif du Québec, 76 p.
- FORTIN, Marie-José. 1999. *Le paysage comme lieu d'expression de l'identité rurale : le cas de Petit-Saguenay*, mémoire de maîtrise en études régionales, Université du Québec à Chicoutimi, 197 p.
- FRÉMONT, Armand. 1976. *La région, espace vécu*, Paris : Presses universitaires de France, coll. SUP, 223 p.
- GAMACHE, Nicolas, Gérald DOMON et Yves JEAN. 2004. « Pour une compréhension des espaces ruraux : représentations du paysage de territoires français et québécois », *Cahier d'économie et sociologie rurales*, no 73, p. 71-102
- GAMACHE, Nicolas, Gérald DOMON et Yves JEAN. 2011. « Recompositions démographiques et différenciations sociales : perceptions paysagères et territorialités en Gâtine-Poitevine », *Revue canadienne des sciences régionales*, vol. 34, no 4, p. 211-223
- GAUCHÉ, Evelyne 2015. « Le paysage à l'épreuve de la complexité : les raisons de l'action paysagère » *Cybergeo : European journal of geography*, Environnement, nature, paysage, no 742, mis en ligne le 3 octobre 2015, <http://cybergeo.revues.org/27245>, [document consulté le 12 janvier 2016]

- GILLET, Marie, Sylvie GUIGON et Dominique JACQUES-JOUVENOT. 2002. « Le patrimoine : fondement identitaire de la profession agricole » dans J.-P. Sylvestre (dir.) *Agriculteurs, ruraux et citoyens. Les mutations des campagnes françaises*, Dijon : Éducagri, p. 91-108
- GLON, Eric et Bernard PECQUEUR. 2006. « Développement et territoires: une question d'environnement et de ressources territoriales? », *Territoires en mouvement Revue de géographie et aménagement* [en ligne], mis en ligne le 1 septembre 2010, <http://tem.revues.org/84>, [document consulté le 27 octobre 2016]
- GOULET, Frédéric. 2008. « Des tensions épistémiques et professionnelles en agriculture. Dynamiques autour des techniques sans labour et de leur évaluation environnementale », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 2, no 2, p. 291-310
- GOULET, Frédéric. 2011. « Les objets de la nature, les pratiques agricoles et leur mise en œuvre. Le cas de l'agriculture de conservation » dans P. Béguin, B. Dedieu, et E. Sabourin (dir.) *Le travail en agriculture : son organisation et ses valeurs face à l'innovation*, Paris : L'Harmattan, p. 53-69
- GRACQ, Julien. 1992. *Carnets des grands chemins*, Paris : Éditions Corti, 308 p.
- GROUPE DE TRAVAIL SUR LA MULTIFONCTIONNALITÉ DES TERRITOIRES RURAUX. 2011. *La multifonctionnalité : un regard neuf sur le territoire*, rapport remis au Ministère des Affaires municipales, des Régions et de l'Occupation du territoire du Québec dans le cadre de la mise en œuvre de la Politique nationale de la ruralité 2007-2014, 70 p.
- GUILLAUMIN, Anne et Estelle PERNOT. 2009. *Le paysage agricole : l'observer, l'expliquer, l'aménager*, Institut de l'élevage, Communauté de communes de la Bruche, syndicat des Côtes du Ventoux (France), 8 p.
- GUIMOND, Laurie. 2012. *Lorsque les nouvelles populations rurales rencontrent les plus anciennes : l'expérience géographique au cœur de la nouvelle ruralité au Québec*. Thèse de doctorat en Géographie, Université d'Ottawa, 210 p.
- GUISEPELLI, Emmanuel. 2005. « Les représentations sociales du paysage comme outils de connaissance préalable à l'action. L'exemple des Alpes du nord », *Cybergeog, Épistémologie, Histoire, Didactique*, no 309, mis en ligne le 3 mai 2005, modifié le 28 février 2007, <https://cybergeog.revues.org/3352>, [document consulté le 7 février 2008]

- GUISEPELLI, Emmanuel et Philippe FLEURY. 2007. « Le paysage à la croisée des choix de développement local : quelles connaissances pour quels enjeux? Quels outils pour l'action? », dans M. Berland-Darqué, Y. Luginbühl, et D. Terrasson (dir.) *Paysages : de la connaissance à l'action*, Versailles : QUAE, p. 251-262
- HADOT, Pierre. 2004. *Le voile d'Isis*, Paris : Éditions Gallimard, collection Folio Essais, 504 p.
- HANDFIELD, Mario. 2006. *Étude des facteurs culturels et sociaux dans l'abandon du processus de succession au sein des entreprises agricoles familiales : analyse des logiques et des stratégies des partenaires à partir de la perspective des prédecesseurs familiaux*. Thèse de doctorat en développement régional, Université du Québec à Rimouski, 955 p.
- HERVIEU, Bertrand. 2012. « Préface », dans F. Papy, N. Mathieu, et C. Ferault (dir.) *Nouveaux rapports à la nature dans les campagnes*, Versailles : QUAE, p. 7-11
- HERVIEU, Bertrand. 2002. « La multifonctionnalité de l'agriculture : genèse et fondements d'une nouvelle approche conceptuelle de l'activité agricole », *Cahiers Agricultures*, vol. 11, no 6, p. 415-419
- HERVIEU, Bertrand. 1993. *Les champs du futur*, Paris : Bourin Éditeur, 172 p.
- JACQUES-JOUVENOT, Dominique et Marie GILLET. 2001. « L'agriculture en Franche-Comté. Un métier patrimonial rediscuté », *Études rurales*, no 159-160, p. 111-128
- JEAN, Bruno. 1985. *Agriculture et développement dans l'Est du Québec*, Québec : Presses de l'Université du Québec, 431 p.
- JEAN, Bruno. 1997. *Territoires d'avenir : Pour une sociologie de la ruralité*, Québec : Presses de l'Université du Québec, 340 p.
- LARRÈRE, Raphaël. 2002. « Nature, campagne et paysage : des différents regards et de leur légitimité » dans J.-P. Sylvestre (dir.) *Agriculteurs, ruraux et citadins, les mutations des campagnes françaises*, Dijon : Educagri, p. 193-208
- LARRÈRE, Raphaël, Philippe FLEURY et Loriane PAYANT. 2007. « La « nature » des éleveurs : sur les représentations de la biodiversité dans les Alpes du Nord », *Ruralia* [en ligne] no 21, mis en ligne le 11 avril 2009, <http://ruralia.revues.org/1846>, [document consulté le 13 novembre 2016]

- LAVOIE-ZAJC, Lorraine. (2004). « L'entrevue semie-dirigée », dans B. Gauthier (dir.) *Recherches sociales, de la problématique à la collecte de données*, Québec : Presses de l'Université du Québec, p. 293-316
- LE FLOCH, Sophie et Jacqueline CANDAU. 2001. « Le marais breton de Loire-Atlantique : la qualification paysagère d'un marais oublié », *L'espace géographique*, no 30, p. 127-139
- LE FLOCH, Sophie et Anne-Sophie DEVANNE. 2007. « La fermeture du paysage : au-delà de l'esthétique, les enjeux d'un espace rural ouvert », dans M. Berland-Darqué, Y. Luginbühl, et D. Terrasson (dir.) *Paysages : de la connaissance à l'action*, Dijon : QUAE, p. 41-52
- LELLI, Laurent et Sylvie PARADIS. 2005. « Analyse critique d'un dispositif méthodologique de diagnostic paysager : le cas du bassin versant du Cérour (Tarn, Midi-Pyrénées) », *Géocarrefour*, vol. 80, no 2, p. 123-130
- LENCLUD, Gérard. 1995. « L'ethnologie et le paysage : questions sans réponses », dans C. Voisenat (dir.) *Paysages au pluriel. Pour une approche ethnologique du paysage*, Paris : Éditions de la maison des sciences de l'Homme, p. 3-17
- LUGINBÜHL, Yves. 2001. *La demande sociale de paysages*, rapport présenté à la séance inaugurale du Conseil national du paysage, ministère de l'aménagement, du territoire et de l'environnement de France, à Paris le 28 mai 2001, 17 p.
- LUGINBÜHL, Yves. 2012. *La mise en scène du monde*, Paris : CNRS Éditions, 430 p.
- LUGINBÜHL, Yves. 1991. « Le paysage rural. La couleur de l'agricole, la saveur de l'agricole, mais que reste-t-il de l'agricole », *Études rurales*, no 121-122-123-124, p. 27-44
- LUGINBÜHL, Yves. 2008. « Les représentations sociales du paysage et leurs évolutions », dans J. Maderuelo (dir.) *Paisaje y territorio*, Huesca : CDAN Editores, p. 143-180
- LUGINBÜHL, Yves. 1999. « Perceptions paysagères des espaces de déprise et des boisements spontanés des terres agricoles », *Ingénierie-EAT*, p. 25-29
- LUGINBÜHL, Yves. 2006. « Introduction à la troisième partie », dans C. Beck, Y. Luginbühl et T. Muxaart (dir.) *Temps et espaces des crises de l'environnement*, Dijon : QUAE, 412 p.

- LUGINBÜHL, Yves. 2007. « Pour un paysage du paysage », *Économie rurale*, no 297-298, p. 23-37
- LYKKE-SYSE, Karen-V. 2009. *From land to use landscape: a cultural history of conflict and consensus in Argyll 1945-2005*. Thèse de doctorat à la Faculté des Humanités, Université d'Oslo, No. de document 402
- MARIE, Maxime. 2007. « Deux générations d'agriculteurs face aux transformations des paysages bocagers. Étude de cas en Normandie », *Cahiers d'économie et sociologie rurales*, no 84-85, p. 191-214
- MENADIER, Lydie. 2012. *Paysages de fromages : Sensibilités au paysage, pratiques des agriculteurs et ancrage territorial des AOC fromagères de moyennes montagnes d'Auvergne et de Franche-Comté*. Thèse de doctorat en Géographie, Université Blaise-Pascal-Clermont-Ferrand II, 534 p.
- MICHELIN, Yves. 1998. « Des appareils photo jetables au service d'un projet de développement : représentations paysagères et stratégies des acteurs locaux de la montagne thiernoise », *Cybergéo : European Journal of Geography* [en ligne]. no 65, mis en ligne le 7 décembre 1998., <https://cybergeo.revues.org/5351> [document consulté le 18 janvier 2016]
- MICHELIN, Yves. 2005. « Le paysage dans un projet de territoire: quelques pistes pour une démarche de médiation paysagère », dans Y. Droz et V. Mieville-Ott (dir.), *La polyphonie du paysage*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, p. 142-178
- MICOUD, André. 2001. « La campagne comme espace public? », *Géocarrefour*, vol. 76, no 1, p. 69-73
- MIEVILLE-OTT, Valérie. 2003. « Multifonctionnalité et identité paysanne. Une étude auprès des agriculteurs de l'Arc jurassien », *Agrarwirtschaft und agrarzoziologie/économie et sociologie rurale*, vol. 3, no 1, p. 131-144
- MIEVILLE-OTT, Valérie. 2001. « De l'ordre et de l'entretien. Les représentations paysannes de la nature et du paysage », dans Y. Droz, et V. Mieville-Ott (dir.) *On achève bien les paysans. Reconstruire une identité paysanne dans un monde incertain* Genève : Chêne-Bourg, p. 59-101
- MIEVILLE-OTT, Valérie. 2000. « Les éleveurs du Jura face à l'écologisation de leur métier. », *Le courrier de l'environnement de l'INRA*, no 40, p. 75-84

- MONTPETIT, Christiane, Philippe POUULLAOUEC-GONIDEC et Geneviève SAUMIER. (2002). « Paysage et cadre de vie au Québec: réflexion sur une demande sociale émergente », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 46, no 128, p. 165-189
- MORIN, Edgard. 2005. *Introduction à la pensée complexe*, Paris: Seuil, 158 p.
- MORIN, Serge. 1996. « *Le Haut et le Bas - signatures sociales, paysages et évolution des milieux dans les montagnes d'Afrique centrale (Cameroun et Tchad)* », Bordeaux : Institut de Géographie, coll. Pays enclavés, no 8, 156 p.
- MOTTET, Jean (dir.) 2002. *L'arbre dans le paysage*, Seyssel : Champ Vallon, 280 p.
- MRC de la Matapédia. 2015a. *Écoterritoire habité de la Matapédia*. Rapport final. 159 p.
- MRC de la Matapédia. 2015b. *Plan de développement de la zone agricole : portrait et diagnostic*, 90 p.
- MRC de la Matapédia. 2012. *Réflexion sur les opportunités de développement et les valeurs de la collectivité, communication présentée au Colloque sur les perspectives d'avenir de la Matapédia : Statu quo ou modèle de ruralité ?* tenu le 22 septembre 2012, 26 p.
- MRC de la Matapédia. 2001. *Schéma d'aménagement révisé*, 383 p.
- MUNDLER, Patrick. 2010. « La multifonctionnalité de l'agriculture : enjeux théoriques et d'arbitrage entre politiques sectorielles et politiques territoriales », dans B. Jean et D. Lafontaine (dir.) *La multifonctionnalité de l'agriculture et des territoires ruraux. Enjeux théoriques et d'action publique*, Rimouski : Les Éditions du CRDT et du GRIDEQ, p. 25-46
- MUNDLER, Patrick et Julie RUIZ. 2015. *Analyse des enjeux de la multifonctionnalité de l'agriculture québécoise dans les zones d'intensification agricole et sous forte influence urbaine*, rapport final remis au ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, 112 p.
- NATURE QUÉBEC. 2011. *L'agriculture, un changement de paradigme s'impose*, mémoire présenté à l'Assemblée nationale du Québec, Commission de l'agriculture, des pêcheries, de l'énergie et des ressources naturelles dans le cadre de la consultation générale et des auditions publiques sur le Livre vert pour une Politique bioalimentaire, «donner le goût du Québec», 39 p.

- OCDE. 2001. *Multifonctionnalité : Élaboration d'un cadre analytique. Agriculture et alimentation*, rapport final, Paris : Les éditions de l'OCDE, 177 p.
- PAILLÉ, Pierre et Alex MUCCHIELLI. 2003. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris : Armand Collin, 315 p.
- PAPY, François, Nicole MATHIEU et Christian FERAULT (dir.) 2012. *Nouveaux rapports à la nature dans les campagnes*, Versailles : QUAE, 191 p.
- PAPY, François et Nicole MATHIEU. 2012. « Affiner notre regard sur les rapports à la nature », dans F. Papy, N. Mathieu et C. Ferault (dir.) *Nouveaux rapports à la nature dans les campagnes*, Versailles : QUAE, p. 187-189
- PAQUETTE, Sylvain, Philippe POULLAOUÉC-GONIDEC et Gérald DOMON. 2005. « Le paysage : une qualification socioculturelle du territoire », *Revue de la culture matérielle*, vol. 62, p. 1-26
- PARENT, G., S. TESSIER, G. ALLARD et D. ANGERS. 1995. « Semis direct des plantes fourragères au Québec : une revue », *Canadian agricultural engineering*, vol. 37, no 1, p. 29-39
- PERCOT, Marie et Anne-Elène DELAVIGNE. 2005. *Approche ethnologique des pratiques et représentations de la nature et de l'environnement dans les Mauges*, rapport de recherche commandité par le Centre permanent d'initiatives pour l'environnement (CPIE Loire et Mauges), 85 p. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00009341> [document consulté le 9 octobre 2015]
- PÉRICHON, Samuel. 2001. « Une approche de la demande sociale de paysage et de l'environnement dans le bassin de Rennes », dans *Actes du séminaire Étapes de recherche en paysage*, no 3, Versailles : École nationale supérieure du paysage, p. 74-80
- PERRAUD, Daniel. « Les ambiguïtés de la multifonctionnalité de l'agriculture » *Économie rurale*, no 273-274, janvier-avril, p. 45-60
- PERRIER-CORNET, Philippe. 2002a. *Repenser les campagnes*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 279 p.
- PERRIER-CORNET, Philippe. 2002b. *À qui appartient l'espace rural?* La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 141 p.

- POULLAOUEC-GONIDEC, Philippe, Sylvain PAQUETTE et Gérald DOMON (dir.) 2003. *Les temps du paysage*, Montréal : Les presses de l'Université de Montréal, 288 p.
- QUÉBEC, Commission sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire québécois. 2008. *Agriculture et agroalimentaire : assurer et bâtir l'avenir. Propositions pour une agriculture durable et en santé*, Rapport, sous la présidence de L. Pronovost, Québec : Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, 272 p.
- QUÉBEC. Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec. 2013. *Portrait agro-alimentaire du Bas Saint-Laurent*, 19 p.
- QUÉBEC. Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec. 2006. *Profil bioalimentaire de la Montérégie*, 92 p.
- QUÉBEC. Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec. 2008. *Recueil des statistiques régionales : recensement de la relève agricole établie*, 31 p.
- QUÉBEC. Ministère de l'Environnement du Québec, direction des politiques du secteur agricole. 2003. *Synthèse des informations environnementales disponibles en matière agricole au Québec*, 143 p.
- RAFFESTIN, Claude. 1980. *Pour une géographie du pouvoir*, Paris : Libraires techniques, 249 p.
- RIOUX, Régis. 2013. *Entretien téléphonique suivi d'un échange de courriers électroniques accordés à Valérie Jean à titre de responsable au MAPAQ du centre de service agricole d'Amqui*, 13 décembre.
- ROGER, Alain. 1994. « Histoire d'une passion théorique ou comment on devient un Rabiolios du paysage », dans A. Berque, M. Conan, P. Donadieu, P. Lassus, et A. Roger, *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Seyssel : Champ Vallon, p. 109-123
- ROY, Louise. 1992. « La colonisation dans la vallée de la Matapédia de 1850-1900. Le rôle du clergé et des compagnies forestières », *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. 16, p. 3-7
- ROY, Louis, Sylvain PAQUETTE et Gérald DOMON. 2005. « La campagne des néoruraux : motifs de migration, territoires valorisés et usages de l'espace domestique », *Recherches sociographiques*, vol. 46, no 1, p. 35-65

- RUIZ, Julie. 2009. *Réintroduire la multifonctionnalité des paysages en zone d'intensification agricole : contribution des approches intégrées en écologie du paysage*. Thèse de doctorat en aménagement option planification et environnement, Université de Montréal, 237 p.
- RUIZ, Julie et Gérald DOMON. 2013. « Les communautés de relations au paysage, l'expérience du rural comme nouveau cadre pour l'analyse des populations rurales », *Géographie, Économie, Société*, vol. 15, no1-2, p. 139-160
- RUIZ, Julie et Gérald. DOMON. 2005. « Les paysages de l'agriculture en mutation », dans P. Poullaouec-Gonidec, G. Domon, et S. Paquette (dir.) *Paysages et perspectives*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, p. 47-97
- RUMPALA, Yannick. 1998. « Les ambiguïtés d'une intervention publique dans la préservation des paysages : retour sur les labels paysages de reconquête », *Nature, science, sociétés*, vol. 6, no 3, p. 39-44
- RURALYS. 2014. *Étude de potentiel archéologique de la MRC de la Matapédia*, rapport remis à la MRC de la Matapédia, La Pocatière : Ruralys 154 p.
- RURALYS. 2008. *Caractérisation et évaluation des paysages du Bas-Saint-Laurent : Un outil de connaissance et de gestion du territoire, la MRC de la Matapédia*, rapport remis à la CRÉBSL, La Pocatière : Ruralys, 130 pages.
- SAINT-PIERRE, Michel R. 2009. *Une nouvelle génération de programmes de soutien financier à l'agriculture. Pour répondre aux besoins actuels et soutenir l'entrepreneuriat*, rapport remis au gouvernement du Québec, 60 p.
- SAUTTER, Gilles. 1991. « De l'agricole au paysage », *Études rurales*, no 121-124, p. 15-20
- SGARD, Anne. 2012. *Le partage du paysage*, rapport pour l'habilitation à diriger des recherches, Université de Grenoble, 261 p.
- SIERRA, Aurélia. 2012. « L'identité matapédiennne », communication présentée au colloque sur les perspectives d'avenir de la Matapédia : satut quo ou modèle de ruralité?, Amqui, 22 septembre, p. 28
- SIERRA, Aurélia. 2008. *L'identité matapédiennne, de la force d'un territoire à l'incertitude d'une communauté Étude de caractérisation identitaire d'une population dans le cadre d'un projet d'adaptation de l'outil Parc naturel régional au Bas-Saint-Laurent*, mémoire de maîtrise professionnelle, Université Bordeaux II et Université du Québec à Rimouski, 93 p.

- SIERRA, Aurélia et Nathalie LEWIS. 2009. « Gouvernance sur le territoire. Un regard attentif à la configuration du pouvoir », *vertigO-la revue électronique des sciences de l'environnement*, [en ligne], Hors série no 6, mis en ligne le 14 décembre 2009, <http://vertigo.revues.org/9328> [document consulté le 14 novembre 2016]
- STEYEART, Patrick. 2012. « Accompagner par la délibération le changement agro-environnemental (le cas des zones humides du littoral Atlantique) », dans F. Papy, N. Mathieu, et C. Ferault (dir.) *Nouveaux rapports à la nature dans les campagnes*, Versailles : QUAE, p. 169-185
- TASSIN, Jacques. 2011. « Quand l'agroécologie se propose d'imiter la nature » *Courrier de l'environnement de l'INRA*, no 61, p. 45-53
- UNION QUÉBÉCOISE POUR LA CONSERVATION DE LA NATURE. 2002. *La contribution du concept de multifonctionnalité à la poursuite d'objectifs de protection de l'environnement*, rapport final remis au ministère de l'Agriculture, des pêcheries et de l'alimentation du Québec et au ministère de l'environnement du Québec, 51 p.
- VAN HUYLENBROECK, Guido, Valerie VANDERMEULEN, Evy METTEPENNINGEN et Ann VERSPECHT. 2007. « Multifunctionality of agriculture: a review of definitions, evidence and instruments » *Living reviews in Landscape research*, vol.1, no 3, p. 1-15
- VIARD, Jean. 2012. *Penser la nature, Tiers espaces entre ville et campagne*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 268 p.
- VOULGNY, Évelyne. 2016. *Échange de courriers électroniques avec Valérie Jean*, à titre de conseillère en aménagement et développement rural au MAPAQ, direction régionale de la Montérégie, 16 novembre.
- WILLIAMS, Raymond. 1973. *The country and the city*, Londres: Chatto and Windus, 336 p.